

Actes du colloque

« Sur les traces d'Émile Zola ... »

Journées

Denise Aubert et Maurice Le Blond

18-19 octobre 2008

Clamecy (Nièvre)

Édition établie par

Jean-Sébastien Macke

*Édité par la Ville de Clamecy
Médiathèque François-Mitterrand*

Comité éditorial :

Martine Lemaître (Médiathèque de Clamecy)
Roland Lemoine (Société scientifique et artistique de Clamecy)

Photos : Déborah Lutignier (Agent du patrimoine de la
Société scientifique et artistique de Clamecy)



Denise et Maurice Le Blond
dans les jardins de la Sous-Préfecture, à Clamecy.

SAMEDI 18 OCTOBRE

- matinée -

À partir de 9h : Accueil des participants

9h30 : Ouverture des Journées

Présentation par les organisateurs

Allocution du maire de Clamecy

Allocution d'Alain Pagès

10h : *Maurice Le Blond, homme de lettres*

par Alain Pagès, professeur de littérature française

à l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle

- après-midi -

14h30 : *Moi, Denise Aubert, fille d'Émile Zola*

et écrivain pour enfants

par Jean-Sébastien Macke, docteur ès lettres,

chercheur associé au Centre Zola (ITEM-CNRS)

16h30 : À la Médiathèque François-Mitterrand

visite commentée de l'exposition

Les années heureuses à Clamecy

17h30 : Pose d'une plaque commémorative

Place Émile-Zola

par la municipalité de Clamecy

19h : Buffet

21h : Concert par le Sextuor Madrigal, accompagné d'une lecture
de textes d'Émile Zola

DIMANCHE 19 OCTOBRE

- matinée -

9h30 : *Maurice Le Blond, sous-préfet clamecycois*
par Michaël Boudard, professeur de lettres-histoire
au lycée professionnel Pierre-Bérégovoy à Nevers

11h30 : Cérémonie à la sous-préfecture de Clamecy
pour les personnalités culturelles et politiques
Moment musical avec l'ensemble Triolet

- après-midi -

14h30 : *Denise Le Blond-Zola et Maurice Le Blond, souvenirs
de leur petite-fille*
par Martine Le Blond-Zola, Vice-Présidente de l'association
« Maison Zola-Musée Dreyfus » et membre du bureau de la
Société littéraire des Amis d'Émile Zola, déléguée aux expositions

16h30 : Synthèse des journées
Remerciements par les organisateurs

**L'exposition *Les années heureuses à Clamecy*
sera ouverte au public
les 22,25 et 29 octobre 2008, de 14h à 18h,
à la Médiathèque François-Mitterrand,
salle de la Chapelle.**

PREMIÈRE JOURNÉE

Jean-Sébastien Macke
Avant-Propos

Martine Lemaître
Introduction

Claudine Boisorieux
Ouverture du colloque

Alain Pagès
Maurice Le Blond, homme de lettres

Jean-Sébastien Macke
*« Moi, Denise Aubert, fille d'Émile Zola et
écrivain pour enfants »*

Avant-Propos

par **Jean-Sébastien Macke**

Centre Zola – ITEM-CNRS

Les 18 et 19 octobre 2008, la Médiathèque François-Mitterrand et la Société scientifique et artistique de Clamecy organisaient deux journées, sur les traces d'Émile Zola, consacrées à Denise Aubert et Maurice Le Blond.

À l'issue des travaux, Alain Pagès, qui présidait aux différentes séances, émit le souhait que les multiples interventions, ainsi que les débats qui s'ensuivirent, puissent faire l'objet d'une publication.

C'est chose faite !

En effet, les spécialistes d'Émile Zola connaissent Denise et Maurice Le Blond comme les dépositaires de l'œuvre du grand écrivain. Toujours à l'ombre de l'auteur de *J'Accuse*, on les connaît beaucoup moins bien dans leurs œuvres personnelles et leur personnalité, pour le moins atypique, semblait encore nous échapper. Maurice Le Blond, fondateur du mouvement littéraire naturiste, admirateur de Zola, qui forge son bagage intellectuel à la lumière de l'Affaire Dreyfus, épouse la fille de celui-là même qu'il avait admiré dans sa jeunesse.

Devenu sous-préfet de Clamecy, proche de Georges Clemenceau, alors Président du Conseil, Maurice Le Blond allait mener une brillante carrière de haut-fonctionnaire tandis que Denise, sous le pseudonyme d'Aubert, ferait une incursion non négligeable dans la littérature pour la jeunesse.

Il devenait alors évident, en 2008, année du centenaire de leur mariage et de leur arrivée à Clamecy, de mettre en lumière ces deux personnalités, ce « couple moderne » comme le dira si bien Alain Pagès.

Les travaux des intervenants, riches et variés, permettront ainsi de dégager d'importantes pistes de recherches qui, nous l'espérons, seront poursuivies dans les années à venir

Avec la présence de Martine Le Blond-Zola, petite-fille de Denise et Maurice, c'est un grand moment d'émotion qui a plané sur l'assistance, tant la sincérité du propos était palpable ...

Aussi, il nous a paru important, dans cette édition, de conserver la part d'oralité et de spontanéité qui a prévalu aux débats et qui ont admirablement prolongé les interventions. Il fallait également rendre

compte des diverses animations qui ont émaillé ces deux journées, comme l'exposition de la Médiathèque et de la Société scientifique, la présentation d'ouvrages à la Sous-Préfecture, le concert du Sextuor Madrigal ou le dévoilement, par leurs petits-enfants Martine et Bernard Leblond, d'une plaque commémorative, à la mémoire de Denise Aubert et Maurice Le Blond, place Émile-Zola.

En un mot, il était essentiel, dans ce volume, de rappeler que c'est toute la vie culturelle clamecycoise qui, par des conférences, des expositions, des concerts ou des réceptions, s'associait aux chercheurs invités, pour rendre un hommage mérité à leur sous-préfet et à son épouse au nom si célèbre.

Ces actes ont ainsi, pour ambition, de rendre compte d'une réflexion en marche et nous espérons qu'ils ne seront qu'un prélude. Prélude à des recherches et des publications plus fournies sur l'œuvre littéraire de Denise Aubert, sur le parcours politique et littéraire de Maurice Le Blond ainsi que sur l'activité mémorielle des époux Le Blond, dont la vie fut entièrement consacrée à perpétuer la mémoire et l'œuvre d'Émile Zola.

Introduction

par **Martine Lemaître**

Responsable de la Médiathèque de Clamecy

Mesdames, Messieurs,

Nous vous remercions toutes et tous qui, à un titre ou à un autre, êtes présents aujourd'hui pour ces journées Denise Aubert et Maurice Le Blond. Il me revient de prendre la parole au début, au nom des organisateurs (à savoir, la Société scientifique et artistique de Clamecy et la Médiathèque François-Mitterrand), simplement pour présenter la genèse du projet.

« Connaissez-vous ce livre ? », me dit un jour, il y a maintenant, je crois, quatre ans, Madame Colette Barthès, une lectrice de la médiathèque. Elle me tend un ouvrage édité chez Hachette, dans la célèbre collection de la Bibliothèque Rose illustrée. Je lis : « *Les Années heureuses*, histoires d'enfants, par Madame Denise Aubert ». J'avoue mon ignorance. Non, je ne connais pas !

« J'ai l'impression que l'histoire se déroule à Clamecy », ajoute-t-elle. Je tourne alors les pages. Première illustration : des arcades qui ressemblent beaucoup à celles de notre petit marché. Puis, une scène de joutes. Enfin, un pont inscrit dans un paysage qui m'évoque Beyant, le faubourg de Bethléem. Je m'intéresse ensuite au titre des chapitres : la légende des souterrains, le flottage à bûches perdues. Je suis émue et fière à la fois car je ne doute plus que notre ville soit le cadre de ce roman pour enfants.

Après *Mon oncle Benjamin*, de Claude Tillier, et *Colas Breugnon* de Romain Rolland, je me dis que, vraiment, Clamecy réserve bien des surprises ! J'essaie de découvrir qui peut être cette mystérieuse Denise Aubert. Est-elle née à Clamecy ? Après de nombreuses recherches infructueuses, je rencontre des clamecycois parfaitement informés. Jean-Pierre Favard, et sa maman Gisèle, me mettent alors sur la piste de la fille d'Émile Zola, dont le mari fut sous-préfet de Clamecy. Après, bien sûr, il y a Internet. Les noms, les dates se précisent et aussi le désir de saisir ce prétexte pour lever le voile sur un épisode, pour beaucoup, inconnu de la vie très riche de notre petite ville.

Alors, tout naturellement, je parle de cette idée à Roland Lemoine, président de la Société scientifique et artistique de Clamecy, puisque

nos deux institutions ont désormais l'habitude de travailler ensemble à la valorisation de notre patrimoine local. Nous décidons d'unir nos moyens intellectuels et matériels.

D'abord, nous pensons modestement à une exposition. Puis, nous nous enhardissons et, répondant à l'invitation : « Soyons fous ! », nous nous décidons pour des journées consacrées à Denise Aubert et Maurice Le Blond.

Avec l'aide de Madame Martine Le Blond-Zola, nous construisons notre projet qui peut voir le jour grâce à plusieurs partenaires financiers : la Ville de Clamecy, le Conseil Général de la Nièvre, la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bourgogne, le Conseil Régional de Bourgogne, le Lions Club de Clamecy-Vaux d'Yonne, l'École de musique et de danse du Haut-Nivernais.

Ajoutons que cette année 2008 est une date anniversaire. Denise et Maurice se sont mariés à Paris en octobre 1908 et sont venus vivre à Clamecy en novembre. Nous avons décidément bien des raisons pour organiser ces journées. Voilà comment ce projet est né, comment il s'est construit.

Nous remercions toutes celles et tous ceux qui, à leur place, à un moment donné, l'ont fait avancer. Ce projet est aussi le leur.

Nous vous remercions de l'intérêt que vous manifestez pour cet événement et vous souhaitons de passer un week-end enrichissant et convivial en compagnie de Denise et Maurice Le Blond, fille et gendre d'Émile Zola.



Les jardins de la Sous-Préfecture
vus du bief du Beuvron (dessin original).

Ouverture du colloque

par **Claudine Boisorieux**

Maire de Clamecy

Conseillère régionale

Mesdames, Messieurs,

Clamecy vous accueille avec un grand plaisir. J'espère que vos débats vous permettront, entre une conférence et une exposition, d'avoir un regard sur notre ville, d'en apprécier le charme, même si nous avons encore beaucoup à faire pour améliorer notre cadre de vie.

Mais vous êtes ici pour évoquer la présence à Clamecy, de 1908 à 1913, de Denise Aubert et Maurice Le Blond, un jeune couple qui s'installe dans une petite ville de province, qu'il ne connaît pas, avec des idées sociales et progressistes, ce qui ne favorise pas l'adaptation en milieu rural. Je ne peux m'empêcher de faire un parallèle avec les journées internationales Romain Rolland¹ qui se sont déroulées du 2 au 5 octobre 2008, c'est-à-dire il y a deux semaines. Lors de ces journées, ont été évoquées les prises de position pacifistes de notre grand écrivain, prises de position qui, à l'époque, n'étaient pas acceptées par tous ses contemporains et, le plus souvent, ignorées par les Nivernais.

Il n'est pas bon d'être en avance sur son temps. Je vais laisser des personnes plus qualifiées que moi évoquer le passage, dans notre ville, de ce couple qui a laissé des traces, pour ensuite se consacrer à l'œuvre et à la mémoire d'Émile Zola.

Avant, je souhaite remercier ceux qui sont à l'origine de ces journées : Roland Lemoine, Président de la Société scientifique et artistique et Martine Lemaître, responsable de la Médiathèque François-Mitterrand. Ils n'ont compté ni leur temps ni leurs efforts. Merci à eux.

Je souhaite aussi remercier la présence de tous les conférenciers, et particulièrement Monsieur Alain Pagès, qui ont fait le déplacement jusque dans notre ville pour vous expliquer un peu plus longuement et un peu plus précisément ce qu'ont été Denise Aubert et Maurice Le Blond.

Merci à vous tous !

¹ Romain Rolland, lauréat du Prix Nobel de Littérature en 1915, est né à Clamecy le 29 janvier 1866 et mort le 30 décembre 1944 à Vézelay.

Maurice Le Blond, homme de lettres

par Alain PAGÈS

Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle

Maurice Le Blond est devenu sous-préfet de Clamecy le 27 octobre 1908. Il est resté en poste à Clamecy jusqu'en 1913, avant d'être nommé secrétaire de la rédaction du *Journal officiel*. À partir de juin 1914, il occupe les fonctions de chef de cabinet de René Viviani, président du Conseil. Mobilisé en juin 1916, il fait la guerre, sur le front, dans la région de Compiègne, jusqu'en décembre 1918. Libéré de ses obligations militaires en 1919, titulaire de la croix de guerre, il devient alors secrétaire général de la rédaction des *Journaux officiels*. Et il demeurera à la tête de cette institution jusqu'en 1940, date à laquelle il prend sa retraite, en refusant de servir le régime de Vichy.

Faut-il voir dans l'époux de Denise un haut fonctionnaire, dont la carrière a été comparable à celle que suit un « énarque », aujourd'hui ? Une telle vision serait erronée. Maurice Le Blond a été, avant tout, un homme de lettres. S'il est entré en politique, puis dans la haute fonction publique, c'est par la littérature.

C'est cet homme de lettres, critique littéraire et théoricien de la littérature¹, que nous évoquerons ici, en considérant trois aspects de sa personnalité. D'abord, l'homme qui prend en charge, avec sa femme, l'héritage littéraire de Zola, à partir de 1908, et qui défendra sans faiblir l'œuvre du romancier, jusqu'à sa mort, en 1944. Puis le jeune homme qui, en 1893-1894, se lance dans la littérature en animant différentes revues littéraires, et en fondant un mouvement littéraire aujourd'hui oublié, mais qui a joué un rôle important dans les dernières années du XIX^e siècle : le naturisme. Et enfin le journaliste politique qui, comme tous ses contemporains, a été profondément marqué par la crise de l'affaire Dreyfus.

I. L'héritier (1908 – 1944)

Au cours des premières années du XX^e siècle, Maurice Le Blond a joué un rôle de premier plan dans l'héritage spirituel qu'il a dû

¹ Maurice Le Blond s'est voulu essentiellement critique littéraire, comme le montre le titre d'un ouvrage qu'il a projeté d'écrire, mais qui est resté à l'état de projet, *Éloge du critique* : voir la page d'annonce de l'*Essai sur le naturisme* (Édition du Mercure de France, 1896). En tête de la brochure *Émile Zola devant les jeunes* (Bibliothèque de la Plume, 1898) on trouve également l'indication d'un roman à paraître, *Les Races d'or*, mais qui n'a jamais vu le jour.

assumer, aux côtés de sa femme¹ et de Jacques Émile-Zola. Il a animé « l'Association Émile Zola », créée en 1909. Puis, après la disparition de celle-ci, il s'est consacré à la « Société littéraire des Amis d'Émile Zola », fondée 1921. Il a été le rédacteur en chef des deux bulletins successifs de ces associations. Avec Denise ils ont d'abord agi sous l'égide d'Alexandrine Zola. Puis ils ont poursuivi cette tâche, après la mort de celle-ci, en 1925.

La grande entreprise conduite par Maurice Le Blond est la réalisation des *Œuvres complètes* d'Émile Zola imprimées par Bernouard. Publiée entre 1927 et 1929, c'est la deuxième édition des *Œuvres complètes* de Zola, succédant à l'édition « ne varietur » procurée en 1906 par Fasquelle. Mais c'est la première à comporter des commentaires critiques. Chaque œuvre est accompagnée de notices historiques, qui citent des extraits des dossiers préparatoires des romans et proposent un choix important de jugements critiques donnés lors de la parution des œuvres. L'ensemble comprend cinquante et un volumes : vingt et un pour *Les Rougon-Macquart* ; dix pour *Les Trois Villes* et *Les Quatre Évangiles* ; trois pour les *Contes* ; trois pour les romans de jeunesse ; deux pour le théâtre ; huit pour les œuvres critiques ; trois tomes enfin pour la correspondance, et un dernier volume recueillant des *Mélanges*. En collaboration avec Denise, Maurice Le Blond a réalisé un remarquable travail de synthèse, dans lequel puisera la recherche universitaire ultérieure. « Il fut le premier à défricher la masse immense des dossiers manuscrits des *Rougon-Macquart* et à reconstituer leur genèse », souligne Henri Mitterand².

Donnons un exemple de l'action intellectuelle conduite par Maurice Le Blond, au cours de cette période de l'entre-deux-guerres, en nous attardant sur les problèmes que soulève alors la publication de la correspondance Goncourt - Zola. Cette question a déclenché dans la presse, en janvier-février 1928, une polémique d'une grande intensité.

Pour quelle raison ? Les *Œuvres complètes* Bernouard sont alors en cours de réalisation. Les derniers tomes doivent recueillir la correspondance, et rassembler ainsi le plus possible de lettres encore inédites³, notamment celles adressées aux Goncourt et que possède la Bibliothèque nationale : quatre-vingt huit lettres, allant du 3 février 1865 au 11 mars 1896. Mais il se trouve qu'Edmond de Goncourt – en

¹ Denise et Maurice Le Blond ont eu trois enfants : Aline, née le 21 septembre 1909 ; Françoise, née le 29 janvier 1911 ; et Jean-Claude, né le 6 juillet 1914.

² Henri Mitterand, « Souvenir de Maurice Le Blond », *Les Cahiers naturalistes*, n°27, 1964, p. 116.

³ Une première édition de la *Correspondance* a paru chez Fasquelle, en 1907-1908, en deux volumes (*Lettres de jeunesse* et *Les lettres et les arts*).

confiant aux futurs académiciens, dans son testament, le soin de publier la version intégrale du *Journal*, vingt ans après sa disparition – a lié dans un même sort le *Journal* et la correspondance reçue. Or le *Journal* n'a pas été publié dans le délai prescrit. En 1916, d'abord, en 1921 ensuite¹, l'Académie Goncourt, jugeant que le texte contenait trop de passages susceptibles de mettre en cause des personnes encore vivantes, a refusé cette publication. Telle est la situation lorsque, en janvier 1928, Maurice Le Blond demande qu'on lui communique les lettres adressées aux Goncourt. Comme l'Académie Goncourt refuse d'obtempérer, il prend la décision de lui intenter un procès. Le 27 janvier 1928, il écrit au romancier Rosny aîné, président de l'Académie Goncourt, une lettre – qu'il signe avec Jacques Émile-Zola – dans laquelle il manifeste son intention d'aller devant les tribunaux :

Le testament d'Edmond de Goncourt nous donne le droit que le carton XXIX (22.478), contenant la correspondance d'Émile Zola, nous soit communiqué. En vous y opposant, vous vous mettez en contradiction avec les volontés mêmes du testateur, et ceci sans excuse valable ni motif avouable. Vous vous refusez à exécuter les clauses les plus formelles d'un legs dont vous avez accepté les charges aussi bien que les bénéfices.

C'est le début d'une querelle littéraire qui aura un grand retentissement, aussi bien dans la presse étrangère que dans la presse française, entre la fin du mois de janvier 1928 et le début d'avril 1928². Quel est l'enjeu ? L'Académie Goncourt protège les secrets du *Journal*, dont elle redoute la divulgation. Rosny défend fermement la position de l'institution qu'il dirige. Cet interdit, comme on le sait, va durer encore longtemps : il ne sera levé qu'en 1946, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, et il faudra attendre l'édition donnée par Robert Ricatte, en 1956, pour que le texte du *Journal* soit enfin connu ! Mais on voit bien que, derrière ce refus, il y a, pour Rosny, la question, si délicate, de ce qui sera porté à la connaissance du public avec la divulgation des lettres de Zola : les relations tendues entre

¹ En 1921, Henry Céard, en tant que secrétaire de l'Académie Goncourt, a été chargé d'analyser le contenu du *Journal*, déposé à la Bibliothèque nationale. Et il a conclu à l'impossibilité d'une publication. Comme la Bibliothèque nationale dépend du Ministère de l'Instruction publique, cette décision a fait l'objet d'un arrêté ministériel, promulgué quelque temps plus tard.

² Voir Jean-Claude Le Blond, « Émile Zola dans la presse parisienne de l'entre-deux-guerres. IV – 1928. La publication des lettres d'Émile Zola aux Goncourt », *Les Cahiers naturalistes* n° 32, 1966, pp. 170-180 ; ainsi que la chronologie établie par Léon Deffoux « L'affaire Zola-Goncourt », *Bulletin de la Société littéraire des Amis d'Émile Zola*, n°11, 1928, pp. 22-29.

Zola et Edmond de Goncourt, les désaccords qui ont surgi entre les deux écrivains – dont la correspondance porte la trace¹.

Le conflit entre les héritiers de Zola et l'Académie Goncourt va, malgré tout, se dénouer assez vite. Une réunion se tient au domicile de Rosny le 1^{er} février. Elle rassemble tous les membres de l'Académie Goncourt². À l'issue de cette concertation, Rosny adresse une lettre d'apaisement à Marcel Batilliat, vice-président de la Société littéraire des Amis d'Émile Zola. La décision est renvoyée au jugement d'Édouard Herriot³, ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Poincaré qui gouverne alors le pays, depuis le mois de juillet 1926. Herriot en réfère au président du Conseil qui tranche la question, en acceptant que l'autorisation soit donnée. Et, le 14 février, il peut annoncer la bonne nouvelle dans une lettre officielle adressée à Maurice Le Blond. La presse reproduit, à cette occasion, une photographie qui symbolise l'heureux dénouement du conflit : aux côtés d'Édouard Herriot, qui tient entre ses mains le volume relié des lettres de Zola, se tiennent Maurice Le Blond, Jacques Émile-Zola et M^e Maurice Garçon, leur avocat. L'affaire se termine ainsi, à la satisfaction de tous. Dans cette bataille littéraire, Maurice Le Blond a jeté toute son énergie et toute sa détermination.

Complétons ce portrait intellectuel en évoquant l'activité de l'historien et du critique. Maurice Le Blond a publié une courte étude biographique sur Clemenceau en 1906 ; il a fait paraître, en 1911, une étude de sociologie et d'économie sur les idées du socialiste Joseph Paul-Boncour, défenseur du syndicalisme et des Bourses du Travail. Mais il faut surtout citer son étude critique consacrée à *La Terre*. Celle-ci paraît au moment où l'on célèbre, en 1937, le cinquantenaire de la publication du roman. Maurice Le Blond y analyse avec beaucoup de précision la genèse du roman et sa réception. Dans les dernières pages du livre, il évoque notamment un voyage qu'il a fait dans la Beauce, dans la région de Cloyes, pour essayer de percevoir quelle image les habitants de la région conservaient d'un récit qui avait mis en scène leur existence. Ce témoignage donne le ton de l'ouvrage :

¹ Et, tout particulièrement, le rôle joué par Edmond de Goncourt en juillet 1887, au moment de la publication du Manifeste des Cinq.

² C'est-à-dire, outre Rosny, Léon Hennique, Rosny jeune, Léon Daudet, Lucien Descaves, Georges Courteline, Jean Ajalbert, Raoul Ponchon, Gaston Chéreau et Pol Neveux.

³ Herriot connaît très bien Jacques Émile-Zola et sa femme, Marguerite (adhérente du parti radical). Il sera, à partir de 1934, président de la Société littéraire des Amis d'Émile Zola.

N'était-il pas intéressant de connaître, sur les personnages mêmes du livre, l'opinion des enfants et des petits-enfants de ces paysans qui leur avaient jadis servi de modèles ? À cet égard, mon attente fut satisfaite, et je puis dire que, dans ce coin de Beauce, l'œuvre d'Émile Zola est restée très populaire. On en connaît les détails et on en cite volontiers les épisodes. La fiction en est si vivante qu'on la mêle très souvent à des histoires réelles. C'est ainsi que, dans un modeste ménage de Cloyes, quelqu'un m'a dit avoir très bien connu le père Fouan qui habitait le village très proche de Montigny ; or, nous savons que le personnage du vieil homme n'a jamais été un type pris sur le vif, mais une création imaginaire où le romancier avait rassemblé les caractéristiques essentielles observées en des individus différents. Dans un autre hameau, un cultivateur a reçu le surnom de Buteau. À Châteaudun, enfin, on m'a montré dans la rue le petit-fils de Jésus-Christ, un gaillard de Romilly qui venait même d'avoir des démêlés avec la police correctionnelle. Et le fait est d'autant plus amusant que celui qui portait ce sobriquet, devenu fameux par la suite, avait réellement vécu, autrefois, à Médan.

Ainsi, par un phénomène mental qui ne laisse pas de paraître étrange, je retrouvais amalgamés par l'imagination populaire des souvenirs inspirés par le livre et des épisodes véridiques. Les héros romanesques sont devenus aussi familiers que des figures réelles ; on vous les nomme et on vous les désigne comme s'ils étaient vraiment des créatures vivantes que l'on peut rencontrer tous les jours.

Ne peut-on pas distinguer là un de ces signes à quoi l'on reconnaît la puissance et la pérennité d'un chef-d'œuvre ? J'ajoute que, nulle part, dans la contrée, je n'ai rencontré de ressentiment à l'égard de l'auteur de *La Terre* et si, parmi les gens que j'ai interrogés, personne ne songe à se reconnaître dans le livre, chacun y découvre bien volontiers et non sans malice le portrait de son voisin. Bien plus, ces gens de la Terre semblent savoir gré à Zola d'avoir peint le tableau rude et grandiose de leur existence, et, chez presque tous, on sent comme un sentiment d'inconsciente gratitude envers un écrivain universellement célèbre d'être venu, là, au milieu d'eux, les observer sans flatterie, pour essayer de les comprendre¹.

Maurice Le Blond est mort à Paris, rue Stanislas, dans le 6^e arrondissement, le 14 janvier 1944, à l'âge de soixante-sept ans. Il s'est éteint deux ans après sa femme². Son acte de décès rappelle ses titres, en résumant sobrement sa carrière : « Directeur honoraire des *Journaux officiels*, Officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre

¹ *La publication de La Terre*, Malfère, 1937, pp. 114-116.

² Née en 1889, Denise est morte le 12 décembre 1942, à l'âge de cinquante-trois ans.

1914-1918 ». Rien, dans ces termes, n'évoque le parcours de l'homme de lettres dont il faut essayer, maintenant, de comprendre la dimension intellectuelle, en remontant aux années de jeunesse, illustrées par la fondation du mouvement naturiste.

II. Le naturiste (1893 – 1898)

On ne peut parler du naturisme sans faire référence à celui qui a accompagné Maurice Le Blond dans la création de ce mouvement littéraire : Saint-Georges de Bouhélier¹. L'un et l'autre appartiennent à la même génération². Ils sont devenus camarades de classe au lycée Hoche à Versailles, vers l'âge de dix-onze ans. Voici comment Maurice Le Blond a retracé les circonstances de cette rencontre :

J'étais, depuis plusieurs mois, interne au lycée de Versailles, lorsqu'un beau jour, pendant l'étude, le proviseur introduisit un petit garçon d'aspect pensif et éveillé... Quelques minutes plus tard, c'était la récréation ; le jeune Bouhélier restait dans la cour, à l'écart, nul ne faisant attention au nouveau. Je me souviens que je m'avançai vers lui, et, lui ayant souhaité la bienvenue, d'un geste spontané, je le pris par la main pour le conduire vers la troupe turbulente de mes camarades et le convier à se mêler à nos jeux. C'est à peine si nous comptons, alors, chacun une dizaine d'années ; mais, depuis lors, jamais le pacte tacite et grave de la sympathie et de l'amitié ne s'est rompu entre nous. Devenus des hommes, jamais la vie insidieuse ne nous sépara. Dès ce jour lointain, le destin nous avait associés³.

Saint-Georges de Bouhélier raconte, de son côté, dans ses mémoires :

Je m'étais fait deux ou trois camarades dont l'un est resté mon ami et m'a accompagné dès mes premiers pas dans la carrière littéraire. C'est de Maurice Le Blond que je veux parler. [...] De tous ces copains de lycée, Le Blond était celui que j'aimais le plus. Il témoignait de beaucoup de goût pour les Lettres et d'une vive intelligence⁴.

¹ Stéphane Georges de Bouhélier-Lepelletier est le fils du journaliste et critique littéraire Edmond Lepelletier. Il a pris comme nom de plume « Saint-Georges de Bouhélier » en jouant sur l'abréviation de son prénom, Stéphane (St = Saint), et sur un nom de famille double, Bouhélier / Lepelletier. Le père a choisi de s'appeler Lepelletier ; le fils gardera l'autre partie du patronyme : Bouhélier.

² Bouhélier est né en 1876 ; Le Blond, en 1877 (c'est-à-dire l'année de la publication de *L'Assommoir*).

³ Maurice Le Blond, *Saint-Georges de Bouhélier*, E. Sansot, 1909, pp. 4-5.

⁴ Saint-Georges de Bouhélier, *Introduction à la vie de grandeur*, E. Aubanel, 1943, pp. 84-85. Voir aussi de Saint-Georges de Bouhélier, *Le printemps d'une génération*, Nagel, 1946, p. 124.

Un peu plus tard, en 1892, les deux amis se sont retrouvés au lycée Condorcet, à Paris, en classe de rhétorique, puis en classe de philosophie. Le lycée Condorcet était alors un foyer intellectuel très vivant. Il accueillait les meilleurs professeurs. Les élèves y jouissaient d'une grande liberté¹. Quelques années plus tôt, Marcel Proust y avait été élève, devenant alors l'ami de Daniel Halévy, Jacques Bizet, Fernand Gregh avec qui il resta lié toute sa vie... Proust est né en 1871 : cinq à six années de différence le séparent de Bouhéliier et de Le Blond. À Condorcet Marcel Proust a été marqué, en classe de philosophie, par l'enseignement d'Alphonse Darlu dont il se souviendra toute sa vie². De même, Maurice Le Blond a été marqué par l'enseignement du philosophe Jean Izoulet qu'il évoquera plus tard avec émotion³.

Comme Proust et ses condisciples, quelques années plus tôt, Saint-Georges de Bouhéliier et Maurice Le Blond veulent se faire connaître en lançant une nouvelle revue littéraire⁴. Ils fondent *L'Académie française*, qui n'a que deux numéros, en février et mars 1893. Lui succède une deuxième revue, *L'Assomption*, qui ne compte également que deux livraisons, en mars et avril 1893. Paraît ensuite un troisième périodique : *L'Annonciation, livret de rêve et d'amour, paraissant à des époques irrégulières* – dont le contenu est entièrement rédigé par Saint-Georges de Bouhéliier. Enfin, en mai 1894, sort le premier numéro d'une revue qui durera un peu plus longtemps : *Le Rêve et l'Idée*. Maurice Le Blond en est le rédacteur en chef ; Saint-Georges de Bouhéliier, le directeur littéraire. Cette revue aura trois séries : la première en 1894 ; la deuxième, avec une partie hollandaise en 1895 (d'inspiration européenne, elle possède la particularité de comporter, à la fin de chaque numéro, une série d'articles écrits en néerlandais) ; la troisième, de novembre 1895 à mars-avril 1896, intitulée *Documents sur le Naturisme*⁵. *La Revue naturiste* prend le relais, en mars 1897 ; elle paraîtra jusqu'en novembre 1901.

¹ Condorcet était à la pointe de la pédagogie pour l'époque. Les bulletins scolaires ne comportaient pas de notes chiffrées, mais des appréciations personnalisées ; par le jeu des sections, les élèves pouvaient, d'une certaine façon, choisir les professeurs avec lesquels ils préféraient étudier : cf., sur ce sujet, le *Dictionnaire Marcel Proust*, sous la direction d'Annick Bouillaguet et Brian Rogers, Champion, 2004, p. 227.

² Voir Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, Gallimard, 1996, pp. 104-106. – Selon Anne Henry, c'est sous l'influence de Darlu (ami du colonel Picquart...) que Proust s'est engagé dans l'affaire Dreyfus : cf. *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 284.

³ Voir Maurice Le Blond et Émile Zola, « Une enquête sur l'éducation (textes retrouvés) », *Les Cahiers naturalistes*, n°21, 1962, p. 215.

⁴ À Condorcet, Proust fonde, en 1888, *La Revue verte*, puis *La Revue lilas* : voir Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust, op. cit.*, pp. 112-113.

⁵ Voir Michel Décaudin, *La crise des valeurs symbolistes*, Privat, 1960, p. 59.

Ces titres témoignent d'une évolution, qui va de la défense de l'esprit classique à la volonté de poser les bases d'une nouvelle vision des rapports entre l'homme et la nature. *L'Académie française* cède la place à *L'Assomption*, puis à *L'Annonciation* et au titre oxymorique *Le Rêve et l'Idée*, avant que le terme de « naturisme » ne soit mis en avant. La philosophie naturiste entend rompre avec la doctrine symboliste qui domine alors. Refusant le repli sur la dimension intérieure de l'être humain, s'opposant au choix d'une langue ésotérique, elle défend, au contraire, l'idée d'un art ouvert sur le monde, en essayant de combiner les valeurs du mysticisme et de l'héroïsme¹.

C'est Maurice Le Blond qui est, pour l'essentiel, le théoricien du mouvement. Dans les revues où il choisit de s'exprimer, il agit en porte-parole, pendant que Saint-Georges de Bouhélier fait figure de créateur, en proposant ses poèmes. La campagne menée contre le symbolisme est sans concession. Le Blond publie, par exemple, dans le numéro de novembre 1894 du *Rêve et l'Idée*, un article qui s'intitule « Un épilogue à l'histoire du symbolisme » :

Proclamer la chute du Symbolisme serait, malgré qu'on ne l'ait jamais enterré officiellement avec les panégyriques et les pompes qu'il convient, inutile et de peu d'intérêt. Pour tous, c'est un fait assuré, ces formules sont aujourd'hui adoptées, surannées pour la plupart et quelques-unes oubliées. Des poèmes sont consacrés qui demain seront classiques. Quant aux hommes qui l'illustrèrent, il vaut mieux les considérer comme des morts puisqu'ils ont réalisé leur théorie, accompli leur mission et que les paroles qu'ils prononceront ne peuvent plus être désormais que des échos ou des reniements de celles d'autrefois².

Quels reproches faut-il adresser aux symbolistes ?

Ils furent trop soucieux de leur grâce d'artiste.

Ils subirent les premiers, l'intuition du mystère et ils en connurent le frisson. Et cependant ils n'ont pas osé pénétrer plus loin dans les zones de l'intangible. [...]

Ils ne comprirent pas que l'art du Rêve ne valait que par la précision, que le grand Art était de rendre palpable l'intangible, perceptible le mystère ; et qu'il fallait sonder nos frissons, en découvrir les causes, explorer l'au-delà et divulguer l'occulte³.

En octobre 1896, Maurice Le Blond réunit ses différents articles dans un recueil qu'il intitule *Essai sur le naturisme*. Considéré comme

¹ Voir Michel Décaudin, *La crise des valeurs symbolistes*, op. cit., p. 65.

² « Un épilogue à l'histoire du symbolisme », *Le Rêve et l'Idée*, novembre 1894, p. 3.

³ *Ibid.*, p. 4.

le chef de file du mouvement symboliste, Mallarmé constitue l'une des cibles du recueil. Une telle position entraîne le rejet de celui qui est considéré alors comme le maître de la poésie moderne, c'est-à-dire Baudelaire. D'une manière qui se veut provocante, Maurice Le Blond rompt avec l'hommage généralisé que l'on rend alors à l'auteur des *Fleurs du Mal* :

Baudelaire, impuissant et névropathe, non inconscient d'ailleurs, fut bien un néfaste ancêtre des Littérateurs artificiels. C'est une gloire qu'il peut partager avec Théophile Gautier et les Goncourt. Le maladif, le curieux, l'exceptionnel l'attiraient. Il fut un merveilleux critique d'art, un analyste passionné des sentiments compliqués, mais il n'entendit rien à la nature¹.

Le Blond rejette également les mièvreries de « l'écriture artiste », prônée par les Goncourt. En optant pour l'écriture artiste, écrit-il, les Goncourt « effritent, pour de délicieux enjolivements de détails, la forme naissante de l'Épopée moderne² ». Huysmans n'est pas mieux traité : c'est « un psychologue saugrenu et sans passion, aride écrivain de faciles monographies déliquescentes, d'un réalisme grossier, pénible et sans syntaxe³. »

Il faut noter, en revanche, l'éloge décerné à Verlaine. L'auteur des *Romances sans paroles* est, depuis sa jeunesse, l'ami d'Edmond Lepelletier, le père de Saint-Georges de Bouhélier⁴. Ce dernier connaît bien le poète ; et Maurice Le Blond l'a rencontré par son intermédiaire⁵...

Pour nous, nous adorons en Verlaine le Libérateur. [...]

Par ses ouvrages, il aura surtout délivré la jeunesse contemporaine de la redoutable influence de Baudelaire. [...]

Oui, nous aimons Verlaine, qui n'eut, pour chanter, jamais recours à des sortilèges et à des stratagèmes. [...]

Parce que Paul Verlaine négligea « l'écriture artiste » pour le culte de l'émotion, parce qu'il nous délivra, littérairement, de l'influence romantique et parnassienne, pour la grâce impressionniste et le charme réaliste de son œuvre, et aussi et surtout parce qu'il chanta perpétuellement la vie, sa mémoire nous est sacrée et nous saluons en lui, sans lyrisme et sans phrase, le Libérateur⁶.

¹ *Essai sur le naturisme, op. cit.*, p. 31.

² *Ibid.*, p. 21.

³ *Ibid.*, p. 21.

⁴ Lepelletier, qui a toujours soutenu Verlaine, sera son premier biographe, en 1907.

⁵ Voir Saint-Georges de Bouhélier, *Le printemps d'une génération, op. cit.*, pp. 244-255.

⁶ *Essai sur le naturisme, op. cit.*, pp. 134-137.

Mais, ces frontières étant tracées, quelles sont les intentions du naturisme ? Dans quelle direction se dirige-t-il ? Et, en particulier, puisque le débat est ouvert avec la littérature qui précède, en quoi le *naturisme* se distingue-t-il du *naturalisme* ? Maurice Le Blond n'élude pas la question :

Le naturiste s'oppose au naturaliste, en ce qu'à l'observation il préfère l'émotion. Sacrifiant la documentation exacte, il estime davantage les sites éternels. Il est moins pittoresque, mais plus sublime et néglige les individus pour les archétypes. Ainsi il peut créer des héros véridiques et atteindre, en même temps, à l'Épopée. [...]

Le poème est nécessaire et supérieur à la nature, puisqu'il s'affranchit des visions contingentes et triomphe de la mort. Il devient, à la fois, emblème, allégorie, symbole et réalité. Il ne se préoccupe que des types généraux. Il n'est point subjectif, proportionné à la vision individuelle et étroite d'un seul, mais impersonnel. La rose chantée par le poète surpasse en grâce toute rose, elle est la rose véritable et réelle, et les merveilles de toutes les autres s'y cristallisent et y chantent. La théorie de l'Art-Miroir, préconisée par Émile Zola, se trouve ici outrepassée. L'art n'est plus, comme l'a promulgué le chef du naturalisme, la Nature vue à travers un tempérament, c'est la Nature elle-même qui se volatilise, se transverbe ou s'immobilise, selon que le musicien, le poète ou le peintre l'envisage¹.

On le voit, en dépit des reproches qui sont adressés au naturalisme, la figure de Zola est valorisée. C'est une position tout à fait originale à une époque où, d'une manière générale, l'auteur des *Rougon-Macquart* jouit d'un discrédit total, en particulier dans l'avant-garde poétique. Aux yeux des naturistes, Zola représente une réaction vigoureuse contre la littérature artificielle qu'ils rejettent. Il incarne cet art social, accessible à tous, qu'ils appellent de leurs vœux².

Saint-Georges de Bouhéliier a toujours fait l'éloge de Zola devant ses amis... « Il nous vantait la puissance magnifique d'Émile Zola, sorte de Pan réincarné », écrit Maurice Le Blond³. De son côté, Saint-Georges de Bouhéliier rapporte dans ses souvenirs :

Nous ne sentions dans le monde qu'indifférence ou dédain pour nos rêves. Et nous nous disions que jamais nul ne viendrait nous entendre. En somme des soldats égarés, campant dans la brume et la glace sous le regard des étoiles. C'est pourquoi, isolés, perdus dans la mêlée, et désireux tout de même d'affirmer sans réserve notre indéfectible

¹ *Essai sur le naturisme, op. cit.*, p. 119 et p. 126.

² Voir John Christie, « Zola et le naturisme », *Les Cahiers naturalistes*, n° 24-25, 1963.

³ Maurice Le Blond, *Saint-Georges de Bouhéliier*, E. Sansot, 1909, p. 12.

attachement à l'évangile de la vie, à la théorie de la modernité, il nous vint peu à peu l'idée de nous rallier à Zola¹.

La petite école naissante regroupe alors quelques personnalités. À Maurice Le Blond et Saint-Georges de Bouhéliier se sont joints Eugène Montfort² et Albert Fleury³. Le mois d'octobre 1896 voit la parution simultanée de quatre ouvrages, issus des représentants de l'école naturiste : l'*Essai sur le naturisme* de Maurice Le Blond ; un texte lyrique en prose de Saint-Georges de Bouhéliier, intitulé *L'Hiver en Méditation* ; un récit d'Eugène Montfort, intitulé *Sylvie ou les émois de la passion* ; et un volume de vers d'Albert Fleury, *Sur la route*⁴.

Du point de vue de l'écriture, *L'Hiver en Méditation* s'inspire directement des *Illuminations* de Rimbaud. Mais ce recueil de prose lyrique s'ouvre sur une dédicace, tout à fait surprenante, qui place le volume sous l'autorité morale de Zola :

Maître,

Bien que votre harmonieux génie ait conquis l'attention du monde, il n'est sans doute point chimérique de le supposer méconnu, car vos labours sollicitaient des gloires diverses. Vous êtes le plus illustre auteur contemporain, mais il ne semble pas qu'un seul homme vous lise. Les suffrages de tant de nations ne vous en attirent pas l'estime, et l'admiration populaire contribue encore à votre isolement. Nul n'a subi autant d'attaques. Les noires calomnies de la haine et les basses diatribes de l'envie vous ont tour à tour accablé, en sorte que, malgré vos travaux d'une solidité admirable, le public se refuse encore à vous en reconnaître les dons.

¹ John Christie, « Deux manuscrits inédits de Saint-Georges de Bouhéliier », *Les Cahiers naturalistes* n°37, 1969, p. 79.

² Ami de Maurice Le Blond, qui l'a fait connaître à Saint-Georges de Bouhéliier : voir *Le printemps d'une génération*, *op. cit.*, pp. 239-240. Eugène Montfort a été aussi élève à Condorcet. Dans sa biographie de Saint-Georges de Bouhéliier, Maurice Le Blond cite aussi les noms de Andriès de Rosa, Georges Pioch et Michel Abadie (*op. cit.*, p. 12). Voir également Saint-Georges de Bouhéliier, *Introduction à la vie de grandeur*, *op. cit.*, p. 173 : « Des camarades parmi lesquels se trouvaient quelques jeunes poètes comme Albert Fleury, Michel Abadie, Georges Pioch et d'autres, et aussi des peintres comme Bottini et Fabien Launay me faisaient escorte. Maurice Le Blond leur indiquait la voie. Cette troupe turbulente m'entourait de sa dévotion. »

³ Le chapitre « La littérature artificielle » de l'*Essai sur le naturisme* lui est dédié : cf. p. 25.

⁴ Voir Michel Décaudin, *La crise des valeurs symbolistes*, *op. cit.*, p. 65 ; Pasquale-Aniel Jannini et Sergio Zoppi, éd., *Naturisme / Naturismo*, Bulzoni / Nizet, 1981, p. 299 ; Zola, *Correspondance*, Presses de l'Université de Montréal / Editions du CNRS, t. VIII, 1991, pp. 360-361.

Cependant de quelle force n'êtes-vous pas anobli ! Quelle beauté dans tous vos ouvrages ! *La Terre, Germinal*, les colossales fresques ! Cela se déroule comme de vives contrées, avec le sol et le site mêmes, villages, végétations, héros. Les campagnes de houille et les blanches prairies, voilà des lieux que vous sûtes embellir. Vous les avez dotés d'un rythme, et vos paysans resplendissent, semblablement à Œdipe, Télémaque. Sur les étendues de vos paysages on dirait que roulent des herbages réels, des orges et des roses en torrent. Vos fleuves, vos précipices, vos usines et la nuée du ciel, tout cela demeure pathétique. [...] Ce qui distingue votre univers, c'est la paix de son innocence et sa puissante vitalité. Magnifiquement, l'antique Pan y palpite. L'insufflation des sèves soulève sa poitrine large¹.

Saint-Georges de Bouhélier a envoyé un exemplaire de *L'Hiver en Méditation* à Zola. Quelques semaines plus tard (à la fin du mois de novembre ou au début du mois de décembre 1896), il prend son courage à deux mains, et se rend chez le romancier, dans l'hôtel particulier que ce dernier habite, 21^{bis} rue de Bruxelles². Le récit qu'il a tiré de cette rencontre mérite d'être cité :

C'était un homme encore dans la force de l'âge, avec une gravité comme involontaire, spontanée et inoubliable. De taille légèrement au-dessus de la moyenne, mais pas corpulent, mais solide, carré, les épaules bâties pour soutenir un monde. Avec cela, une tête puissante, avec un haut front, en forme de tour, un front raviné, ridé et soucieux. Il vous regardait d'abord cordialement, droit dans les yeux, gentiment. Ses yeux avaient l'air de deux diamants noirs, humides, mouillés de douceur. D'ailleurs il recevait avec simplicité. Une grande bonhomie, beaucoup de sérieux, il n'affectait à votre égard ni bienveillance anticipée, ni marque prémonitoire. Il ne vous marquait ni distance, ni excessive sympathie. C'était un honnête caractère, un homme franc, tranquille, pondéré et tout d'une pièce. Il se présentait à vous comme un homme qui avait vu beaucoup de choses dans la vie, comme un homme de guerre, rompu aux batailles, comme un paysan qui connaît le prix du monde et avec lequel n'ont pas cours la fausse monnaie des politesses, les artifices d'aucun genre. Son humeur le portait plutôt à une sorte d'hypocondrie misanthropique. Je crois qu'instinctivement il se méfiait

¹ *L'Hiver en méditation*, Ed. du Mercure de France, 1896, pp. 9 -11. – Le thème de cette adresse, qui se présente comme un éloge paradoxal, est repris plus loin : « Zola. Cet illustre auteur est fort peu connu. Si répandu que soit son nom, ce n'est qu'une mauvaise renommée. Bien qu'il ait conquis l'attention du monde, je le pense semblable à un solitaire... » (p. 253).

² Voir la *Correspondance* de Zola, t. VIII, *op. cit.*, p. 368. – Il se trouve que la mère de Saint-Georges de Bouhélier habite également rue de Bruxelles, au n°16 (cf. *Introduction à la vie de grandeur, op. cit.*, p. 106).

des gens, il avait appris à connaître les hommes. D'autre part, il avait confiance dans les forces de la vie. Sa tendance personnelle à la mélancolie, sa science, son expérience enfin ne l'empêchaient pas d'espérer beaucoup, d'avoir foi dans la nature.

Sa première parole, je l'entends encore, c'était d'abord pour s'assurer auprès de moi si vraiment des jeunes existaient qui allaient rentrer dans la voie où lui-même avait toute sa vie marché. Bien entendu, me disait-il immédiatement, il ne s'agissait pas de refaire l'œuvre faite, de copier le ton, la manière des devanciers et de se mouler sur eux. Il fallait aller de l'avant, trouver soi-même autre chose, élargir le champ de ses pères, créer. C'était bien là notre conception à mes amis et à moi, et je ne craignais pas de le lui faire savoir. Il parut alors sincèrement réjoui comme si l'horizon s'était nettoyé et qu'il eût vu poindre au loin la lumière. Puis il me demanda quels étaient les jeunes gens dont je lui avais parlé, ce qu'ils avaient fait jusqu'ici, ce qu'ils méditaient de faire. Je lui citai Maurice Le Blond, Eugène Montfort, Albert Fleury, d'autres encore avec lesquels nous commençons de travailler dans un grand désir de renouvellement et de vérité. Plusieurs de ces jeunes gens sont demeurés en route, mais Le Blond a signé plusieurs pages remarquables ; Montfort de son côté est devenu romancier. Les poèmes chrétiens d'Albert Fleury valent les plus sublimes productions du genre. À cette époque, nous étions des débutants, mais je sentais bien ce que portait chacun de mes camarades et j'avais parlé avec chaleur, insistant surtout sur notre amitié, sur notre admirable entente, sur les liens qui nous unissaient, car, après un petit silence, Zola parut avoir des doutes sur l'avenir de notre groupe. Je le vis hocher la tête.

« Vous vous imaginez que c'est pour la vie, me dit-il d'un ton significatif, mais attendez quelques années et nous en reparlerons... À votre âge moi aussi j'étais plein d'illusions, mais si vous saviez comme les choses arrivent drôlement ! On part à quelques-uns pour la même aventure, décidés à ne pas se quitter, et puis il arrive on ne sait quoi et brusquement on se trouve seul. On se sépare au premier tournant ! »¹

L'amertume dont Zola fait preuve ici s'explique si l'on se reporte à l'histoire des *Soirées de Médan*, marquée par la désagrégation des amitiés qui avaient d'abord fait la solidité du groupe naturaliste. À cette date, Maupassant est mort ; Huysmans, Hennique et Céard se sont éloignés du maître de Médan ; seul, Alexis est demeuré fidèle. Isolé, Zola se juge incompris par les représentants de la jeune génération littéraire. Quelques mois plus tôt, dans l'un de ses articles, il avait eu des mots très durs en s'adressant à la jeunesse :

¹ John Christie, « Deux manuscrits inédits de Saint-Georges de Bouhélier », *Les Cahiers naturalistes*, n°37, 1969, pp. 82-83. Il existe une autre version de cet entretien dans *Le printemps d'une génération*, *op. cit.*, pp. 284-287.

Nous n'avons donc plus rien de commun, rompons, jeunes gens, rompons au grand jour. Rompons sur toutes choses, rompons sur l'homme, rompons sur la femme, rompons sur la vie et rompons sur la vérité. Voilà qui est juré, belle jeunesse, c'est fini, nous deux. Si vous ne voulez pas de moi, je veux encore moins de vous, comme la digne poule de nos basses-cours qui reculerait d'effroi devant la bande de petits canards sauvages qu'elle aurait couvés¹.

Séduit par les propos qui lui sont tenus, Zola propose à Bouhéliier de lui ouvrir les portes du *Figaro*. Et ce dernier y publie, le 10 janvier 1897, son « Manifeste » du naturisme, dirigé contre la poésie symboliste. Le texte remplit trois colonnes du journal. Bouhéliier déclare notamment :

Zola, Rodin, Claude Monet, voilà les grands artistes que fréquentent les hommes nouveaux. C'est une famille intellectuelle. Là survit l'esprit national. Ce sculpteur, ce peintre et ce romancier sont, en quelque sorte, dans ce temps les extraordinaires descendants de cette race traditionnelle à laquelle ont appartenu Rabelais, Puget, Poussin, Denis Diderot, Balzac ! Ceux-ci conservent le culte classique de la nature et de l'homme.

Et il termine par une sorte d'appel à la jeunesse littéraire, l'invitant à rallier la bannière naturiste :

Depuis deux ou trois mille ans, les littérateurs n'appellent le public que pour lui exposer des crimes, les plus tragiques conflits du monde, des aventures infiniment mélancoliques, sur quoi ils veulent nous attendrir jusqu'à nous arracher des larmes. C'est d'un art assez grossier. Mais à une époque de profond repos il faut de pacifiques poètes. Aussi les sommes-nous, en effet. La littérature à laquelle plusieurs jeunes auteurs se sont voués demeure infiniment violente, resplendissante et heureuse. M. Michel Abadie en a donné, dans ses poèmes, de sonores et beaux modèles. Le charme de M. André Gide naît de ces mêmes sentiments. C'est un génie tendre et ardent, d'une suavité passionnée. On connaît de M. Maurice Le Blond de grandes pages singulièrement pures. M. Paul Fort a écrit de clairs hymnes. Ainsi toute une jeunesse se lève dans un solennel frémissement.

En rassemblant ces quatre noms, la conclusion du manifeste dessine les contours d'un éventuel groupe futur. Saint-Georges de Bouhéliier veut élargir le champ de son action, en espérant rallier à sa cause Paul Fort et André Gide, qui est alors sur le point de faire paraître *Les Nourritures terrestres*.

¹ *Nouvelle Campagne, Œuvres complètes*, éd. Henri Mitterand, Cercle du Livre précieux, t. XIV, 1968, p. 726.

Dans les mois qui suivent, l'école naturiste va bénéficier de l'élan donné par le « Manifeste ». Mais elle suscite aussi les réticences de ceux qu'elle voudrait enrôler sous sa bannière. Paul Fort marque tout de suite ses distances. Sensible à l'appel de Saint-Georges de Bouhélier, Gide commence par le remercier. Puis il adopte une attitude critique¹. Il écrira un peu plus tard, avec ce langage nuancé qui le caractérise : « Naguère quelques critiques mal renseignés, ou du moins renseignés trop exclusivement par M. Bouhélier lui-même, voulurent bien [...] me croire adepte d'une école qui simplement avait le goût naissant de m'approuver. Affamé de plus bruyante gloire, M. de Bouhélier entraînait mon nom à sa suite jusque dans les colonnes du *Figaro* ; l'admiration que je manifestais pour son jeune talent trouvait ainsi sa récompense. Mon admiration n'en fut pas précisément modifiée, mais du coup je la manifestai moins. » Et Gide d'ajouter, avec une certaine cruauté : « Chez M. de Bouhélier, l'orgueil de l'œuvre précède l'œuvre ; mais j'espère que l'œuvre suivra². »

On ne peut que regretter cette querelle, car elle a mis fin à un dialogue intellectuel qui aurait pu se développer. De fait, si l'on voulait, aujourd'hui, rechercher, parmi les œuvres littéraires marquantes de cette époque, un texte que l'on puisse dire inspiré par les idées naturistes, il faudrait sans doute citer *Les Nourritures terrestres* de Gide. Léon Blum en fait la remarque, dans *La Revue Blanche* du 1^{er} juillet 1897 : « Si le naturisme, comme je le crois, n'est qu'une revendication du droit au lyrisme, un retour aux conceptions les plus larges de la nature et de la vie, et, par opposition aux théories individualistes ou mystiques, l'affirmation d'un panthéisme romantique et concret, *Les Nourritures terrestres* sont bien un livre naturiste³. »

Terminons en évoquant un dernier épisode : la représentation, au Théâtre de l'Œuvre, d'une tragédie de Saint-Georges de Bouhélier, intitulée *La Victoire*. Comme on le sait, le Théâtre de l'Œuvre, que dirige Lugné-Poe, accueille alors des œuvres théâtrales d'inspiration

¹ Voir Michel Décaudin, *La crise des valeurs symbolistes*, *op. cit.*, p. 67 ; notice des *Œuvres critiques* de Gide, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, pp. 965-966. – Saint-Georges de Bouhélier évoque longuement cette dissension dans *l'Introduction à la vie de grandeur*, *op. cit.*, pp. 240-246. Il parle également de ses relations difficiles avec Eugène Montfort qui abandonna le groupe naturiste, attiré à la NRF par Gide : bien plus tard, en 1936, Maurice Le Blond tentera une réconciliation entre Montfort et Bouhélier, mais ses efforts seront vains (*Introduction à la vie de grandeur*, *op. cit.*, pp. 237-238).

² « Lettre à Angèle, III », in *Œuvres critiques*, « Bibliothèque de la Pléiade », pp. 20-21 (ce texte a été publié dans *L'Ermitage* de septembre 1898).

³ Cité par Michel Décaudin, *La crise des valeurs symbolistes*, *op. cit.*, p. 73.

symboliste. Il a fait connaître le théâtre scandinave, l'œuvre d'Ibsen et celle de Strindberg. Mais il veut également s'ouvrir à d'autres courants. En 1897, Lugné-Poe prend contact avec Saint-Georges de Bouhéliier, en lui demandant une pièce de théâtre. Ce sera *La Victoire*, une tragédie en vers. L'événement est préparé avec soin par Bouhéliier et Le Bond. Ce dernier publie dans *L'Aurore*, le 7 juin 1898, un grand article qui analyse les intentions littéraire de son ami :

Un tel spectacle saura nous dédommager des facéties symbolistes auxquelles si longtemps on nous avait accoutumés. [...] Assurément on doit faire par le théâtre l'éducation supérieure des peuples, mais ce doit être un enseignement sentimental, par la splendeur de la parole, par l'éclat soudain de solennelles maximes, par l'expansion aérienne des rythmes¹.

Cette bataille d'*Hernani* du naturisme s'est déroulée le 20 juin 1898. Ce fut un échec total. Les partisans des « facéties symbolistes », désireux de répondre aux attaques dont ils faisaient l'objet, se sont déplacés en force, orchestrant une vive cabale contre Saint-Georges de Bouhéliier et Maurice Le Blond. Les cris, les sifflets, les injures ont couvert la voix des acteurs. Cette tragédie en vers de Bouhéliier, qui devait consacrer la gloire littéraire du naturisme, a sombré dans l'oubli. Elle n'a jamais été éditée².

III. Le dreyfusard (1898 – 1908)

Comment Maurice Le Blond est-il devenu dreyfusard ? Le milieu littéraire dans lequel il vit le pousse à un tel engagement. Les écrivains qui se rangent alors derrière Zola, lorsqu'il publie « J'accuse », appartiennent à la jeune génération. Les dreyfusards sont du côté de l'avant-garde littéraire, et notamment de l'avant-garde symboliste, alors que les antidreyfusards se recrutent plutôt parmi les partisans de la littérature traditionnelle.

¹ « Le naturisme au théâtre », *L'Aurore*, 7 juin 1898 ; texte cité par Jacques Robichez, *Le Symbolisme au théâtre*, L'Arche, 1957, p. 407.

² Jacques Robichez en résume le contenu dans *Le Symbolisme au théâtre*, *op. cit.*, p. 542. La pièce retrace les amours qui unissent la jeune Eunice et le duc David : comme le Cid, David revient, victorieux de ses ennemis, mais, en rentrant, après le combat, il trouve Eunice morte, qui s'est tuée pour sa gloire... Les deux représentations de *La Victoire* « peuvent compter parmi les plus tumultueuses de ces dernières années », écrit Maurice Le Blond dans sa biographie de Saint-Georges de Bouhéliier : « Pendant quatre heures le charivari gronda sans discontinuer, avec une violence telle que des spectateurs déclarèrent depuis n'avoir pu saisir en entier un seul alexandrin. » (E. Sansot, 1909, p. 21).

En décembre 1897, au moment où Zola publiait sa *Lettre à la jeunesse*, Bouhéliier s'est posé des questions, cependant. Pourquoi ? Le naturisme exalte le passé héroïque de la France. Par ses tendances idéologiques il penche plutôt du côté de la pensée nationaliste. C'est pourquoi Saint-Georges de Bouhéliier est troublé par la position adoptée par l'auteur des *Rougon-Macquart*. Dans ses mémoires, il rapporte une visite faite rue de Bruxelles. Il est venu dire à son interlocuteur qu'il admire son courage, mais qu'il n'est pas convaincu de l'innocence de Dreyfus :

Je le vois dans l'étroite porte du rez-de-chaussée où généralement attendaient les visiteurs, avant de s'entendre inviter à le rejoindre au premier. C'était un homme de forte apparence, avec un grand corps solidement bâti, de larges épaules et une tête barbue dont le front de belle forme ronde semblait fait exprès pour porter le casque comme les centurions romains. Vêtu sans recherche, mais correctement, un foulard roulé autour du cou, l'air au surplus assez frileux, il se tenait devant moi, et sa physionomie s'effaçait dans les grisailles. Ses traits tirés disaient les fatigues du moment. Le regard voilé de myopie semblait derrière les verres du lorgnon plutôt tristes.

« Vous n'êtes pas renseigné, me dit-il brusquement, après m'avoir écouté. Ses mains fines, énervées ne cessaient de remuer. Ne vous fondez pas sur ce que disent les journaux infâmes. La vérité, ils se sont coalisés pour la laisser au tombeau, mais elle en sortira, elle les confondra. J'ai étudié le dossier, j'en connais toutes les pièces, il est accablant pour ces gredins. Dreyfus est un malheureux, ils l'ont condamné, mais je vous assure qu'il est innocent. » Et comme s'il eût été important de me convaincre, moi qui ne représentais rien, et qui n'étais rien, il se mit à me parler de l'Affaire, en retraçant toute l'histoire, dans ses grandes lignes. Remarquez qu'il ne m'en découvrait aucun point nouveau. Il n'avait aucun document à me faire voir. Ce qu'il me disait des faits, je l'avais lu dans bien des articles. Mais le ton dont il m'en parlait était émouvant.

D'ordinaire, il était réservé, taciturne. Comme beaucoup d'hommes de cabinet, il ne s'exprimait que la plume à la main. Mais à présent, les phrases jaillissaient de ses lèvres, se bouleversaient les unes sur les autres, comme dans un grand bouillonnement. Je ne cédaï pourtant pas. Quelle vraisemblance que d'honnêtes officiers, qui n'étaient conduits par aucun intérêt, eussent voulu la ruine de leur camarade¹ ?

¹ Cité par John Christie, « Deux manuscrits inédits... », *Les Cahiers naturalistes* n°37, 1969, p. 89. – Voir aussi les versions différentes de cet entretien qui se trouvent dans *Le printemps d'une génération* (op. cit., pp. 331-332) et surtout dans *l'Introduction à la vie de grandeur* (op. cit., pp. 195-199), volume où les réserves de Saint-Georges de

Quoi qu'il en soit, quelques semaines plus tard, Saint-Georges de Bouhélier se montrera enthousiasmé par la publication de « J'accuse » dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898. Il le rapporte dans ses mémoires. Maurice Le Blond partage alors son émotion :

Nous étions le 13 janvier : j'étais sorti pour prendre l'air ; dans la rue, je n'avais pas vu sans stupeur des groupes stationner. Autour des marchands de journaux, l'agitation était extraordinaire. Imprimé en gros caractères, le titre de *J'accuse* s'étalait en tête de *L'Aurore*. S'il eût été tracé en lettres de feu sur un ciel d'orage et par les zigzagants caprices d'une série d'éclairs, il n'eût pas étonné davantage l'imagination. Je pris le journal. L'élan, le rythme de la page, son accent étaient si aigus et si entraînants qu'il n'était pas possible de s'y soustraire. Lorsque, dans le fond des forêts, devant la pierre des sacrifices, les mages des vieilles tribus se livraient aux délices de l'incantation et qu'ils ameutaient autour d'eux la foule des croyants, ils n'agissaient pas sur les cœurs avec plus de force¹.

L'adhésion que le mouvement naturiste donne à l'action de Zola s'exprime avec éclat dans une série d'articles que Maurice Le Blond publie dans *La Plume*, du 15 février au 1^{er} mai 1898, et qui seront repris dans une brochure intitulée *Émile Zola devant les jeunes*. Le titre l'indique clairement. Il s'agit de marquer un accord, une alliance entre le vieil écrivain et la jeune génération littéraire. Zola n'est plus un écrivain dépassé. Grâce à « J'accuse », il est revenu sur le devant de la scène littéraire :

La nouvelle Jeunesse qui sourit maintenant à la vie, ravie et défaillante, aux premières étreintes de la nature, a rejeté, on ne l'ignore plus, le spiritualisme brumeux, cette mysticité d'un autre âge qui ont obscurci les intelligences de toute une génération de poètes. Les jeunes hommes sont las de vivre dans les Tours d'ivoire déshonorées, dans les chapelles néo-chrétiennes, dans les officines décadentes. [...] Aux portes du XIX^e siècle, ils réclament de la beauté et du génie ; ils désirent vivre simplement avec harmonie et selon la justice. Ils possèdent la religion du travail et l'amour de la santé. Une foi toute païenne gonfle leur poitrine. Et pleins de respect pour le grand siècle qui va finir, le Siècle de la Science, dont ils sont les fils, ils en distinguent chez Zola la vivante incarnation, et dans l'épopée des *Rougon-Macquart*, le grandiose déroulement. L'heure a sonné, pour cet

Bouhélier sont très nettement marquées (est-ce dû à la date de publication de l'ouvrage, sous le régime de Vichy, en 1943 ?).

¹ *Le printemps d'une génération*, op. cit., pp. 334-335. – Maurice Le Blond faisait-il son service militaire à Caen, au début de 1898 ? C'est ce que note la chronologie donnée dans le volume dirigé par P. A. Jannini et S. Zoppi, *Naturisme / Naturismo*, op. cit., p. 312, mais cette indication demande à être précisée.

homme, de la consécration, de la splendide consécration du génie par la jeunesse¹.

Cette position conduit Maurice Le Blond à se montrer très dur envers les anciens disciples de Zola, les naturalistes des *Soirées de Médan*, qu'il rejette du côté des Goncourt :

Oh ! ces disciples ! Comment la critique a-t-elle pu confondre ainsi l'art de ces naturalistes qui vinrent se grouper autour de M. Zola avec celui du Maître ? Je ne parle pas de MM. Léon Hennique et Henry Céard qui sont des esprits distingués, mais dont les tendances étaient plutôt parentes de celles des Goncourt. C'est aux Paul Alexis, aux Huysmans que j'en veux, à ces commensaux que Zola daigna recevoir à Médan, et qui n'étaient pas dignes d'en passer le porche. C'est à cause de ces écrivains que l'on a pris une vue aussi restreinte, aussi mesquine du naturalisme².

Pour Le Blond, il ne faut pas se faire de Zola une idée étroite, « mesquine ». Car l'auteur des *Rougon-Macquart* est, avant tout, un « poète » ! On ne peut le comparer avec Maupassant, par exemple. Un tel rapprochement serait absurde : la « verve anecdotique » de Maupassant n'a rien à voir avec la « fougue lyrique et le large talent » de Zola... « Que sont les historiettes de Maupassant auprès des grandes scènes de la *Terre* ? », écrit-il³. Et il poursuit, lyrique :

Noces des races, fêtes du travail, hymne de la matière glorieuse, l'épopée des *Rougon-Macquart* restera, dans la suite des temps, comme un des plus splendides monuments qui aient été bâtis dans la langue française. Il n'y a que la *Légende des siècles* ou la *Comédie humaine* qui aient pu l'égaliser. Il faudrait pouvoir, d'un seul coup, en distinguer les vastes proportions, en respirer le pêle-mêle harmonieux des chairs ardentes, de fruits gonflés et de roses pâmées ; il faudrait les respirer et les voir comme de vraies chairs, de vrais fruits et de vraies roses. Il faudrait suivre le long déroulement des sites, de l'action, des fresques, depuis *La Fortune des Rougon*, qui est comme le portail de l'édifice, jusqu'au *Docteur Pascal*, qui en est la clef de voûte. Vous n'y verrez point d'étranges intrigues, et les dénouements y sont rarement outrés. La vie des personnages s'écoule candidement, d'un cours monotone et régulier, tout pareil à celui d'un grand fleuve tranquille. La naissance et

¹ *Émile Zola devant les jeunes, op. cit.*, pp. 12-13.

² *Ibid.*, pp. 27-28. Les reproches se poursuivent contre Alexis, accusé de n'avoir rien compris à l'œuvre de Zola : « M. Paul Alexis écrit un jour que le naturalisme n'était pas mort... vraiment ce n'était pas sa faute. » (pp. 28-29).

³ *Ibid.*, p. 29.

la mort, l'amour et le travail constituent dans ces romans les seules péripiéties. Tout y est juste et ordonné, simple et eurythmique¹.

Deux mois plus tard, en juillet 1898, paraît un important livre d'hommage des « Lettres françaises » qui entend soutenir l'action de Zola. L'ouvrage, imprimé à Bruxelles, rassemble un grand nombre de contributions signées d'écrivains de langue française, à la fois français et belges. Tous les représentants de l'avant-garde littéraire sont représentés. Dans le texte qu'il donne à cette occasion, Maurice Le Blond fait de Zola un héros national, conforme à la perspective naturiste ; et il situe son action dans la grande tradition révolutionnaire née de 1789 :

Dans l'univers civilisé il représente notre pays et sa venue marque une étape dans notre histoire de France. Il a remporté de ces victoires morales qui sont aussi nécessaires, qui sont plus nécessaires pour notre prestige que les victoires de nos soldats. Sa présence parmi nous suffit à attester la supériorité de ce vieux sang latin qui brûle dans nos veines. Les hauts faits de cet homme sont innombrables. [...] Par lui, la physionomie de notre race prend une expression plus nette et plus éclatante ! Que voilà de beaux exploits ! Ils suffiraient à nous venger des plus terribles désastres.

Mais cet homme n'était pas seulement glorieux et génial, il était aussi un juste. Il a jeté un cri admirable, et les murs des cités en ont tremblé. L'acte qu'il accomplissait fut conforme aux Droits de l'Homme, aux principes mêmes de la Révolution. Mais les citoyens vertueux devaient être rares, puisque personne n'a compris. La belle France est-elle donc déchuée de son antique splendeur ? Elle a perdu le sens de la justice, hélas ! Elle n'a plus fierté de ses grands hommes. Et en ce jour sombre, les voûtes glacées, solitaires et noires du Panthéon, s'élèvent funéraires sous un ciel sans beauté².

Cet éloge implique-t-il que Maurice Le Blond a eu l'occasion de rencontrer Zola au cours des premiers mois de l'année 1898 ? Il est difficile de répondre à une telle question, mais une telle hypothèse apparaît peu vraisemblable. Le Blond n'est certainement pas aussi proche du romancier que ne l'est, à cette époque, Saint-Georges de Bouhélier. La première lettre que Zola ait adressée à Maurice Le Blond date du 16 novembre 1900. Elle est courte, elle se limite à quelques lignes, et indique probablement la date de la première rencontre entre les deux hommes :

¹ *Émile Zola devant les jeunes, op. cit.*, pp. 77-78.

² *Livre d'Hommage des Lettres françaises*, Paris, Société libre d'Édition des Gens de Lettres / Bruxelles, G. Balat, 1898, pp. 98-99.

Mon cher confrère, venez avec Bouhéliier, samedi prochain, à deux heures et demie, et nous pourrons causer un instant. Cordialement¹.

En novembre 1900, l'affaire Dreyfus est pratiquement terminée. Alfred Dreyfus, une nouvelle fois condamné à l'issue du procès de Rennes, en septembre 1899, a été gracié par le Président de la République. Et les députés s'apprêtent à voter une amnistie générale qui mettra fin à toutes les poursuites judiciaires en cours. Maurice Le Blond vient d'écrire à Zola pour lui parler d'un projet qu'il est en train de lancer, avec Saint-Georges de Bouhéliier, la création d'un « Collège d'esthétique moderne » qui offrirait à tous les possibilités d'une éducation et d'une formation aux idées nouvelles. Le Blond et Bouhéliier proposent à l'auteur de « J'accuse » d'en être le président d'honneur. Celui-ci accepte. Et le Collège est lancé en janvier 1901.

Zola donne un écho important à l'entreprise en publiant dans *Le Figaro*, le 8 décembre 1900, une grande lettre ouverte qui est adressée à Maurice Le Blond. Texte capital, car il montre la proximité des relations intellectuelles qui se sont alors établies entre Émile Zola et Maurice Le Blond :

Cher monsieur Le Blond,

Je n'ai jamais été pour un enseignement esthétique quelconque, et je suis convaincu que le génie pousse tout seul, pour l'unique besogne qu'il juge bonne. Mais j'entends bien que, loin de vouloir imposer une règle et des formules aux individualités, votre ambition est simplement de les susciter, de les éclairer, de leur donner comme une atmosphère de sympathie et d'enthousiasme qui hâte leur pleine floraison.

Et c'est pourquoi je suis avec vous, de toute ma fraternité littéraire. Ce qui me ravit dans votre tentative, c'est que j'y vois un signe nouveau de l'évolution qui transforme en ce moment notre petit monde des lettres et des arts. Tout un réveil met debout la jeunesse ; elle refuse de s'enfermer davantage dans la tour d'ivoire où ses aînés se sont morfondus si longtemps, en attendant que sœur Anne – la vérité de demain – parût à l'horizon. Un souffle a passé, un besoin de hâter la justice, de vivre la vie vraie, pour réaliser le plus de bonheur possible. Et les voilà dans la plaine, résolus à l'action, les voilà en marche, sentant qu'il ne suffit plus d'attendre, mais qu'il faut avancer sans cesse, si l'on veut aller par-delà les horizons, jusqu'à l'infini.

L'action ! l'action ! Tous doivent agir, tous comprennent que c'est un crime social que de ne pas agir, dans une heure si grave, lorsque les forces néfastes du passé livrent un combat suprême aux énergies de

¹ *Correspondance*, Presses de l'Université de Montréal / Editions du CNRS, t. X, 1995, p. 195. – Dans ses mémoires, Saint-Georges de Bouhéliier indique qu'il a « conduit » Le Blond chez Zola, lorsqu'ils ont voulu lancer le Collège d'esthétique moderne (*Introduction à la vie de grandeur, op. cit.*, p. 215).

demain. Il importe de décider si l'humanité ne reculera pas d'un pas en arrière, si elle ne retombera pas dans l'erreur et dans l'esclavage, peut-être pour un siècle encore. Et, n'est-ce pas ? en agissant, en ouvrant des cours, en groupant les jeunes gens de votre âge pour mettre en commun vos besoins, vos idées, vos croyances, vous voulez être uniquement les bons ouvriers de l'heure présente, n'être ni des lâches ni des déserteurs, au moment où tous les citoyens interviennent et se battent.

Le mouvement est général : des universités populaires se fondent partout, des associations se créent qui donnent des conférences, qui répandent au jour le jour la bonne parole. Il était nécessaire que les écrivains et les artistes ne restassent pas à l'écart, inutiles, indifférents. Vous ouvrez une école de la Beauté, vous voulez dire bien haut votre idéal ; vous affirmez, dans l'œuvre produite, la nécessité de la vie, de la vérité humaine, de l'utilité sociale, en vous basant sur le vaste ensemble des œuvres que vous lègue toute une lignée de grands aînés. C'est très bien, et vous avez raison, et votre effort quand même aura son bon effet.

Laissez dire, agissez encore et toujours. Il se peut que votre enseignement ne nous donne pas des génies nouveaux. Mais vous vous serez rapprochés, vous vous serez connus, vous aurez peut-être fourni à celui d'entre vous qui sera plus tard un maître l'appui qu'il attend, la flamme généreuse qui doit l'embraser. Et vous aurez créé un milieu propice, vous aurez exalté la Beauté qui sera, plus tard, aussi nécessaire que le pain au peuple travailleur de la Cité heureuse.

Je suis des vôtres, et je vous serre fraternellement la main¹.

Le Collège d'esthétique moderne ouvre ses portes le 28 janvier 1901, modestement installé dans une salle située au fond d'une cour, rue La Rochefoucauld, dans le 9^e arrondissement². Saint-Georges de Bouhélier raconte, dans ses Mémoires :

C'était une assez vaste pièce et fort agréable. Nous y installâmes une estrade destinée aux conférenciers, des bancs de bois et quelques chaises complétèrent l'ameublement. Après quoi, des affiches placardées dans Paris, mais surtout à Montmartre et au Quartier Latin, firent connaître, avec le programme de notre Collège, les personnalités qui le patronnaient. En quoi consistait notre but en était d'abord le thème

Au nombre de nos professeurs, il y avait Eugène Montfort avec un cours sur la *Beauté moderne*, Maurice Le Blond qui comptait faire de la littérature une critique parlée, Albert Fleury qui s'était réservé l'étude de ceux des poètes de l'époque dont nous nous réclamions particulièrement

¹ Lettre datée du 1^{er} décembre 1900, *Correspondance*, t. X, *op. cit.*, pp. 203-204.

² Voir Jacques Renaud, *Maurice Le Blond. Etude biographique et critique*, Bernouard, 1928, chap. II.

et, quant à la musique moderne, elle devait avoir de Rosa pour commentateur.

Les adhérents ne tardèrent pas à se faire inscrire. C'était Maurice Le Blond qui les recevait. Une cotisation d'une dizaine de francs leur était demandée pour l'année entière ; moyennant quoi, ils avaient le droit d'assister à nos conférences, d'accrocher leurs tableaux aux murs du Collège, d'y exposer leurs terres cuites et leurs travaux de sculpteur et enfin de s'y réunir quand ils le souhaiteraient¹.

Mais l'entreprise n'est guère rentable et elle se heurte à des problèmes financiers qui conduisent à la fermeture du Collège. L'aventure aura duré deux ans².

Au cours des deux années qui suivent, Maurice Le Blond est de plus en plus proche de Zola, comme le montre la correspondance entre les deux hommes. Il informe régulièrement le romancier des activités du Collège d'esthétique moderne. Il écrit sur son œuvre. Il publie, par exemple, un compte rendu élogieux du roman *Travail* dans *La Revue naturiste* du 15 mai 1901 :

Ce n'est plus même une œuvre d'art, bien que la beauté y apparaisse en tant de pages, c'est quelque chose d'étranger à ce qu'on a appelé jusqu'ici de la « littérature », ce n'est pas non plus une fresque verbale, mais c'est une prophétie lyrique, une parabole amplifiée jusqu'à la chanson de geste, c'est de la poésie d'apostolat, c'est un prêche formidable, le grand prêche socialiste proféré pour la première fois par les poumons d'un poète géant³.

En avril 1902, Zola fait entrer Maurice Le Blond à *L'Aurore*, en le recommandant au directeur de *L'Aurore*, Ernest Vaughan :

Mon cher Vaughan, puisque vous êtes résolu à mettre un peu plus de littérature dans *L'Aurore*, permettez-moi de vous recommander mon jeune confrère et ami Maurice Le Blond, que vous connaissez déjà d'ailleurs. Il est, dans la génération montante, un des plus libérés et des plus combatifs, et je crois qu'il ferait chez vous de la belle et utile besogne⁴.

¹ *Introduction à la vie de grandeur, op. cit.*, p. 217.

² Le même esprit anime le *Conservatoire populaire de Mimi Pinson*, fondé par Gustave Charpentier en 1902, et dont l'existence sera plus durable : Maurice Le Blond a écrit une *Histoire de Mimi-Pinson*, publiée en 1906.

³ Voir la *Correspondance*, t. X, *op. cit.*, p. 285.

⁴ *Correspondance*, t. X, *op. cit.*, p. 361. – L'entrée de Maurice Le Blond à *L'Aurore* coïncide avec le départ d'Urbain Gohier (cf. *Correspondance*, t. X, *op. cit.*, p. 361, n. 1).

Zola meurt le 29 septembre 1902. Quelques semaines plus tard, Maurice Le Blond prononce une grande conférence sur le romancier disparu, le 10 novembre 1902, à Paris. La manifestation est organisée par la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen. Le texte sera plus tard repris en brochure, sous le titre *Émile Zola. Son évolution. Son influence*. Le Blond s'efforce d'analyser à la fois le romancier et l'auteur de « J'accuse », en soulignant l'unité de ces éléments qui vont composer désormais la double image que la postérité se fera de Zola. Il présente l'œuvre littéraire en des termes qui reprennent le contenu de ses articles publiés en 1898 dans *La Plume* :

Je n'ai point le projet d'analyser ici cette œuvre colossale, d'en déterminer l'esthétique, d'en traduire la vaste philosophie panthéiste. Nous y assistons à des noces bibliques de races, à d'immenses symphonies cosmiques, à d'héroïques apothéoses du travail, à la glorification sans pareille de la matière magnifique. Zola y chante la fécondité des êtres et des choses, la végétation splendide et vivace de la chair humaine, la puberté des fruits et l'ascension des sèves. Puis c'est l'étendue des moissons se gonflant comme un ventre magnifique sous la pluie fertilisante du soleil. Il dit la pudeur peureuse des vierges, et leurs abandons délicieux, les brûlantes convoitises du mâle. Il réhabilite les actes physiques. Il montre les maladies de l'espèce, comme la tuberculose, le catholicisme et la syphilis, désagrégeant le bloc humain ; l'hérédité sculptant les hommes de ses mains invisibles ; les accouplements et les travaux s'accomplissant ainsi qu'un rite énorme et religieux. Il restitue aux tâches terrestres leur prestige esthétique. La formidable activité contemporaine, les bourdonnantes industries, les obscures mines souterraines, les ruches ouvrières, le cauchemar terrifiant des contrées usinières, l'extraordinaire tohu-bohu des halles et des gares, trouvent en Zola un génie assez puissant, un artiste incomparable pour en comprendre l'immense grandeur et la farouche beauté.

Et puis, ce sont des spectacles de foules agissantes, des visions panoramiques, de larges et infinies régions où la terre déroule ses innombrables aspects, ce sont des sanglots de pitié, des cantiques d'amour, des cris tumultueux de rut et de révolte qui montent dans nos mémoires ! On voudrait avoir la puissance de caractériser d'un mot cet homme univers et l'on ne parvient qu'à balbutier ! Un océan de formes nous envahit et nous submerge. Tout un monde s'écroule et toute une humanité s'élabore, et c'est une gigantesque convulsion qui tient à la fois de l'agonie et de l'enfantement¹ !

¹ *Emile Zola. Son évolution, son influence*, Édition du mouvement socialiste, 1903, pp. 14-15.

La publication de « J'accuse » suscite un commentaire du plus grand lyrisme :

Le jour où parut le terrible et magnifique *J'accuse*, toute la planète fut ébranlée. La catastrophe du Mont Pelé, la destruction de Saint-Pierre, la mort foudroyante et instantanée de plus de trente mille victimes¹ ne produisirent pas sur toute la surface de l'opinion mondiale, une émotion aussi violente et un tremblement plus profond.

Maurice Le Blond poursuit, sur le même ton :

Et, en effet, Messieurs, n'est-il pas préférable que périsse la terre entière, qu'éclate et que s'écroule l'écorce du monde, qu'un monstrueux raz de marée se cabre tout à coup pour submerger les continents, et parvienne à noyer dans son flot le dernier vestige de l'existence humaine, plutôt que de voir l'humanité se traîner dans la misère lamentable, piétiner à tout jamais dans les ténèbres du mensonge, de l'erreur, de l'injustice ? Périsse plutôt l'humanité, si elle doit toujours rester dans la servitude, si elle doit renoncer aux vérités péniblement et longuement conquises par la souffrance de ses génies et dans le sang de ses martyrs ! Oui, périssent plutôt les sociétés si nous les savons destinées à gémir éternellement dans la douleur, sous l'hypocrite tyrannie des puissances mauvaises² !

En septembre 1903, un an après la mort de Zola, Maurice Le Blond fonde, avec Saint-Georges de Bouhélier, le premier Pèlerinage littéraire de Médan³. Cette action le place au premier rang des héritiers spirituels de l'écrivain. De toute évidence, il est alors l'une des personnalités qui comptent auprès d'Alexandrine Zola, dont toute l'énergie consiste à veiller sur la gloire littéraire de son époux disparu.

Venons-en à l'année 1908, l'année de la panthéonisation. Comme on le sait, la décision de transférer les cendres de Zola au Panthéon a été prise par la Chambre des Députés le 13 juillet 1906, au lendemain de l'annulation par la Cour de cassation du jugement condamnant Dreyfus. Mais il a fallu deux années pour que cette décision puisse être appliquée. Deux années difficiles, marquées par des affrontements de toutes sortes. La droite nationaliste a cru trouver dans cet événement une façon de revenir sur le jugement innocentant Dreyfus⁴.

¹ L'éruption du volcan de la montagne Pelée à la Martinique, suivie de la destruction de Saint-Pierre en Martinique, vient de se produire, le 8 mai 1902.

² *Emile Zola. Son évolution, son influence, op. cit.*, p. 18.

³ Voir notamment ce qu'écrit à ce sujet Albert Laborde dans *Trente-huit années près de Zola. La vie d'Alexandrine Zola*, Les Éditions Français Réunis, 1963, pp. 192-195.

⁴ Voir, pour plus de détail, Alain Pagès, *Emile Zola. De « J'accuse » au Panthéon*, Éditions Lucien Souny, 2008.

De violents débats se déroulent alors au Sénat et à la Chambre des députés. Le 19 mars 1908, une grande joute oratoire oppose, à la Chambre, Barrès et Jaurès, autour du vote de la loi qui doit décider des crédits nécessaires au transfert des cendres de l'écrivain¹. Mais l'opposition nationaliste est vaincue, et la cérémonie peut enfin se dérouler, le 4 juin 1908.

Au cours de cette année 1908, Maurice Le Blond se trouve du côté des responsables politiques qui doivent affronter la crise née du projet de la panthéonisation. Collaborateur de Clemenceau, dont il est l'attaché de cabinet, il a sans doute pu mesurer de près l'attitude hésitante du président du Conseil devant les problèmes posés par le transfert des cendres du romancier. Le gouvernement de Clemenceau est gêné par l'ampleur des polémiques suscitées par la panthéonisation. Il souhaiterait éviter de relancer l'agitation nationaliste, car il est secoué par des grèves ouvrières qui prennent de l'ampleur. Le contexte international n'arrange guère les choses : la France doit affronter une grave crise au Maroc, où des troupes viennent d'être engagées pour lutter contre la rébellion du sultan de Fez, et elle se trouve sur ce terrain en rivalité avec l'Allemagne, de plus en plus menaçante. C'est pourquoi Clemenceau ne prendra pas la parole lors de la cérémonie du 4 juin, laissant ce soin au ministre de l'Instruction publique, Gaston Doumergue.

Quelques semaines plus tôt, le dimanche 12 avril, a eu lieu à Suresnes une fête laïque organisée en hommage à Zola. On inaugure alors un buste de l'écrivain sur la place centrale de la ville. La cérémonie est présidée par Louis Havet, professeur au Collège de France et membre de l'Institut – un dreyfusard historique qui rappelle, dans son discours, les luttes qui se sont déroulées dix ans auparavant, au moment de la publication de « J'accuse », en 1898. À cette manifestation aucun membre du gouvernement n'est présent. Maurice Le Blond, par sa présence, a été chargé de suppléer à cette défaillance. Il prend la parole pour une courte allocution dans laquelle il justifie l'absence des membres du gouvernement qui, dit-il, ont préféré s'abstenir pour ne pas « déflorer » l'hommage à venir du Panthéon. Dans les termes mesurés de son discours se lit toute la difficulté de sa position : il s'exprime à un double titre, comme représentant du gouvernement, mais aussi comme porte-parole des proches d'Alexandrine Zola.

¹ Voir Alain Pagès, éd., *1908. Zola au Panthéon. Le débat parlementaire sur le transfert des cendres de Zola au Panthéon*, Assemblée nationale / Éditions du Patrimoine – Centre des Monuments nationaux, 2008.

Un dernier événement doit être évoqué, dans cette année 1908, le plus important sans doute pour Maurice Le Blond, puisqu'il s'agit de son mariage avec Denise, le 14 octobre, à la mairie du XVIII^e arrondissement de Paris.

Cette union scelle son destin. D'une manière paradoxale, la transformation de sa situation personnelle va le conduire, pour le reste de son existence, à s'éloigner de cette avant-garde littéraire dans laquelle il s'était lancé avec la fougue de sa jeunesse, pour entrer dans la catégorie des témoins, qui ont pour tâche de rappeler la mémoire des temps écoulés. Pour le compagnon de Saint-Georges de Bouhélier, le naturisme a vécu. Il ne s'agira plus pour lui, désormais, d'imaginer l'avenir de la littérature, mais de méditer sur son passé.



Maurice Le Blond au balcon
de la Sous-Préfecture, en 1909.



Le balcon en 2008.

Débat

Question du public :

D'où vient le nom d'Aubert ?

Alain Pagès :

La mère de Zola s'appelait Émilie Aubert. Quand elle choisit un pseudonyme, Denise récupère ainsi un patronyme familial. Mais Jean-Sébastien Macke vous en parlera tout à l'heure... Demain, ce que vous apprendrez de Michaël Boudard sera essentiel pour compléter le portrait littéraire que j'ai fait aujourd'hui de Maurice Le Blond. Le sous-préfet de Clamecy est quelqu'un de passionnant. C'est un homme politique qui est au cœur de cette histoire post-dreyfusarde qui caractérise le début du XX^e siècle.

Question du public :

Est-ce que ça ne semble pas un peu particulier qu'un homme aussi connu et reconnu accepte un poste de sous-préfet dans une toute petite ville comme Clamecy ? N'est-ce pas un exil ?

Alain Pagès :

Maurice Le Blond accepte un poste de sous-préfet que lui offre Clemenceau. Il a été l'attaché de cabinet de Clemenceau ; il entre dans une carrière de haut-fonctionnaire par cette fonction administrative qui constitue, pour lui, une première étape.

Je ne pense pas que, pour lui, le fait d'accepter ce poste soit quelque chose de secondaire. Pour lui, c'est important, de toute évidence. Les quelques photos que nous avons conservées le montrent heureux et fier d'être sous-préfet de Clamecy. À ses côtés, Denise est, à cette époque, la plus jeune sous-préfète de France. La période qu'ils vont vivre comptera beaucoup dans leur existence : des « années heureuses », dira, plus tard, Denise... C'est à Clamecy que naîtront ses trois enfants. Il ne fait aucun doute que Maurice Le Blond et Denise Le Blond ont été heureux ici.

Maurice Le Blond a quitté Clamecy en 1913 ; mais leur fils, Jean-Claude, naîtra encore à Clamecy en 1914. On voit bien que Denise est tellement attachée à Clamecy que, pour son troisième enfant, elle veut retrouver dans cette ville les mêmes conditions favorables que celles dont elle a bénéficié quand ses deux filles y sont nées.

Roland Lemoine :

En consultant l'état-civil, à Clamecy, on remarque que le troisième enfant du couple est né rue du Port, à Clamecy, alors que Maurice Le Blond était déjà en disponibilité, à sa demande, depuis 1913.

Ce qui me paraît aussi impressionnant, pour en revenir aux questions plus littéraires, c'est que Saint-Georges de Bouhélier et Maurice Le Blond, quand ils créent ce mouvement naturiste, sont très jeunes. C'est très particulier de voir des jeunes âgés de 16 et 18 ans créer un mouvement littéraire. Vous avez donné des raisons qui peuvent expliquer que ce mouvement n'a peut-être pas eu une ampleur considérable. Peut-être est-ce dû aussi au fait qu'André Gide ait pris quelques distances. Il n'y a peut-être pas eu, malgré tout l'intérêt de ce mouvement, d'œuvres majeures qui ont marqué ce naturisme.

Alain Pagès :

Le mouvement naturiste, d'une certaine façon, démarre très bien. Il a un théoricien, Maurice Le Blond. Il dispose d'un poète, Saint-Georges de Bouhélier, dont l'œuvre est loin d'être négligeable. Il faudrait peut-être rééditer aujourd'hui *L'Hiver en méditation* ou certains des textes de Saint-Georges de Bouhélier qu'on trouve difficilement et qu'on ne peut les lire aujourd'hui qu'en bibliothèque. Ces textes sont pourtant très intéressants. Saint-Georges de Bouhélier sait écrire ! Mais, sans doute le naturisme a-t-il été victime aussi de la multiplicité des chapelles littéraires de ce début du XX^e siècle... Au bout d'un certain temps, Maurice Le Blond choisit une carrière plus politique. L'affaire Dreyfus va conduire ces jeunes gens à découvrir autre chose et à sortir du mouvement qu'ils avaient lancé.

Saint-Georges de Bouhélier est une personnalité qu'il faudrait pouvoir approfondir. Il occupera, en tout cas, un rôle assez important au sein de la littérature des années 1920. Il arrivera à faire jouer avec succès plusieurs de ses pièces de théâtre. Je disais que *La Victoire*, sa première tragédie, a été un échec, mais, par la suite, il sera capable de dépasser ce premier échec. Quand on examine sa bibliographie aujourd'hui, on voit qu'elle est très importante sur le plan théâtral.

Question du public :

Est-ce que l'on peut dire que le mouvement de la NRF a été suffisamment important pour écraser le mouvement naturiste ?

Alain Pagès :

Oui, cela fait partie des raisons que l'on peut avancer.

Martine Lemaître :

Il me semble que ce mouvement naturiste pouvait amener certaines personnes à déraiper. J'ai cru lire que Maurice Barrès a été un peu dans ce mouvement ?

Alain Pagès :

J'ai essayé de saisir Saint-Georges de Bouhélier en décembre 1897, quand tout bascule. Barrès, à cet instant, aurait pu choisir le camp dreyfusard, mais il rejoint, d'une façon claire, le camp antidreyfusard. Effectivement, Barrès et Bouhélier sont proches, en 1897. Mais leurs voies divergent alors. Le naturisme aurait probablement connu un autre destin si l'affaire Dreyfus n'avait pas surgi, en transformant l'ensemble du paysage littéraire.

Michaël Boudard :

Je voudrais juste préciser quelque chose par rapport à ce que vous avez dit et à quoi je n'avais pas songé. Vous avez dit que, en 1897-1898, on ne sait pas exactement où se trouve Maurice Le Blond et qu'il est peut-être au service national, ce qui serait tout à fait logique, étant né en 1877.

C'est dans la vingtième année que l'on était appelé pour savoir si l'on était apte ou pas. Et, en général, on partait dans les six mois. Donc, il est tout à fait possible qu'à la fin de l'année 1897, et pendant toute cette période importante de l'affaire Dreyfus, il soit sous les drapeaux. Il faudrait trouver son dossier militaire, à moins qu'il ait été détruit. J'en ai consulté un très récemment et on y retrouve des choses très étonnantes, très précises. On pourrait y retrouver son *curriculum vitae* pendant la Première Guerre Mondiale.

Alain Pagès :

Je suis d'accord avec vous. D'après Jean-Claude Le Blond, le fils de Maurice Le Blond, ce dernier a fait son service militaire à Caen. La chronologie que nous connaissons, établie par Jean-Claude Le Blond, est malheureusement incomplète, mais elle indique qu'en janvier 1898, Maurice Le Blond faisait son service militaire à Caen, au moment même où Zola publiait « J'Accuse » dans *L'Aurore*...

Bernard Le Blond :

Juste une précision en ce qui concerne ce service militaire. Avec ma sœur Martine, effectivement, on se souvient très bien que notre grand-père a fait son service à Caen et nous en avons eu des évocations, lorsque nous étions enfants, en Normandie. Pour savoir exactement dans quelles conditions cela s'est passé et retrouver sa carrière, je vous signale qu'il existe le centre des carrières militaires basé à Pau.

Question du public :

C'est une question qui concerne la petite histoire. Denise Aubert était une fille naturelle d'Émile Zola, si j'ai bien compris ?

Alain Pagès :

Oui, je n'ai pas rappelé l'histoire personnelle de Zola, que tous les spécialistes de l'écrivain connaissent bien, mais je vous la rappelle en quelques mots... Alors qu'il est marié avec Alexandrine (qu'il a épousée en 1870), Zola rencontre, en 1888, une jeune femme beaucoup plus jeune que lui. Elle a vingt ans, elle s'appelle Jeanne Rozerot. Et c'est cette jeune femme qui lui donnera deux enfants : Denise, qui naît en 1889, et Jacques, en 1891.

Quand Zola meurt, en 1902, Alexandrine se rapproche assez vite de Jeanne Rozerot. Toutes les deux sont, bien sûr, d'accord pour élever, dans une véritable solidarité intellectuelle, les deux enfants de Zola, Denise et Jacques. Et il faut souligner le geste très noble d'Alexandrine qui consiste à donner aux enfants de Zola le nom de leur père. C'est un geste symbolique qu'elle matérialise par un acte juridique, puisqu'elle dépose une demande auprès du Conseil d'État et obtient que Denise et Jacques puissent porter officiellement le nom de « Émile-Zola ».

C'est un souhait que Zola avait formulé. Les lettres de Zola à Jeanne Rozerot, qui sont éditées aujourd'hui¹, le montrent très bien. Alexandrine accomplit un vœu qui avait été exprimé par son mari.

Question du public :

Comment a évolué la réception de l'œuvre d'Émile Zola ? Je me souviens que, quand j'étais jeune, il était encore un peu sulfureux. Est-ce que cela a changé ? Est-ce que le naturalisme peut se retrouver dans la littérature depuis Émile Zola ?

Alain Pagès :

Je répondrai en quelques mots, car c'est une question complexe... On peut dire, je crois, que l'œuvre de Zola a bénéficié de recherches considérables qui ont surgi après la Seconde Guerre Mondiale, et dont Henri Mitterand a été l'initiateur, grâce aux éditions qui ont été les siennes, celle des *Rougon-Macquart* dans la Pléiade, et celle des *Œuvres complètes* du Cercle du Livre Précieux. C'est lui qui a relancé, avec d'autres, avec des chercheurs anglo-saxons notamment, les études zoliennes, dans les années 1960-70 – au moment

¹ *Émile Zola, Lettres à Jeanne Rozerot, 1892-1902*, édition établie, présentée et annotée par Brigitte Émile-Zola et Alain Pagès, Paris Gallimard, 2004.

précisément où les enfants de Zola disparaissaient, Denise étant morte en 1942 et Jacques disparaissant en 1963.

Comment Zola est-il étudié, aujourd'hui, à travers les programmes de littérature qui sont ceux du lycée ? L'auteur des *Rougon-Macquart* est perçu comme le chef d'un mouvement littéraire, comme le représentant de l'école « naturaliste ». Dans l'histoire littéraire telle qu'on la conçoit au lycée, Zola incarne, avant tout, une école littéraire. Mais comme on étudie d'une façon prioritaire le système des genres littéraires (le roman, la poésie, le théâtre), on considère aussi l'œuvre de Zola comme un exemple particulièrement intéressant permettant de comprendre l'évolution du genre romanesque : Zola est donc le représentant du naturalisme ; et il est perçu, en même temps, comme le romancier réaliste par excellence, détenteur de techniques d'écriture qui ont commencé avec Balzac, et qui, avec lui, parviennent à une sorte d'achèvement formel.

Question du public :

Oui, juste une précision pour rechercher la carrière militaire de Monsieur Le Blond. Au service historique de l'armée de terre à Vincennes, on trouve toutes les fiches signalétiques de tout militaire. Et, s'il a été officier, il y a même un dossier. Il suffit d'avoir son nom, son lieu de naissance et, éventuellement, son bureau de recrutement, il y aura une trace de sa carrière militaire, même temporaire.

Alain Pagès :

C'est bien à Vincennes qu'il faudra faire ces recherches, qui me semblent très importantes. Car ces recherches permettraient sans doute de comprendre pourquoi on ne trouve pas le nom de Maurice Le Blond dans les listes de ceux qui ont signé en faveur de Zola les pétitions soutenant « J'Accuse ». Vous savez qu'après le 13 janvier 1898 – date de la publication de « J'Accuse » dans *L'Aurore* – on trouve dans *L'Aurore*, *Le Temps*, etc. plusieurs listes regroupant de nombreux noms (Anatole France et Proust sont parmi les plus connus) : ces *intellectuels* (on les appelle alors de ce terme d'« intellectuels ») manifestent ainsi en faveur de la révision du procès d'Alfred Dreyfus. Or on ne trouve pas le nom de Maurice Le Blond dans ces listes. Sans doute parce que Maurice Le Blond s'est trouvé dans l'impossibilité de donner personnellement sa signature.

Gisèle Rovéra, conférencière au musée de Médan

Émile Zola est perçu comme l'auteur des *Rougon-Macquart* mais aussi comme l'écrivain de « J'Accuse ». L'œuvre de Zola est vraiment porteuse et les lycéens et les collégiens visitent aussi la maison d'Émile Zola qui se trouve à Médan, dans les Yvelines. Martine en

parlera sans doute demain. Et j'invite moi-même tous les enseignants qui sont ici à amener leurs élèves dans cette maison.

Alain Pagès :

Je vous remercie. Vous êtes l'une des conférencières du musée de Médan, de la maison de Zola à Médan et vous avez tout à fait raison d'évoquer Médan. J'ai évoqué un peu rapidement le Pèlerinage de Médan. C'est un lieu où, aujourd'hui, on peut retrouver la présence de Zola d'une manière particulièrement émouvante.

Question du public :

Le malheureux Zola a dû partir rapidement en Angleterre. Mais la question que je me pose est, quand il est revenu, quelle a été sa relation avec Jaurès ?

Alain Pagès :

Jaurès et Zola se sont rencontrés en février 1898, au moment du procès de « J'Accuse ». Je ne pense qu'ils aient eu l'occasion de faire connaissance avant 1898. Mais, en tout cas, Jaurès fait partie de ceux qui ont relayé la parole de Zola dans cette année 1898. Pendant l'été 1898, il écrit une série d'articles regroupés sous le titre *Les Preuves*, dans lesquels il démontre, après Zola, l'innocence de Dreyfus.

Il faut évoquer une belle scène qui s'est déroulée, très exactement, le 10 mars 1899. Zola se trouve en exil en Angleterre, dans sa chambre du Queens Hotel de Norwood. Et Jaurès vient lui rendre visite... Les deux hommes discutent de l'avenir de l'humanité. Zola est en train de terminer *Fécondité*. Il est en train de lire Fourier pour pouvoir écrire *Travail*. Et ils parlent du socialisme, en pensant à l'avenir de l'humanité. Quand Zola meurt, en 1902, Jaurès, à plusieurs reprises, évoquera le souvenir de cette rencontre qui l'a fortement marqué.

On mesure donc l'importance des relations qui se sont établies entre Zola et Jaurès au cours de cette période. Quand *Travail* paraît en 1901 (j'ai cité un beau texte de Maurice Le Blond qui célèbre ce roman « socialiste », ce roman sur la condition ouvrière et sur le capitalisme qu'est *Travail*), Jaurès salue cette publication, se montre très intéressé par les théories fouriéristes de *Travail*, et réfléchit au contenu de ce roman.

En mars 1908, quand on discute à la Chambre du transfert des cendres de Zola au Panthéon, c'est Jaurès qui fait face à Barrès. Ce dernier attaque la mémoire de Zola sans aucun ménagement. Il s'en prend au Zola de *Nana*, au romancier de la pornographie. Jaurès parvient à contrer Barrès, en improvisant brillamment, comme il le savait le faire. Ce débat parlementaire (qui s'est déroulé le 19 mars 1908) fait partie de l'histoire de la panthéonisation de Zola. Il a été

récemment réédité par le service de communication de l'Assemblée Nationale (j'ai rédigé la préface du volume) : tous les députés français ont eu ainsi, entre leurs mains, en juin 2008, le compte rendu de cette séance mémorable, au cours de laquelle Jaurès et Barrès se sont affrontés à propos de Zola¹.

Martine Leblond :

Je voulais également ajouter que dans *La Petite République* de mars 1901 est publié un entretien entre Jaurès et Zola. Et Jaurès rappelle donc que Zola, après l'Affaire Dreyfus, avait dit que cet évènement l'avait grandi hautement. Et c'est Dorothy Speirs, responsable du centre universitaire de Toronto, qui possède de nombreuses archives sur Zola, qui a publié un livre sur les entretiens de Zola. Les relations entre Zola et Jaurès étaient très étroites et très riches. Il faut dire que Zola partageait les idées sociales de Jaurès, ce qui va de soi quand on connaît son œuvre et son action pour défendre la justice et la liberté.

Question de la salle :

En toute simplicité, je voudrais vous communiquer la réflexion qui me vient à propos de la question posée par ma voisine, tout à l'heure. En ce qui concerne Clamecy, son étonnement devant le fait que Maurice Le Blond avait accepté de venir à Clamecy. Il ne faut pas oublier que Clamecy avait été très connu à Paris en raison du bois flotté et des marchands de bois qui venaient et qui ont même emporté l'andouillette de Clamecy jusqu'à Paris !

Alain Pagès :

Vous avez raison... Clamecy était une sous-préfecture disponible, et elle n'était pas très loin de Paris. Pour Maurice Le Blond, cet avantage a dû jouer, car il souhaitait pouvoir revenir régulièrement à Paris.

¹ 1908. *Zola au Panthéon. Le débat parlementaire sur le transfert des cendres de Zola au Panthéon*. Préface de Bernard Accoyer, président de l'Assemblée nationale, introduction d'Alain Pagès. Paris, Assemblée nationale / Éditions du Patrimoine – Centre des Monuments nationaux, 2008, 62 p.

« Moi, Denise Aubert, fille d'Émile Zola et écrivain pour enfants »

par Jean-Sébastien Macke
Centre Zola, ITEM-CNRS

Denise Rozerot, Denise Émile-Zola, Denise Le Blond-Zola, Denise Aubert... Voilà beaucoup de patronymes pour une seule et même personne. Mais c'est à Denise Aubert que nous allons nous intéresser, peut-être la moins connue de toutes les facettes de la fille d'Émile Zola. En effet, en tant que Denise Émile-Zola, elle est pleinement intégrée à la famille du grand écrivain. En tant que Le Blond-Zola, nous la connaissons comme une active héritière, avec son mari, de la mémoire de son père, de la préservation et de la diffusion de son œuvre. Alors que Denise Aubert, lorsqu'elle prend ce pseudonyme en 1920, à la publication d'un premier roman pour la jeunesse, s'affranchit finalement à la fois de son père et de son époux, Maurice Le Blond.

I. Pourquoi écrire pour la jeunesse ? Pourquoi ce pseudonyme ?

Tout d'abord, qu'est-ce qui pousse Denise Le Blond-Zola à s'essayer à l'écriture et pourquoi ce pseudonyme ?

Née en 1889, mariée à Maurice Le Blond en 1908, mère de trois enfants nés entre 1909 et 1914, lorsque la guerre se termine, Denise n'a finalement vécu que la vie simple d'une mère et d'une épouse.

Sa fille Françoise, que j'avais eu la chance de rencontrer quelques mois avant sa disparition m'avait confié, à ma demande et avec l'aide de sa fille Violaine, quelques souvenirs sur sa mère :

Je conserve de ma mère le souvenir d'une femme belle, équilibrée et rayonnante : des yeux de chats. Plutôt verts. Des beaux bandeaux encadrant son visage. Une humeur toujours égale. Faisant le bonheur de tous. Le ravissant portrait fait par Baboneau en souvenir de l'atelier de Desmoulin nous montre une jeune femme assise devant un cheval en train de peindre. Denise Le Blond-Zola avait de nombreux talents¹...

Et c'est donc après la guerre que l'activité littéraire de Denise, que ce soit l'écriture de romans ou l'édition des œuvres de son père, prend tout son essor. Ce qui explique également que les titres de ses deux premiers romans fassent référence à cette guerre.

¹ Françoise Le Blond et Violaine Monnerot, *Denise Aubert racontée par sa fille et sa petite-fille*, pour le compte du site <http://www.ezola.fr>

Françoise Le Blond, dans une conférence donnée à Médan le 19 novembre 1989, rappelle également que, pendant les dernières années de la guerre, pour tromper son angoisse de savoir son mari, sous-lieutenant, exposé dans la Marne et au Chemin des Dames, elle eut l'idée d'écrire pour ses propres enfants des livres qu'elle se décida ensuite à faire éditer. Françoise Le Blond rapporte également des souvenirs de sa sœur, Aline, à ce sujet :

Notre mère, le soir, avant le coucher, s'était mise à nous lire des ouvrages : *La Case de l'oncle Tom*, *Robinson Crusoe*. L'histoire d'une petite fille Flossette perdue dans un champ de blé nous ravissait. Enfin, nous avons entendu certaines histoires toujours aussi charmantes et nous lui avons dit : « Cela ressemble à des histoires de la bibliothèque rose ». Notre mère n'a rien répondu car c'était ses propres écrits qu'elle nous lisait. Elle savait alors qu'elle était bien dans le style de cette fameuse collection¹...

Le premier roman, publié en 1920, s'intitule *Les Années heureuses* et évoque la vie d'enfants et de leurs parents dans une paisible ville de province, Clamecy (qui n'est jamais nommé), avant la guerre. Pour Denise, les années heureuses, c'est d'abord les années passées à fonder une famille avant que la guerre ne vienne perturber cette vie paisible. Et nous verrons plus loin comment tout cela s'articule dans ce roman. Le second, *Frères de guerre*, est une évocation directe de la Grande guerre, le roman débutant en août 1914. Il est donc clair que Denise, à cette période, est à l'aube d'une nouvelle vie dans laquelle elle va s'exprimer personnellement, d'abord en ne se dévoilant pas, puis, ensuite, au grand jour ...

L'adoption d'un pseudonyme peut apparaître alors logique. En effet, publier sous les noms associés de son mari, haut-fonctionnaire de la République, et de son père, illustre figure de la littérature française, serait bien audacieux. Imagine-t-on la fille de Zola, l'auteur de *L'Assommoir* et de *La Terre*, écrire pour les enfants ? Le pseudonyme s'avère donc nécessaire. Et il est intéressant qu'elle fasse le choix du nom de la mère de son père, Émilie Aubert. Cela montre à quel point elle voulait, sans apparaître sous le nom de Zola, demeurer dans cette filiation. Et en choisissant le nom de sa grand-mère, elle se met finalement dans la position de la mère qui écrit pour ses enfants, avant que d'écrire pour les autres. C'est d'ailleurs cette lente mutation que nous allons pouvoir lire au travers des six romans publiés entre 1920 et 1925.

¹ Françoise Le Blond, « Denise Le Blond-Zola », *Les Cahiers naturalistes*, 1990, n°64, pp. 233-244.

II. Un diptyque : *Les Années heureuses* et *Frères de guerre*

Dans son premier roman, *Les Années heureuses*, Denise s'appuie sur les souvenirs de sa vie à Clamecy, alors qu'elle est mariée au sous-préfet de la ville. Le ton est donné dès la première page puisqu'elle évoque « une vieille ville provinciale, si endormie d'habitude¹ ». Le roman évoque les aventures de Pierre et Juliette, les enfants du président du Tribunal, et de leurs amis, enfants des notables de la ville. Il adopte la structure suivante, très classique dans les romans pour enfants à l'image de la Comtesse de Ségur. Une première partie plante le décor et décrit des scènes de la vie quotidienne ; la seconde partie narre la péripétie centrale qui est, ici, la descente dans les souterrains légendaires de la ville ; la troisième partie est le retour à la vie normale. Enfin, le roman s'achève sur un futur éloigné, les enfants, ayant grandi, sont devenus des hommes et des femmes confrontés à la guerre, loin des années heureuses...

L'écriture de Denise n'est jamais innocente ou simpliste, comme on pourrait se l'imaginer s'agissant de littérature de jeunesse. D'ailleurs, ce serait une erreur de penser que cette littérature n'est faite que de bons sentiments. Depuis toujours, et jusqu'à la production littéraire contemporaine pour la jeunesse, on y parle de la difficulté de vivre, de la mort. Denise ne déroge donc pas à cette règle

Dans cette première partie, au cours de laquelle elle plante le décor du roman et introduit les différents protagonistes, elle fait montre d'une certaine ironie pour la vie provinciale et la comédie qui s'y déroule au quotidien. Sa description de la bourgeoisie locale, des notables du pays est, sous une écriture policée, assez féroce.

Ainsi fait-elle le portrait des époux Cortunile, dont le mari est le nouveau receveur des postes :

M. Cortunile, grand maigre, les mouvements brusques, avait l'apparence d'un homme aux décisions fermes et résolues. Sa femme, un peu forte, parlait avec volubilité des pays d'où elle venait².

Ou encore, le capitaine de gendarmerie :

Tiré à quatre épingles, en grande tenue. Ses grosses moustaches cachaient mal sa bouche en cœur. Il venait raconter à ces dames le dernier potin du pays. Pendant qu'il parlait, le pompon de son képi dansait, amusant Mme Cortunile qui le désignait de l'œil à son mari³.

¹ Denise Aubert, *Les Années heureuses*, Hachette, Bibliothèque Rose, 1920, p. 1.

² *Ibid.*, p. 12.

³ *Ibid.*, p. 12.

Denise n'est donc pas tendre avec ces notables qu'elle décrit dans leurs travers les plus ridicules. On oserait presque faire ce parallèle avec le premier roman de la série des *Rougon-Macquart*, *La Fortune des Rougon*, lorsque Félicité accueille dans son salon jaune tous les notables de Plassans, sous l'œil très critique et moqueur de son fils, le docteur Pascal.

Un point commun à tous ces personnages : on s'ennuie ferme dans cette ville qui n'est pas nommée mais derrière laquelle on devine Clamecy, de par sa topographie. A peine arrivée, Mme Cortunile prétend déjà « qu'elle avait assez de la petite ville, elle affirmait qu'elle ne voulait même pas achever son installation [...] dans cette Poste. Une éternité à rester dans un trou pareil¹. »

Ces notables sont donc dépeints comme des êtres assez ternes, à l'image de leurs fonctions administratives, uniquement préoccupés de leur avancement. Dans ce cadre strict et monotone, les héros du roman, les enfants, doivent trouver leur place.

Ils offrent tout d'abord l'image de respectabilité de leurs parents, sages et attentionnés, travailleurs à l'école. C'est l'image d'Epinal du bonheur familial. Mais quelques signes avant-coureurs vont peu à peu venir écorner cette image. C'est d'abord Louis, l'enfant terrible de la ville, et néanmoins fils du Procureur, qui n'a de cesse de mettre son père dans l'embarras en imaginant les farces les plus cruelles et scandaleuses. Louis est l'enfant rebelle, qui souffre de la personnalité sévère et rigoureuse de son père, et qui exprime son malaise par une certaine violence et une cruauté vis-à-vis de ses jeunes amis. Dans un registre moins violent, mais avec cette même idée de rébellion, il y a Henri, le fils de M. Cortunile :

Henri, en fils docile, souriait. Il différait de son père au caractère brusque. Lui pensait tout bas à son désir d'être un peintre, un grand artiste. Il lui semblait avoir en soi le talent, l'énergie nécessaires pour se faire un nom. Et il redoutait la volonté paternelle, qui allait, il le sentait bien, essayer de l'empêcher de mettre ses beaux projets à exécution. [...] M. Cortunile le raillait de son goût de paresseux pour un ouvrage peu fatigant à son point de vue. N'était-il pas le fonctionnaire exact, aux livres bien tenus, aux employés sévèrement réprimandés pour la moindre faute ? Il faisait travailler sa femme pour économiser un secrétaire, et, au besoin, mettait son fils à des écritures ennuyeuses. Henri se retenait à quatre de ne point dessiner en marge quelques-unes de ses chimères, ce qui l'aurait vengé de cet ingrat labeur².

¹ *Les Années heureuses*, op. cit., p. 12.

² *Ibid.*, p. 77.

Le destin de ces enfants est donc déjà écrit. Les garçons suivront les traces de leur père dans l'administration et les filles feront un beau mariage, comme le souhaite M. Cortunile pour sa fille Simone :

Elle faisait de la musique pendant des heures. Le vieux piano gémissait plaintivement et la jeune fille aurait aimé un instrument plus moderne. Elle s'ingéniait vainement à obtenir des nuances, sur le clavier las des années d'étude. Ses parents lui en promettaient un quand elle se marierait¹.

Les projets personnels d'avenir, les utopies sont sans cesse battues en brèche par la trop grande sagesse des adultes. Rencontrant des paysans avec son père, Henri émet l'idée que ces gens si misérables pourraient avoir des ambitions plus élevées et vouloir sortir de leur condition sociale. Ce à quoi, le receveur répond que tout cela n'est que sornettes et vaines utopies. Henri songe alors, avec crainte, à ce que sera son avenir :

Mon père ne pense pas comme moi. Mon avenir, que deviendra-t-il en ses terribles mains ? Ah ! j'aimerais mieux tenir la charrue que de le suivre dans son métier. Etre fonctionnaire, végéter de ville en ville, épié par les uns, jaloué par les autres, jamais² !

C'est donc dans cet esprit de rébellion que les plus forts vont entraîner les plus faibles dans une aventure qui constitue le cœur du roman et qui est un élément incontournable des romans pour la jeunesse : faire rêver grâce à des aventures extraordinaires, faire frissonner... En effet, ce type de littérature ne trouverait pas son lectorat s'il se limitait à décrire le quotidien et à s'en tenir à des leçons de chose. Il faut trouver un subtil équilibre entre les deux, que l'ouvrage soit à la fois instructif et ludique. N'oublions pas d'ailleurs qu'au début des années vingt, la Bibliothèque Rose de chez Hachette est en pleine mutation. Afin de répondre aux désirs de son jeune lectorat, la maison d'édition crée la Bibliothèque Verte dans laquelle sont édités les romans d'aventure de Jules Verne, Théophile Gautier, Walter Scott ou Jack London. Une littérature trop tiède, trop mièvre n'aurait aucune chance face à ces monstres sacrés du roman d'aventure.

Denise excelle dans cet exercice. Au milieu d'une scène tout à fait banale, dans les premiers chapitres, elle sème quelques indices de la future aventure que vont connaître les enfants, créant ainsi un horizon d'attente censé tenir le jeune lecteur en haleine :

¹ *Les Années heureuses, op. cit.*, p. 79.

² *Ibid.*, p. 90

« Vous ne savez pas que notre contrée est sillonnée de souterrains ? Jadis, il y a fort longtemps, les moines d'une vieille abbaye située dans les bois, venaient à la ville par là. Pendant les guerres de jadis, les gens se cachaient dans des passages, dans des cavernes, sous la campagne.

- [...] Il me semble bien, déclara Henri, que Rose m'a conté je ne me souviens plus quel récit extraordinaire d'un mystérieux trésor.

- Il faudra aussi, s'écria Pierre, que nous fassions une expédition dans ces souterrains.

- Gardez-vous en, dit vivement le père Benoît. Ils servent de repaires à des bêtes nuisibles et il y a très longtemps que personne ne s'y est aventuré : ils menacent ruine à certains endroits¹ ».

Voilà donc l'épisode central du roman qui se met en place peu à peu. L'interdit est clairement signifié qui n'aura de cesse d'être transgressé.

Les enfants vont donc monter, en secret, une expédition afin de retrouver dans les souterrains le fabuleux trésor. Cette épopée, sur le simple plan de la narration, se rapproche très fortement de l'expédition de Tom Sawyer et Huckleberry Finn dans le roman de Mark Twain. On y retrouve les mêmes éléments dramatiques : d'abord l'excitation de l'aventure, puis le doute s'installe tout comme la fatigue, les enfants perdent la notion du temps et de l'espace. A la surface, les parents découvrent la catastrophe qui se joue sous leurs pieds et se mettent à la recherche des aventuriers. Le point culminant de l'aventure est le malaise de Suzanne qui s'effondre dans l'obscurité d'un tunnel au moment où le trésor est enfin trouvé, comme par miracle. C'est également à ce moment que les pères de famille retrouvent leur progéniture et les ramènent à l'extérieur. Le trésor sera donné au musée de la ville, les enfants seront punis et ... tout est bien qui finit bien !

Mais, ce qui est bien plus intéressant, c'est le chemin initiatique qui vient s'ajouter à l'aventure. Tout d'abord, c'est la métamorphose de Louis, l'enfant terrible qui, transformé par les péripéties de l'expédition, s'est montré courageux et véritable pilier de l'équipe d'explorateurs :

- Eh bien : père, qu'a-t-on fait du trésor ? Nous avons enduré la fatigue et la faim, l'effroi des ténèbres et des rats, l'atroce angoisse de nous sentir perdus à des lieues de vous. Vous ne croyez pas en ma sincérité, vous n'avez que du mépris pour moi, détournez-les vers mes amis. Voyez leurs larmes. Ils ne se repentent pas plus que moi de ce qu'ils ont fait puisque le trésor est là ! Mais ils souffrent qu'on ne veuille pas les entendre. Ils aiment autant leurs parents qu'il y a

¹ *Les Années heureuses, op. cit., p. 54*

quelques jours et ils implorèrent leur pardon pour l'inquiétude qu'ils leur ont donnée !

[...] Le terrible garçon, réputé pour ses farces et méchancetés, se cacha la figure dans ses mains et se mit à pleurer, à gros sanglots. Il était métamorphosé. Sa mère l'attira et il appuya son front contre elle. M. Fortuné mordit ses lèvres et tourna le dos, se sentant gagné par l'émotion. Il alla de l'un à l'autre, parlant entre ses dents¹.

En quelques heures, les enfants ont donc grandi. Ou, plutôt, chacun prend conscience que, depuis longtemps, ils sont des adultes en devenir. Et, déjà, les jeux entre les enfants s'assagissent, le sentiment amoureux prend la place des jeux innocents, à l'image d'Henri et Juliette qui ne comprennent pas la douce émotion qui les étreint après un mois passé sans se voir, pour cause de punition.

La périπέtie du roman est donc achevée, les métamorphoses sont en marche et le retour à la normal se fait progressivement. On reprend ses habitudes au collège, on organise des bals costumés. Enfin, le dernier chapitre nous permet de retrouver nos héros quelques années plus tard, à l'époque de l'adolescence, où l'on fait des projets d'avenir. Mais, c'est au propre comme au figuré, la fin des années heureuses. La guerre est déclarée et c'est la mobilisation générale. Les dernières traces de l'enfance qui persistent encore chez l'un ou l'autre seront rapidement effacées par les affres de la guerre. Le roman s'achève ainsi sur une note patriotique. Les garçons devenus hommes vont se battre pour leur pays, les horreurs que l'on sait vont se dérouler dans l'espoir d'un retour aux années heureuses, conclusion du roman :

La paix s'étend sur la petite ville.

Et d'autres enfants viendront et viendront encore, qui vivront, à leur tour, auprès de leurs parents, sous le ciel de France, des années heureuses².

Le troisième roman de Denise Aubert, *Frères de guerre*, paru en 1922, répond au premier ouvrage en développant les scènes vécues de la guerre qui n'ont été qu'esquissées dans *Les Années heureuses*. Dédié à son fils Jean-Claude, né en 1914, à la veille de la déclaration de la guerre, ce roman narre l'odyssée de deux jeunes garçons des régions dévastées qui s'enfuient devant l'invasion ; c'est l'évocation du département de l'Aisne éprouvé ; les sombres journées où la terrible Bertha tirait sur Paris à la distance de plus de cent kilomètres ; les longues stations nocturnes dans les caves, lors des raids allemands, les Gothas sur la capitale. Denise fait revivre toutes les émotions

¹ *Les Années heureuses*, op. cit., p. 151.

² *Ibid.*, p. 223.

partagées avec les siens. Ici, les scènes de combat, de bombardements sont saisissantes et décrites sans artifice, avec la précision du vécu, la peur de mourir, l'horreur de voir la mort des autres, l'angoisse d'attendre une lettre de celui qui est parti au front.

Mais Denise ne se complait pas uniquement dans l'horreur et magnifie les héros de cette guerre, comme en témoigne cette cérémonie de la prise d'armes aux Invalides :

Lorsque le général accrochait la médaille et donnait l'accolade au soldat qui se raidissait, la foule applaudissait avec frénésie. C'était son unique moyen de manifester sa reconnaissance envers ses défenseurs. Elle n'avait pas entendu le discours du général ; cela lui importait peu, puisqu'elle savait et qu'elle devinait ce qu'il avait pu dire... Elle voyait, cela lui suffisait. Les applaudissements se mêlèrent à un murmure de pitié, quand les mutilés apparurent, démasqués par le rang de ceux qui venaient d'être décorés et qui leur laissaient la première place à leur tour.

Lamentable groupe d'estropiés glorieux !... Les bandages et les pansements accentuaient leurs blessures, les soulignaient en attirant les regards. Eux, les braves, souriaient avec mélancolie. Il y en avait de tous âges, côte à côte dans la souffrance.

Une vieille femme, courbée par les années et le chagrin, guidait son fils aveugle... Les lèvres de l'infirmes s'entr'ouvrirent, lorsqu'il sentit la croix sur sa poitrine, tandis que la maman tremblait en répondant à l'officier qui lui adressait quelques mots aimables¹.

Denise propose ainsi au lecteur trois degrés de lecture : la petite histoire, celle des protagonistes malmenés par les événements ; l'histoire des anonymes qui est le fruit de ce qu'elle a elle-même vécu durant ces années. Et enfin, la grande Histoire, finalement expliquée aux enfants. A maintes reprises, on sort de la fiction et on lit de véritables pages d'un livre d'histoire, à l'image de Zola qui, dans *La Débâcle*, alternait les épisodes de la vie de ses héros, Jean et Maurice, avec la description précise des combats, des mouvements de troupe qui ont amené à la défaite de Sedan en 1870.

Denise Aubert explique, par exemple, avec minutie l'entrée en guerre des Américains :

Les Boches, maintenus sur terre, se livraient sur mer à d'impitoyables torpillages. Un des plus célèbres fut celui du Lusitania, le 7 mai 1915. Beaucoup de femmes et d'enfants périrent. De là vint la haine des Américains, qui ne cessaient de protester contre les attentats des Boches envers les neutres. Enfin toutes ces pirateries et ces cruautés

¹ Denise Aubert, *Frères de guerre*, Hachette, Bibliothèque Rose, 1920, pp. 130-131.

amenèrent les États-Unis à envoyer des hommes en Europe pour aider les Alliés à rétablir la paix du monde. Ils déclarèrent la guerre à l'Allemagne au mois d'avril 1917¹.

Ici donc, il n'est plus question, comme dans le roman précédent, de rester dans le flou des dates et des lieux. Tout est cité avec la plus grande précision. Et Denise ne se prive pas de jugements sur les événements. Toujours sur l'entrée en guerre des américains, elle a cette phrase : « Ils arrivaient malheureusement deux ans trop tard pour empêcher la ruine de la France du Nord et la mort de millions d'hommes²... »

Nul angélisme donc dans ses propos ! Et c'est ce qui fait, de tous les romans de Denise Aubert, le plus saisissant et le plus abouti. Car il est avant tout le reflet de tant d'angoisses vécues et d'une écriture qui trouve sa source dans les observations de l'auteur, la documentation et l'autobiographie.

III. Une méthode d'écriture : observation, documentation et autobiographie

Afin d'esquisser les grands principes qui sous-tendent la méthode d'écriture de Denise Aubert, nous allons étudier plus précisément son second roman, *La villa dans les dunes*, paru en 1921 et dont l'histoire est la suivante.

Une famille pauvre du quartier parisien de La Villette hérite une somme considérable d'un cousin décédé à Berck-sur-Mer. Le testament comporte une clause qui oblige l'héritier, M. Nicolet, à venir habiter « La villa dans les dunes » à Berck et à gérer un magasin d'articles de plage et de jouets, situé rue Carnot, « Le paradis des enfants ».

Les Nicolet (les parents et leur fils, Lucien, âgé de douze ans) changent de vie et deviennent donc Berckois.

Souvenons-nous que, avant d'écrire ses romans, Émile Zola menait sur le terrain une minutieuse étude du cadre et des personnages qu'il allait mettre en scène. Il transcrivait tous les résultats de ses investigations dans des « carnets d'enquêtes » qu'il utilisait ensuite pour son travail de rédaction. C'est ainsi qu'avant de composer *Germinal*, Émile Zola s'était déplacé à Bruay-sur-Escaut ou était descendu dans la fosse Renard, à Denain. En 1883, il y avait côtoyé une grève des mineurs, observé les hommes et les femmes tant à la mine que dans les corons, fait la connaissance du syndicaliste Basly

¹ *Frères de guerre*, op. cit., p. 145.

² *Ibid.*, pp. 145-146.

dans son cabaret. La richesse, la minutie des observations alliées au talent d'écrivain allaient donner naissance en 1885, à ce chef d'œuvre. L'homme aimait aborder tous les sujets avec ses enfants. Gageons qu'il a évoqué son métier d'écrivain avec eux et que Denise en a conçu le désir, le plaisir d'écrire et qu'elle a adopté, très tôt, sa propre méthode des carnets d'enquêtes.

Voyons comment, grâce à un passionnant article de Guy Crépin¹, historien amateur et habitant de Berck, la vie a amené la jeune Denise dans cette ville de bord de mer et comment les observations qu'elle a pu y faire sont réemployés, vingt ans plus tard, dans son roman.

Nous sommes en 1902. Jacques, le jeune frère de Denise, tombe malade, ce qui rend Émile Zola très soucieux. Il charge un médecin, le docteur Delineau de lui prendre rendez-vous avec un pédiatre. La mort empêche Zola de poursuivre sa tâche de père.

Le spécialiste qui examine Jacques détecte une tuberculose osseuse qui attaque le bras du jeune garçon. Les vertus thérapeutiques du climat marin de Berck, la renommée des sommités médicales qui exercent dans la cité balnéaire sont connues à Paris. Le petit Jacques est donc orienté vers la station hospitalière.

Jacques a ainsi séjourné à Berck plusieurs années. Ses soins ont débuté en 1903, élément que nous connaissons grâce à une lettre de septembre 1903 envoyée par Alexandrine Zola à la mère des enfants, Jeanne Rozerot, dans laquelle elle lui reproche de ne pas prolonger leur séjour à Berck.

On apprend également que Denise apprécie les bains de mer, la pêche au coquillage et elle écrit : « Ah Berck, suprême pays des rêves qu'il est subtil de comprendre ton climat. »

En 1904, la maladie a progressé. Un chirurgien de Berck opère Jacques au niveau de l'articulation du coude gauche. Alexandrine, en mère de substitution attentive, ne se contente pas d'observer les événements de loin. Elle se rend à Berck, rencontre les médecins, les interroge sur le traitement, demande l'avis d'autres autorités médicales. Le *Journal de la plage* nous indique même qu'elle est descendue à l'hôtel de la Terrasse.

Un autre journal local révèle un incident. Alexandrine s'est rendue à la poste de Berck et a voulu faire un envoi à Paris au nom de Zola. L'employé qui doit remplir un imprimé demande comment il doit écrire Zola. L'anecdote est arrivée aux oreilles d'un journaliste parisien qui se gausse dans un article dont prend connaissance un

¹ Guy Crépin, « Un roman pour la jeunesse ayant pour cadre Berck-sur-Mer en 1900 », *Sucellus, Dossiers archéologiques, historiques et culturels du Nord/Pas-de-Calais*, décembre 2005, n°56.

journaliste Berckois. Avec courroux, ce dernier argumente que tout le monde ne connaît pas Zola et termine son article en disant qu'il espère bien que les jeunes gens et jeunes filles de Berck ne lisent pas les romans de monsieur Zola !

Jusqu'en 1908, nous sommes certains de la présence de Jacques en cure à Berck. En effet, c'est l'année où Alexandrine marie Denise, qui a 19 ans, avec Maurice Le Blond, son aîné de 12 ans. Elle prépare fébrilement le trousseau de la future mariée, ce qui n'est pas facile car Denise est éloignée d'elle. Elle lui envoie donc des échantillons de tissus pour qu'elle fasse son choix.

Enfin, on sait qu'Alexandrine prend en charge financièrement le séjour de la famille, les soins, les leçons particulières pendant ces longues années.

La maladie de Jacques sera stoppée mais il lui restera des séquelles. L'ampleur de flexion de son coude gauche sera considérablement réduite, il ne pourra utiliser normalement sa main. Il deviendra médecin. Son infirmité empêchera sa mobilisation lors de la guerre de 14-18 mais il se portera volontaire, avec sa future épouse, pour ramasser les blessés sur les champs de bataille et leur porter les premiers soins. Nous pensons que son séjour dans le milieu hospitalier de Berck n'a pas été étranger à la naissance de cette vocation.

Remarquons que le principal personnage du roman, Lucien, suit le même itinéraire. L'auteur met en scène, bien entendu, une malade atteinte de la tuberculose osseuse, Andrée, la sœur du nouvel ami de Lucien, Robert. Nous constatons que Denise a particulièrement bien intégré les techniques médicales mises en œuvre à Berck :

En ce mois de mars, seuls quelques malades demeurés pendant l'hiver pour rendre la cure plus bienfaisante et plus active, se promènent à pas lents ; seules quelques voiturettes, attelées d'un âne, errent sur la grève, conduites par les malades étendus sous les capotes et les couvertures de toile cirée. L'air vif hâtera leur guérison : les médecins, dont les grandes cliniques et les hôpitaux s'élèvent sur les dunes, leur ordonnent de rester le plus possible exposés au vent chargé d'iode qui parcourt la côte en ondes puissantes¹.

Denise Aubert fait dire à la jeune malade :

Je marcherai très bien, j'en suis sûre, continuait Andrée. Le chirurgien prétend que je guérirai plus vite en restant immobile ; alors, j'obéis.

Notons qu'Andrée a une coxalgie (atteinte d'un membre inférieur), donc Denise, s'est intéressée très précisément à une forme d'attaque

¹ Denise Aubert, *La villa dans les dunes*, Hachette, Bibliothèque Rose, 1921, p. 36.

de la tuberculose autre que celle de son frère. A l'image de ce que pratiquait habituellement son père, elle part de la réalité pour ensuite la transformer selon les besoins de la fiction.

Denise est donc une observatrice alerte. Comme elle le faisait dans ses précédents romans, elle s'attache à retracer certaines scènes typiques de la région dans laquelle se déroule l'histoire. Ainsi décrit-elle, au début du troisième chapitre, un feu de la Saint-Jean :

Quelques jours plus tard, le petit Froissy parla du feu de la Saint-Jean, cette fête des pêcheurs qui aurait lieu à la tombée de la nuit, après dîner, le 21 juin. [] On se hâta de dîner, car il y a un bon bout de chemin jusqu'à l'église de Berck-Ville ! C'est une modeste église sans prétention, entourée du cimetière où se serrent les pauvres tombes des pêcheurs. Contre le mur, le bûcher sera dressé tout à l'heure. Beaucoup de monde se dirige déjà de ce côté, des curieux comme les Froissy et les Nicolet. On distingue encore, dans le crépuscule, la couleur des mantes et des bérets. Et chacun se presse pour ne pas manquer le moment où l'on mettra le feu au bûcher. Lucien et Robert causent avec Andrée, qui, toute heureuse d'être de la partie, se soulève de temps à autre pour reconnaître l'endroit où l'on se trouve. Enfin les voici au premier rang. Robert tient Bob par la bride et fait ranger la voiture de sa sœur. Déjà le bûcher se dresse, gigantesque. Chacun y a apporté des vieux papiers, des caisses à harengs, tout ce qui voudra bien brûler.

Il y a là, tout autour, une population bizarre et pauvre. De vieilles gens aux visages tannés rient et donnent des conseils aux jeunes. Le plus âgé des hommes du village allume le feu. Puis tous se prennent par la main, dansent une vertigineuse farandole, chantent à tue-tête dans la nuit tombante, à demi suffoqués cependant par la fumée qui s'échappe et s'éparpille dans le vent.

Les flammes montent, brillent en colonnes claires et gaies, et le bûcher s'effondre... Sans cesse, on y rejette d'autres caisses, d'autres papiers. Quand plus rien ne reste pour entretenir le foyer, les gars les plus hardis sautent à pieds joints par-dessus les flammes encore hautes, dans la fumée noire qui les dérobe aux regards de la foule. Les acclamations saluent ce jeu qui dure tant qu'une lueur brille dans les cendres. La nuit est toute sombre ensuite, d'autant plus sombre que les yeux ont été éblouis¹.

Dans le chapitre quatre, elle décrira avec la même minutie une bénédiction de la mer et le baptême d'un bateau. C'est un procédé qu'elle avait d'ailleurs bien expérimenté des *Les Années heureuses* où

¹ *La villa dans les dunes*, op. cit., pp. 67-69.

elle décrit avec minutie les joutes sur l'eau, une fête foraine, la pêche aux écrevisses ou le flottage à bûches perdues

Denise Aubert s'était particulièrement intéressée à un personnage local célèbre pour ses confiseries, Raoul François, plus connu par son surnom de « Père Kilomètre ».

Voici la relation de sa rencontre avec le jeune Lucien :

Lucien fit connaissance avec le fameux « Père Kilomètre », celui dont il avait vu la silhouette sur une carte postale. Ce fut Robert qui le lui montra, éternellement semblable à son portrait, vêtu de clair, bedonnant et réjoui, sous son large chapeau en paille jaune¹.

L'homme est parfaitement décrit physiquement. Il ne portait pas le chapeau mais une casquette comme l'illustrateur du roman le représente. Denise va alors intégralement rapporter l'épisode tragique qui suit :

A quelques jours de là, Berck apprit de bonne heure une nouvelle qui, en pleine saison d'été, aurait attristé quantité de gourmands, mais qui consterna tous les braves gens.

Le « Père Kilomètre » habitait une mesure en planches, à deux pas du grand bazar, dont une petite cour la séparait. Le bonhomme courait la plage pendant les beaux jours et restait tout l'hiver enfermé dans sa misérable demeure avec sa femme. Tous deux aimaient boire du vin et de l'eau de vie. Ils passaient des heures entières à se chamailler et à s'enivrer. Souvent leurs voisins avaient voulu leur démontrer qu'ils abrégeraient leurs vies et qu'ils se rendraient malades. Le « Père Kilomètre » et sa femme avaient ri en répondant :

« Eh ! ça nous regarde ! Si nous travaillons en été, nous sommes libres de nous reposer ensuite et d'employer notre argent à ce qui nous convient ! »

On les avait donc laissés à leur passion, qui devait leur être funeste. Un soir que tout Berck dormait, le « Père Kilomètre » et sa femme veillaient près d'un litre d'eau de vie. Ils criaient fort et pariaient qu'ils le finiraient cette nuit. Le vacarme qu'ils faisaient mit en fuite le passant attardé qui rapporta ces propos entendus par hasard. Que devint ce couple d'ivrognes ? On ne put que faire des suppositions pour reconstituer le drame.

Au jour, les voisins affolés ne virent qu'un tas de cendres fumantes à la place où la veille, s'élevait la mesure du « Père Kilomètre » ! Sans doute, les deux habitants, ivres-morts, avaient-ils roulé à terre, entraînant dans leur chute la lumière qui avait mis le feu à l'humble logis. Tout avait flambé, ainsi que l'homme et la femme, incapables

¹ *La villa dans les dunes, op. cit.*, pp. 77-78.

d'un mouvement, engourdis par les nombreux petits verres qu'ils avaient absorbés...

Mais ce qui donnait la chair de poule aux voisins, c'est que personne n'avait eu conscience de la catastrophe, personne n'avait vu le feu, personne n'avait pu aller au secours des misérables ! Heureusement que le vent ne soufflait pas, cette nuit, car les maisons voisines et le bazar lui-même auraient pu être atteints ! Rien ne subsistait plus qu'un amas de cendres chaudes ; on ne retrouva rien, ni les cadavres, ni quoi que ce soit ! Il y eut autour du sinistre des gens qui eurent le courage de railler :

« Ils ont emporté le secret de leurs kilomètres, quel dommage ! »

On fit taire ces propos bien déplacés en pareille circonstance.

Et de fait, on laissa les décombres se refroidir, chacun retourna sans plus s'en soucier à ses affaires.

Cette terrible fin d'un homme qui les avait fait rire souvent, et si souvent les avait régalez de ses sucres d'orge, devait nécessairement frapper les enfants de Berck¹.

Guy Crépin note pourtant que, dans ce récit, l'auteur ne suit pas la réalité. Voici comment le drame s'était passé. Le « Père Kilomètre » était tombé malade, il ne pouvait plus travailler. Le Conseil municipal avait voté une somme pour qu'il soit accueilli à l'Asile Maritime. Sa femme, Clara Lemoine, 50 ans, avait été vue, le vendredi 8 novembre, dans la rue Carnot. Elle était passablement éméchée. Vers 5h30 du matin, les voisins avaient été réveillés par des détonations. Un crime avait été évoqué. Tout avait brûlé et on avait trouvé dans les décombres une masse carbonisée et découvert un revolver sous ce qui avait été un traversin. L'enquête avait conclu à l'accident. Ivre, la « Mère Kilomètre » avait renversé une lampe à pétrole, l'incendie avait fait sauter les munitions du revolver. Le journal relatant le fait divers décrivait l'incendie d'une roulotte. Une vue du fond de la rue Carnot montre que la roulotte en question pouvait en effet être derrière le magasin.

Pourquoi citer si longuement cet épisode ? Parce qu'il est caractéristique de la méthode employée par l'auteur. Emile Zola avait d'ailleurs parfaitement défini ainsi la fonction de romancier :

Je ne suis pas un historien, je suis un romancier... Ma fonction est de faire de la vie avec tous les éléments que j'ai dû prendre où ils étaient.

Denise ne fait pas autre chose. Elle part de l'observation, de la documentation et des notes qu'elle a pu amasser (même de manière

¹ *Ibid.*, pp. 217-220.

inconsciente car, au moment des faits qu'elle vit, elle ne s'imaginait certainement pas réutiliser ce matériau pour un roman) pour en redonner un épisode où le souci de la narration est supérieur au souci de vérité et d'exactitude historique. Comme chez son père, les « éléments fictionnels » sont efficacement imprégnés de la réalité. Par là, Elle nous a légué des images de ce Berck du début du 20^{ème} siècle qui sont d'une étonnante justesse.

Denise Aubert achève son roman en rendant un bel hommage à Berck, par l'intermédiaire de la jeune malade, Andrée :

Personne ici n'a loué Berck. Je veux le dire et le célébrer très haut, pour les petits malades que Berck a guéris et sauvés, notre plage devrait s'appeler, comme le bazar de M. Nicolet, le Paradis des Enfants¹.

C'est ici le cœur de la jeune Denise Emile-Zola qui parle et qui remercie la ville hospitalière d'avoir sauvé, parmi de nombreux enfants, son frère Jacques attaqué par cette terrible maladie qu'était alors la tuberculose osseuse.

Vivant, Émile Zola aurait certainement été souvent présent à Berck. Connaissant son extraordinaire appétit d'enquête sociale, la vie des pêcheurs berckois, la vie hospitalière lui auraient certainement fourni matière à roman. Et certainement aurait-il été fier de sa fille écrivain lui qui craignait, alors qu'elle était enfant, pour son avenir de femme. De son exil d'Angleterre, il écrivait ainsi à Jeanne Rozerot :

30 octobre 1898

Je me doute bien que ce ne sont pas les mois de vacances qu'elle vient de passer, qui ont pu rendre Denise plus attentive aux leçons. Il faut en faire son deuil, elle ne sera jamais une savante. Dis lui qu'elle me fera bien plaisir en s'efforçant de n'être pas toujours parmi les dernières².

Ou encore :

3 novembre 1898 :

Je veux bien que ma petite Denise ne fasse pas grand-chose et qu'elle se contente plus tard d'être une bonne petite femme³.

¹ Denise Aubert, *op. cit.*, p. 253.

² Emile Zola, *Lettres à Jeanne Rozerot*, éditées par Alain Pagès, Gallimard, 2004.

³ *Ibid.*

Précisons que, à la date de ces deux lettres, Denise vient d'avoir neuf ans en septembre, c'est la démarche intellectuelle d'un père et non celle d'un professionnel de l'éducation qui sait que l'appétit à la connaissance peut être tardif.

Malheureusement, neuf jours après son treizième anniversaire, Denise va perdre à jamais ce père si attentionné. Émile Zola ne sera jamais le témoin de l'évolution de sa « petite Denise¹ ».

Plus tard, c'est Alexandrine Zola qui, en « Bonne Amie » comme l'appelait Denise se soucie fort de son travail d'écrivain :

Tu m'étonnes fort en me disant vouloir finir ton travail en si peu de temps lorsqu'il te reste les deux tiers de ton volume à écrire encore et en deux mois. Ton pauvre papa serait aussi étonné que moi, lui qui mettait deux années en travaillant chaque jour pour en faire un.

IV. Les derniers romans

Pour conclure, procédons à une rapide évocation des derniers romans publiés par Denise Aubert, ceci afin d'obtenir un panorama global de sa production littéraire.

En 1922 paraît *Jeanine la Châtelaine* qui se déroule dans le pays de Jeanne Rozerot, la mère de Denise. Le roman s'inspire d'une légende médiévale de Chateauneuf, le domaine de Philippe Pot, sénéchal du duc de Bourgogne. Comme dans un conte de fée, Denise décrit l'amitié entre la petite châtelaine malade, guérie grâce au dévouement d'un jeune paysan, Philibert, qui découvre, dissimulés depuis un temps séculaire, dans les murs du château, les jouets merveilleux de la princesse Eliane.

On peut voir dans ce roman un véritable hommage rendu par Denise à sa mère décédée en 1914. Elle y décrit les paysages familiers et s'inspire de certains aspects de la vie des Rozerot. Ainsi le passage de la visite au sabotier (dont le métier est, encore une fois, rendu avec une grande précision) s'inspire de la vie du demi-frère de Jeanne, Léon, qui exerçait cette activité.

En 1923 paraît *Le secret de Pif-Paf*, l'histoire d'un clown dont l'identité sera révélée au dénouement comme un duc autrichien exilé de son pays. On y retrouve la fresque colorée de toute la vie d'un cirque errant où vont et viennent les écuyers, les acrobates, les équilibristes et les animaux savants. Denise s'ingénie à récréer une atmosphère joyeuse et féerique de spectacles :

¹ Guy Crépin, *op. cit.*

Valentin voltigeait sur la croupe de sa monture, tantôt debout sur une jambe, il exécutait pirouettes sur pirouettes, qu'il accompagnait de cris, hop ! hop !, de claquements de doigts ; le cheval tournait en cercle, bondissait, se retournait pour repartir au galop en sens inverse. L'écuyer en maillot ne quittait l'animal que pour retomber enfin à terre, à ses côtés. Alors, il le flattait de la main et le félicitait¹ !

Françoise Le Blond se souvient que, dans son enfance, l'hiver à Paris, Denise emmenait ses enfants au cirque Médrano voir les clowns, les fameux Frères Fratellini. Ou encore l'été, à l'occasion de la fête des Loges, dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, elle les emmenait voir les forains :

La romancière se penchait avec un vif intérêt et une sincère sympathie sur le monde des chapiteaux ; elle ressentait la dureté du travail, de tous ces magiciens du rire, bravant maintes fois le risque et pendant que les enfants se laissaient aller à la joie du spectacle, la mère observait ces acteurs divers, prenait des notes, complétait sa documentation².

Enfin, en 1925, paraît *La Maison forestière*. La forêt anonyme rappelle cette de Rambouillet qu'elle connaissait bien pour l'avoir parcourue à maintes reprises avec ses enfants. Ici, elle met en scène trois enfants dont l'un est le fils d'un braconnier, menuisier de son état, l'autre celui du garde forestier et la troisième la fille d'un pauvre bûcheron. L'épisode central du roman est l'histoire de brigands dont le repaire est découvert par la chèvre Marjolaine. Françoise Le Blond se souvient très bien avoir possédé cette chèvre durant un été. La séparation fut tellement pénible que Denise introduisit le personnage de Marjolaine dans l'intrigue et lui consacre un chapitre entier pour en fixer à jamais le souvenir. Elle écrit d'ailleurs : « Croyez que l'histoire de cette petite fille et de sa chèvre est véridique : j'ai connu l'une et l'autre et j'ai observé de près l'amitié qui les unissait³ ».

Ce roman introduit quelques éléments de modernité, comme l'accident d'un avion dans un champ à l'orée d'un bois. Ou cette rencontre pour le moins inattendue de Pauline avec des indiens Peaux-Rouges. Saisie par l'effroi de cette rencontre avec des sauvages dans sa forêt, elle finit par avoir l'explication de ce qu'elle imagine déjà être une hallucination :

- Eh ! mignonne, nous sommes des Peaux-Rouges pour rire !
- Pour rire ?, balbutia Pauline en s'écartant un peu de sa mère.

¹ Denise Aubert, *Le secret de Pif-Paf*, Hachette, Bibliothèque Rose, 1923, p. 40.

² Françoise Le Blond, *op. cit.*, p. 242.

³ *Ibid.*, p. 243.

- Nous sommes des acteurs et nous sommes costumés pour tourner un film de cinéma. Votre belle forêt aux aspects grandioses nous fournit un cadre admirable. Si vous n'aviez pas eu si peur, petite étourdie, vous auriez remarqué l'appareil qui enregistrait nos gestes¹.

Rappelons d'ailleurs à ce sujet que Denise s'est toujours intéressée de très près au cinéma et aux adaptations cinématographiques des œuvres de son père. C'est elle qui écrira, avec Jean Renoir, les sous-titres du film *Nana* et on la verra régulièrement dans les studios du tournage de la *Bête humaine* avec Jean Gabin.

Ce dernier roman paru dans la bibliothèque rose sera salué par quelques articles parus dans *Le Matin* ou *Comoedia*. Et Pierre Paraf, qui était alors Président de la société des amis de Zola, écrit dans la revue *Créer* :

L'antique bibliothèque rose se renouvelle tout en restant fidèle à sa tradition qui fit la gloire de Madame de Ségur. La Maison forestière initiera de manière la plus vivante et la plus romanesque les jeunes lecteurs à la vie de la forêt. Cela n'est pas pour nous étonner, l'auteur a de qui tenir².

Par la suite, elle écrira encore deux romans. L'un paraîtra chez Gedalge sous le titre *Les locataires du château de Bassignac*, dont l'action se passe en Corrèze. L'autre, *Le Nain des Vosges*, est resté inédit. Denise se consacrera désormais à d'autres travaux littéraires qui l'éloigneront à tout jamais de la littérature de jeunesse. Françoise Le Blond note tout de même que, avant sa mort, Denise mettait la dernière main à un « Guignol lyonnais » tout à fait dans la note naturaliste. Ce fut pour elle l'objet de nombreuses recherches. Elle étudie les origines de Guignol, s'informe sur Mourguet, le créateur de ce personnage du XVIII^e siècle, établit un plan du vieux Lyon pour situer ses scènes avec plus de précision. Elle garde de Guignol les traits caractéristiques du type local et populaire ; sous sa plume, il reste l'enfant du terroir, personnifiant le Canut lyonnais, l'ouvrier en soie, avec son langage imagé, gouailleur, il reste bon enfant, sceptique, naïf, accompagné de son ami Gnafron et de la fidèle Madelon.

Voilà donc rapidement dressé un rapide panorama de Denise Aubert, écrivain pour la jeunesse. Cette étude pourrait être le point de départ d'un travail plus approfondi, notamment sur les manuscrits ainsi que sur la réception de cette œuvre dans les foyers de l'époque. Il

¹ Denise Aubert, *La maison forestière*, Hachette, Bibliothèque Rose, 1925, p. 109.

² Françoise Le Blond-Zola, *op. cit.*, p. 244.

va sans dire que ces romans ne sont, aujourd'hui, plus lus ni édités. Ils mériteraient pourtant toute notre attention car ils sont un pan notable de la riche histoire de la littérature pour la jeunesse.

Il conviendrait également de s'intéresser aux nombreuses illustrations de ces ouvrages. Les 5 premiers romans sont illustrés par Zier et les gravures y sont d'une facture très classique mais sont néanmoins très évocateurs et rendent avec beaucoup de précision les éléments les plus notables de la narration. Avec la *Maison forestière*, Denise fait également preuve de modernité en demandant à Duché de se charger des illustrations, cette fois dans un style Art nouveau tout à fait passionnant.

Enfin, il y aurait toute une étude à faire sur le plan didactique, afin de mettre ces romans en regard de la production littéraire d'un Zola que l'on n'ose que, très peu souvent, aborder à l'école primaire. Or, grâce aux nombreuses expériences pédagogiques auxquelles j'ai participé dans les classes du primaire en travaillant sur certains textes de Zola (les contes notamment), j'en retiens la conviction qu'Emile Zola peut être abordé et lu dès le plus jeune âge. En font foi les albums pour la jeunesse qui paraissent depuis quelques années, d'après des textes de Zola : *Le Paradis des chats* ou *Simplice*.

Et la production littéraire de Denise Aubert, fille de Zola, prouve à quel point la littérature de jeunesse n'est pas une « sous-littérature » mais qu'elle peut avoir, pour peu que l'on s'en donne la peine, des qualités tout à la fois littéraires et pédagogiques profitables au développement de l'enfant et de son imaginaire. C'était bien là le véritable projet de Denise Aubert.

Débat

Alain Pagès :

À propos des contes de Zola qui viennent d'être évoqués, je signale les deux volumes des contes et nouvelles édités par François-Marie Mourad¹ ainsi que l'édition Mouck de *Simplice*², un des premiers contes de Zola, avec des illustrations modernes réalisées par un enfant de quatre ans.

Jean-Sébastien Macke :

En effet, il me semble important de ne plus propager ce stéréotype visant à dire que Zola est un auteur « compliqué », un auteur de textes longs. Zola a publié bien d'autres choses que ses romans les plus célèbres, des textes courts, contes et nouvelles, que l'on peut exploiter à l'école primaire ou au collège.

Question du public :

Est-ce que l'on sait exactement le nombre d'exemplaires tirés de chacun des ouvrages de Denise Aubert ?

Jean-Sébastien Macke :

Non, je n'ai pas cet élément mais la question est intéressante et justifie la nécessité de poursuivre ces recherches dont je n'ai fait que jeter les bases aujourd'hui. Je sais, par contre, que l'on peut trouver ces romans très facilement chez les bouquinistes, ce qui veut dire que le tirage de l'époque n'était pas confidentiel. A ceci près, qu'elle publie ses livres à une époque où la maison Hachette, en littérature de jeunesse, renouvelle très fortement le genre en publiant les romans de Jules Verne ou Jack London et qui vont inonder le marché. D'où la difficulté pour Denise, peut-être, de poursuivre durablement ses publications, sachant qu'elle se tourne ensuite entièrement vers la publication des œuvres de son père et l'écriture de sa biographie.

Donc, la production de littérature de jeunesse contemporaine de Denise Aubert est assez malmenée, à l'inverse de ce qui se passe de nos jours où nous avons tendance à oublier les classiques des œuvres pour la jeunesse au profit d'une production contemporaine énorme.

¹ Émile Zola, *Contes et nouvelles*, éd. F.-M. Mourad, GF-Flammarion ; Volume 1 : *Contes et nouvelles, 1864-1874* ; Volume 2 : *Contes et nouvelles, 1875-1899* 2008, 256 p.

² Émile Zola, *Simplice*, avec des illustrations de Victor, Mouck, 2008, 39 p.

Question du public :

En feuilletant les exemplaires originaux que vous faites passer, on peut remarquer que ces livres sont très beaux et qu'ils comportent souvent une dédicace de celui qui l'a offert.

Jean-Sébastien Macke :

Oui, ces livres étaient généralement achetés par les parents ou les grands-parents pour les offrir à leur fils ou petite-fille à l'occasion d'un anniversaire, de Noël ou d'une remise de prix. Donc, on trouve très souvent, dans les exemplaires achetés chez les bouquinistes, une petite dédicace personnelle qui les rend encore plus attachants ...

Question du public :

Est-ce que les romans de Denise Aubert sont présentés dans l'actuelle exposition de la Bibliothèque Nationale de France ?

Jean-Sébastien Macke :

Je n'y suis pas encore allé mais je pense que ces romans n'y sont pas ! Il y a, par contre, un très beau catalogue qui a été édité¹. Et je trouve très intéressant que la BNF fasse une exposition sur la littérature de jeunesse car on a trop souvent dénigré ou négligé cette littérature. Et, finalement, la BNF, grâce à cette initiative, affirme que la littérature de jeunesse est une littérature à part entière.

Martine Lemaître :

Mais ces romans sont exposés dans notre exposition à la Médiathèque.

Jean-Sébastien Macke :

Je voulais simplement signaler que si vous consacrez, tout naturellement, une partie de l'exposition au parallèle qui existe entre *Les Années heureuses* et Clamecy, je n'ai pas pris le risque, dans mon intervention, de développer cet aspect car je n'aurais pu le faire aussi bien que les historiens locaux qui connaissent bien la topographie des lieux, les traditions culturelles, les particularismes locaux, ...

Michaël Boudard :

Vous avez évoqué le procureur de la république. Il faut savoir que Maurice Le Blond et lui se détestaient. Et il y a quelque chose qui m'échappe dans cette histoire. A son arrivée, le procureur Vallade semble vouloir collaborer, on le verra, notamment contre la religion

¹ Cette exposition est visible sur Internet, à l'adresse suivante : http://expositions.bnf.fr/livres-enfants/arret/01_1.htm

catholique en particulier. Et puis, ça « dérape » mais je ne sais pas pourquoi parce que la presse de l'époque est assez confuse à ce sujet. Maurice Le Blond écrit, à un moment, au Préfet de la Nièvre qu'il a envoyé une lettre au Procureur de la République de la Nièvre afin de demander des renseignements car « le procureur de la République de Clamecy s'indignerait jusqu'à mon existence ». *A priori* donc, ils ne s'adressent même plus la parole !

Jean-Sébastien Macke :

Ce qui expliquerait, encore une fois, que Denise utilise un pseudonyme pour publier ses romans car elle est vraiment audacieuse dans ce qu'elle écrit sur la bourgeoisie locale et les notables de Clamecy. C'aurait peut-être été un jeu assez dangereux que d'écrire sous son véritable nom ...

Frédéric Robert, musicologue :

A propos de *La Maison Forestière*, il y a des similitudes troublantes de titre entre ce roman de Denise Aubert et un des contes d'Erckmann-Chatrion qui a été très sévèrement jugé par Zola. Reste à savoir si Denise Aubert avait connaissance sinon de l'article de son père, du moins de ce conte portant le même titre.

Jean-Sébastien Macke :

Ça serait à vérifier ...

Martine Le Blond-Zola :

Pour revenir au nom de Denise Aubert, je ne pense pas qu'elle ait pris un pseudonyme pour ne pas afficher son nom de Le Blond. Tout simplement, c'est ce que je pense et mon père le disait, c'était par modestie vis-à-vis de Zola, pour s'effacer car c'était une femme très modeste.

Au départ, quand elle écrit cette série de livres, c'était pour ses enfants, c'étaient des souvenirs qu'elle voulait laisser à ses enfants. Elle les a ensuite édités mais ça n'était pas pour en tirer quelque profit.

Jean-Sébastien Macke :

C'est certainement vrai mais je pense également que Denise était une femme libre qui s'affranchissait et de son mari et de son père ...

Martine Lemaître :

Dans son livre *Émile Zola raconté par sa fille*, elle dit que Émile Zola trouvait qu'elle ressemblait beaucoup à sa grand-mère, Émilie Aubert, et qu'il lui imposait de se coiffer comme elle, les cheveux en bandeau. Je me dis que, peut-être, c'est pour faire plaisir, après coup, à son père qu'elle a pris le nom de sa grand-mère.

Jean-Sébastien Macke :

Il est certain que, pour ce qui concerne ce pseudonyme, on ne peut que lancer des pistes d'interprétation car il me semble que nous ne possédons aucun élément concret par rapport à cette question.

INTERMÈDE MUSICAL

Sextuor Madrigal
La musique au temps d'Émile Zola

La musique au temps d'Émile Zola Concert du Sextuor Madrigal

Les Adieux à la Forêt, Alfred Bruneau

Le compositeur Alfred Bruneau rencontre Émile Zola en 1888. Il souhaitait alors mettre en musique *La Faute de l'abbé Mouret*, ainsi qu'il le raconte dans son livre de souvenirs :

Chacune de ses pages évoquait des souvenirs ardents de ma petite enfance vaguement mystique, de ma première jeunesse franchement panthéiste. Entre ma dixième et ma vingtième année, j'avais été lâché, non loin de Paris, en pleine liberté, dans un grand parc abandonné, peuplé de poules, de lapins, d'oiseaux innombrables, qui entourait la modeste demeure chancelante où mon admirable mère et mon cher père s'étaient installés. Ce parc ressemblait singulièrement au Paradou et je crois bien tenir de là ma passion invétérée de la campagne, des arbres et des bêtes.

Je cherchais une pièce de construction logique, émouvante, humaine, où la poésie et le réalisme s'uniraient étroitement et dont les personnages, appartenant à un temps rapproché du mien, me permettraient d'exprimer de manière directe mes propres sentiments.

Alfred Bruneau, *A l'ombre d'un grand cœur*

Mais les droits de ce roman avaient déjà été cédés au compositeur Jules Massenet, le maître de Bruneau. Zola lui donna donc le roman qu'il était sur le point d'achever, *Le Rêve*. Alfred Bruneau en composera un drame lyrique qui sera créé, en juin 1891, à l'Opéra-Comique.

Zola, très intéressé, par la démarche de ce jeune compositeur lui propose, par la suite, de mettre en musique une nouvelle des *Soirées de Médan*, *L'Attaque du moulin*. L'opéra sera créé en 1893 et le passage resté le plus célèbre est connu sous le nom des *Adieux à la Forêt*.

Cet opéra est un véritable plaidoyer contre les horreurs de la guerre, faisant notamment écho à un texte de jeunesse de Zola :

En 1859, le jour où la nouvelle de la bataille de Magenta se répandit, je me souviens qu'au sortir du collège, j'allais sur la place de la Sorbonne, pour voir, pour me promener dans cette fièvre qui courait les rues. Là, il y avait un tas de galopins qui criaient : « Victoire !

Victoire ! » Nous flairions un jour de congé. Et, dans ces rires, dans ces cris, j'entendis des sanglots. C'était un vieux savetier qui pleurait au fond de son échoppe. Le pauvre homme avait deux enfants en Italie.

J'ai souvent, depuis cette époque, entendu ces sanglots dans ma mémoire. A chaque bruit de guerre, il me semble que le vieux savetier, le peuple en cheveux blancs, pleure au loin, dans les frissons chauds des places publiques.

Émile Zola, *Nouveaux Contes à Ninon*

Gymnopédie n°2, Erik Satie

La même année de la rencontre entre Zola et Bruneau, Erik Satie adopte la vie montmartroise et écrit les trois *Gymnopédies*. Malgré une vie de bohème assez atypique, il s'engage dans la vie sociale en collectant des fonds pour les pauvres et en organisant des goûters pour les enfants.

Dans le même temps, et dans cette même veine sociale, un autre compositeur Gustave Charpentier, du haut de la Butte crée le Conservatoire de Mimi-Pinson pour éduquer les jeunes cousettes à la Beauté et à l'Art, selon les mots de son créateur :

Si la vie est pénible aux ouvrières, ce que je sais mieux que personne, n'est-ce pas une raison pour leur en alléger un peu le fardeau en leur procurant quelques distractions instructives et agréables ? Enfin en quoi le Théâtre Français, l'Opéra-Comique, le Vaudeville ou le Gymnase, par exemple, que leur prix rend inabordable à des femmes qui ne gagnent souvent pas plus de trois francs par jour, sont-ils pour elles des lieux de perdition, quand les théâtres de quartier où elles vont et les cafés-concerts dont elles étaient jusqu'ici presque forcément d'assidues clientes, sont, paraît-il, moralisateurs, vertueux, édifiants ?

Gustave Charpentier, *L'œuvre de Mimi Pinson*

Maurice Le Blond, très sensible à la démarche sociale de Gustave Charpentier, qui est l'ami de Zola et Bruneau, écrira en 1916 une *Histoire de Mimi Pinson* et aura ces mots :

Gustave Charpentier a réussi à réagir triomphalement cette décadence, en opposant aux gravelures malsaines ses chœurs populaires, les cadences mélodiques et ingénues des chansons de France. Cependant, l'élément musical des fêtes populaires une fois constitué, il fallait penser à compléter le caractère « décoratif » de ces

fêtes, que doivent encore animer les ballets, les cortèges, le prestige gracieux et symbolique des groupes humains et animés.

Maurice Le Blond, *Histoire de Mimi Pinson*

***Agnus Dei*, Gabriel Fauré**

Gabriel Fauré a composé le *Requiem en Ré mineur* entre 1877 et 1890. Il a été composé sans intention particulière. Fauré en avait simplement assez de jouer toujours la même musique aux funérailles célébrées à la Madeleine. Il est possible toutefois que des considérations personnelles aient influencé la composition de l'œuvre qui débute peu après la mort de son père en 1885 et qui s'achève peu après celle de sa mère deux ans plus tard la veille du nouvel an 1887. Le *Requiem* pourrait alors être considéré comme une expression de la tragédie personnelle de Fauré. Ce dernier déclara plus tard à propos de ce *Requiem* :

Mon *Requiem* a été composé pour rien... pour le plaisir si j'ose dire... Peut-être ai-je ainsi, d'instinct, cherché à sortir du convenu, voilà si longtemps que j'accompagne à l'orgue des services d'enterrement ! J'en ai par-dessus la tête. J'ai voulu faire autre chose.

C'est d'ailleurs à cette même époque qu'Alfred Bruneau compose également un *Requiem* en hommage à sa mère récemment disparue. Émile Zola, lui-même très éprouvé par la mort de sa mère, écrira des pages bouleversantes à ce sujet dans son roman *La Joie de vivre*. Souvenons-nous de Lazare Chanteau, démuni face à l'agonie de sa mère :

Dans la grande chambre du second, le tourment de Lazare redoublait. C'était surtout la nuit, la longue nuit, qui pesait à son esprit troublé. Il montait des bougies, pour ne pas rester sans lumière ; il les allumait les unes après les autres, jusqu'au jour, saisi de l'horreur des ténèbres. Quand il s'était couché, vainement il tâchait de lire, ses anciens livres de médecine seuls l'intéressaient encore ; et il les repoussait, il avait fini par en avoir peur. Alors, les yeux ouverts, il demeurait sur le dos, avec l'unique sensation qu'il se passait près de lui, derrière le mur, une chose affreuse dont le poids l'étouffait. Le souffle de sa mère moribonde était dans ses oreilles, ce souffle devenu si fort, que, depuis deux jours, il l'entendait de chaque marche de l'escalier, où il ne se risquait plus sans presser le pas. Toute la maison semblait l'exhaler comme une plainte, il croyait en être remué dans son lit, inquiet des silences qui se faisaient parfois, courant pieds nus sur le palier, pour se pencher au-dessus de la rampe. [...] Sa mère allait

mourir, tout allait mourir, il s'abandonnait à cet effondrement de la vie, sans autre sentiment que l'exaspération de son impuissance à rien changer.

Émile Zola, *La Joie de vivre*

Prélude de l'Acte II de *L'Ouragan*, Alfred Bruneau

Devenu le librettiste d'Alfred Bruneau, Émile Zola lui écrira plusieurs textes, dont *Messidor* (créé à l'Opéra en 1897) et *L'Ouragan*, représenté à l'Opéra-Comique en 1901. Les deux auteurs expriment de cette manière leurs intentions :

Les deux auteurs, MM. Alfred Bruneau et Émile Zola, le musicien et le librettiste, sont partis de cette idée d'une œuvre très simple, très une, très grande, dans laquelle ils mettraient aux prises les passions humaines déchaînées, poussées à leur paroxysme. D'abord l'amour, et dans l'amour les divers amours, l'ingénu et le chaste, le passionné et le sensuel, le dominant et le farouche ; et, avec l'amour, naturellement, les troubles de l'être qui accompagnent le désir, la volupté, la jalousie. Ensuite, les autres passions, les autres sentiments, les cœurs qui se confient, les cœurs que rien ne dompte, la tendresse, la bonté, l'orgueil, la haine, la pitié, l'horreur, tout ce qui est le meilleur de l'homme et qui peut en devenir le pire.

A ce même moment, Zola s'engage dans l'Affaire Dreyfus qui va bouleverser sa vie. Ce qu'il écrit à propos de *L'Ouragan* doit se lire à l'image de ce qu'il a vécu à cette époque : l'écriture de « J'Accuse », le procès devant la cour d'Assises, sa condamnation à la prison, son exil en Angleterre et son retour en France un an plus tard :

Et la pensée des auteurs a donc été de prendre ainsi tous ces facteurs du drame humain, de les pousser à leur expression la plus tragique, de les exaspérer et de les heurter dans une action la plus nette et la plus décisive possible. De l'essence de l'humanité, si l'on peut dire. C'est l'ouragan de nos passions qui, tout d'un coup, sans raison, souffle dans notre ciel bleu, dans le train ordinaire de notre vie, qui saccage et emporte tout, jusqu'au retour du joyeux soleil, nous délaissant dévastés, saignants, devant l'existence qui recommence. L'horizon de nouveau se déroule, le voyageur se remet en marche pour l'infini, pour l'inconnu des vastes mers.

Cantique de Jean Racine, Gabriel Fauré

Le *Cantique de Jean Racine* est une pièce vocale composée en 1864 par Gabriel Fauré, alors âgé de 19 ans. Écrite à l'origine pour chœur (soprano, alto, ténor et basse), quintette à cordes et harpe, puis dans une version avec piano ou orgue, cette pièce en *ré* bémol majeur présente un caractère solennel.

Le texte de Jean Racine (1639-1699) est en fait une traduction de l'hymne *Consors paterni luminis* datant du Moyen Âge.

Verbe égal au Très-Haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre et des cieux,
De la paisible nuit nous rompons le silence :
Divin sauveur, jette sur nous les yeux.

Répands sur nous le feu de ta grâce puissante ;
Que tout l'enfer fuie au son de ta voix ;
Dissipe ce sommeil d'une âme languissante
Qui la conduit à l'oubli de tes lois!

Ô Christ ! sois favorable à ce peuple fidèle,
Pour te bénir maintenant assemblé ;
Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle,
Et de tes dons qu'il retourne comblé.

Madrigal, Georges Delerue

Georges Delerue possède un point commun avec Alfred Bruneau. Comme lui, il a obtenu un premier second grand prix de Rome. Il est surtout connu pour ses nombreuses musiques de film. Citons, entre autres, *Tirez sur le pianiste*, *Jules et Jim*, *L'amour en fuite*, *Le Dernier métro* ou *Platoon*. Il obtient d'ailleurs trois César et deux Oscar.

Le cinéma s'est largement inspiré de l'œuvre de Zola tout au long du XX^e siècle. Maurice et Denise Le Blond seront d'ailleurs très impliqués dans ces premières adaptations avant la Seconde guerre mondiale. Denise, avec Jean Renoir, rédige les sous-titres du film muet *Nana* et fréquente les studios de cinéma pour la sortie de la *Bête humaine*.

A cette époque, se pose la problématique de la musique de film. Doit-on reprendre une musique existante ou créer une musique originale ? Lorsque Jacques de Baroncelli tourne *Le Rêve*, d'après le roman de Zola, il reprend la musique d'Alfred Bruneau, sans que celui-ci soit associé au projet, sans avoir tranché la question des droits

d'auteur, son nom n'apparaissant même pas au générique. Bruneau s'en inquiète alors auprès de Maurice Le Blond :

Les partitions que je viens de vous citer sont l'unique fruit de mon travail durant trente années. Tout mon cœur y est, toute la tendresse que m'inspire Celui qui fut le guide de ma longue existence et qui reste, quand j'interroge chaque jour son esprit si vivant, le conseiller suprême de mes actions, de mes pensées.

Ce à quoi, Maurice Le Blond répond :

Est-il nécessaire de vous rappeler le culte que Jacques [Émile-Zola], Denise et moi avons pour votre œuvre. Nous ferons tout, pour notre part, afin que son rayonnement continue de s'élargir. Nous savons bien la confiance et la tendresse que Zola avait placées en vous. Nous respectons et admirons trop le magnifique travail que constitue votre collaboration musicale avec lui.

L'Enfant prodigue, Claude Debussy

C'est avec cette cantate que Claude Debussy obtient un premier prix de Rome en 1884. Elle fut exécutée, comme c'était la tradition pour les œuvres primées à Rome, au Conservatoire le 27 juin puis le lendemain à l'Institut de France.

Le critique Charles Darcours, du *Figaro*, fit remarquer que le musicien n'avait peut-être pas plus d'acquis que ses condisciples, mais les premières notes indiquent « qu'il n'est pas tout le monde », malgré un livret très médiocre, inspiré par la parabole de l'Évangile de Luc. Même si la partition sent la loge, le Conservatoire et l'ennui, selon l'estimation de Debussy lui-même, elle recèle des passages forts bien venus : récit et air de Lia, cortège et air de danse ou le duo Lia-Azaël.

C'était l'époque où l'on passait le Prix de Rome, on l'obtenait, on était joué à l'Institut. Puis, carrière faite, on entrait à l'Institut de France, à l'Académie des Beaux-Arts. Si Zola n'entra jamais à l'Académie française (« Une serre d'hivernage pour les médiocrités qui craignent la gelée, comme il l'écrivait dans sa jeunesse »), après s'être présenté à maintes reprises, Alfred Bruneau fait son entrée à l'Académie des Beaux-Arts en janvier 1925. Après plusieurs candidatures, dont une en 1918 qui ne put aller à son terme, l'élection ayant été annulée par la mort de Debussy le 25 mars 1918, on se réjouit de cette reconnaissance méritée.

Pour Bruneau, c'est certes un honneur mais c'est à Zola qu'il pense, bien évidemment, lui qui entre dans cette maison qui s'est

toujours refusé à faire entrer le maître du naturalisme. Et les amis s'en font l'écho. Ainsi la lettre que Jacques Émile-Zola envoie à Bruneau le 25 janvier 1925 :

C'est avec une très grande joie que j'ai appris votre élection. Avec beaucoup d'émotion je ressens la part que la mémoire de mon Père doit y prendre. Peu à peu, la justice vient et plus tard vous serez à votre vraie place, associé à la grande mémoire de mon Père. De tout mon cœur, mon cher Bruneau, je vous embrasse.

Ou encore, cette lettre de Maurice Le Blond :

Je crains de ne pas savoir vous dire à quel point votre élection à l'Institut nous a fait plaisir. Tous les miens ; et jusqu'aux plus petits qui commencent à comprendre, partagent en ces moments heureux, l'allégresse des vôtres. Nous leur avons expliqué que l'Aïeul qui vous considérait comme le plus proche de ses frères spirituels, aurait été heureux des justes honneurs qui vous sont rendus.

Pour moi, si profane que je sois en musique, je sens la splendeur et la solidité de votre œuvre, et me réjouis de vous savoir succéder à Fauré.

Le Jardin féérique, Maurice Ravel

Pour conclure ce concert, nous allons entendre le *Jardin féérique* de Maurice Ravel, extrait de *Ma mère l'Oye*. Composée d'après des contes de Perrault, c'est à l'intention des enfants de ses amis Ida et Cipa Godebski, Jean et Mimie, que Ravel écrivit cette suite pour piano à quatre mains. *Ma mère l'Oye* témoigne du goût du musicien, resté célibataire et sans descendance, pour une thématique « enfantine » que l'on retrouva également plus tard dans *L'Enfant et les Sortilèges*. La version pour piano était conçue pour être exécutée par de jeunes mains et sa création publique, le 20 avril 1910, fut l'œuvre de deux enfants âgés respectivement de six et dix ans. Elle fut publiée en 1910 avec le sous-titre *Cinq Pièces enfantines* et comporte cinq mouvements.

Avec Ravel, nous sommes définitivement passés dans la musique moderne et le musicien de Zola, Bruneau, peine à maintenir sa place dans les opéras parisiens et européens. Malgré tout, il accompagne ce mouvement de modernisation de la musique, comme en témoigne ces mots qu'il écrit à son épouse Philippine, lors de la création de *L'Oiseau de Feu* de Stravinsky :

Je suis allé à une répétition de travail de *L'Oiseau de feu*, à l'Opéra. La partition est d'un jeune russe complètement inconnu ici. C'est une œuvre admirable. Pour la première fois de ma vie un ballet m'a ému au

point de me remplir les yeux de larmes. Je suis désolé que toi et Suzanne vous n'entendiez pas ça.

Et au lendemain de la première :

La majorité du public a trouvé ça idiot. On ne rencontrait dans les couloirs que des gens qui rigolaient ou déclaraient n'y rien comprendre. Il n'y a plus la moindre erreur : c'est bien un chef-d'œuvre et je ne puis me consoler en pensant que ni toi ni Suzanne ne l'avez vu. Ce matin, le Figaro n'en souffle pas un mot. J'ignore s'il y a des articles dans les autres journaux. Ils sont sans doute mauvais. Tu as lu le mien. Je suis ravi d'avoir pu exprimer mon admiration.

Alfred Bruneau aura ainsi ouvert la voie aux modernes français que sont notamment Debussy et Ravel alors même qu'on oubliera, peu à peu, de jouer ses œuvres. C'est à Zola que revient le mot de la fin, lui qui disait à propos de son œuvre commune avec le compositeur :

Même lorsque nous serons victorieux, l'avenir m'inquiète. On sera longtemps à nous pardonner d'avoir eu raison ...

DEUXIÈME JOURNÉE

Michaël Boudard

Maurice Le Blond, sous-préfet de Clamecy

Martine Le Blond-Zola

Denise et Maurice Le Blond, souvenirs de sa petite-fille

Alain Pagès

Synthèse des journées

Roland Lemoine

Remerciements

**Maurice Le Blond,
sous-préfet de Clamecy
(octobre 1908 – mai 1913)**

par Michaël Boudard

Lycée professionnel Pierre-Bérégovoy, Nevers

Maurice Le Blond est l'un des plus intéressants sous-préfets que l'arrondissement de Clamecy ait accueilli au 20^e siècle. L'étudier permet également d'embrasser le contexte politique et socioculturel de Clamecy à la charnière des décennies 1900 et 1910. Maurice Le Blond va beaucoup s'impliquer dans la vie associative, culturelle et politique de l'arrondissement. Radical, laïque et anticlérical, il va s'exposer rapidement aux récriminations de certains Clamecycois et surtout des journaux de droite¹.

Première partie

Maurice Le Blond et son arrivée à Clamecy

Le 27 octobre 1908, quelques jours après son mariage, Maurice Le Blond est nommé sous-préfet de 3^e classe à Clamecy ; il succède à Maurice Emond, démissionnaire pour raisons de santé (il était en fonction depuis février 1903). Cette nomination est diversement commentée par la presse nivernaise.

Ainsi, si le *Journal de la Nièvre*, influent organe départemental de droite et plus gros tirage de l'époque, donne les états de service du nouveau sous-préfet, il ajoute ironiquement :

Le « patron » [c'est-à-dire Georges Clemenceau] a mis le décret de nomination dans la corbeille du gendre posthume de l'auteur de *Nana*.
Reste à savoir si les Clamecycois auront à se louer de ce cadeau² !

Ce rapprochement entre Georges Clemenceau et Maurice Le Blond n'est pas anodin. Les deux hommes se connaissent bien avant

¹ Ce travail résulte des recherches effectuées aux Archives départementales de la Nièvre (ADN), aux Archives de la ville de Clamecy (AVC) et à la Société scientifique et artistique de Clamecy (SSAC). Je remercie les personnels de leur bienveillante collaboration.

² ADN, *Journal de la Nièvre*, 31 octobre 1908.

janvier 1908 lorsque Le Blond entre au cabinet Clemenceau. En effet, Maurice Le Blond est un « clemenciste » de choc : il l'a montré et surtout écrit dans deux ouvrages.

D'abord, en 1906, Maurice Le Blond publie un petit ouvrage, une *Biographie critique de Georges Clemenceau* qui est en fait une véritable hagiographie. La conclusion est ainsi formulée :

Nous voici parvenus au terme de cette étude. On sait comment M. Clemenceau vient d'être appelé à diriger, en des circonstances particulièrement passionnantes, un des plus hauts rouages de l'État français. Après avoir étudié le polémiste, le philosophe et l'écrivain, ce sera une attachante expérience que de pouvoir suivre le Clemenceau ministre. Il ne nous appartient pas de prophétiser, mais tout laisse présager que l'homme d'État ne sera pas inférieur au sociologue, à l'homme de lettres, à l'orateur que, tour à tour, il a été, avec tant de prestige et tant d'éclat.

En mars, Clemenceau vient d'être nommé Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement Sarrien. Rapidement, comme le prédisait Maurice Le Blond, il montre ses indéniables capacités d'homme d'État : fermeté à l'encontre de la C.G.T. lors du 1^{er} mai ; joute oratoire mémorable avec Jean Jaurès en juin. Le 13 juillet est votée par la Chambre des députés la réhabilitation de Dreyfus et sa réintégration dans l'armée ainsi que la réintégration du lieutenant-colonel Georges Picquart au grade de général de brigade (sa carrière avait été brisée en prenant la défense de Dreyfus contre sa hiérarchie). Le débat qui s'ensuit sur la responsabilité des généraux dans l'affaire Dreyfus donne lieu à une violente altercation entre le ministre de tutelle de Clemenceau, Albert Sarraut (sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur) et le député nationaliste Paul Pugliesi-Conti. Le soir même, les deux adversaires se battent en duel et Sarraut est grièvement blessé. Ce même jour est voté le transfert des cendres d'Émile Zola au Panthéon.

Le 19 octobre 1906, après le départ de Ferdinand Sarrien de la présidence du Conseil, Clemenceau le remplace (tout en conservant le portefeuille de l'Intérieur). À ses côtés, Joseph Caillaux est en charge des Finances, le général Picquart est nommé à la Guerre et René Viviani prend la tête du nouveau ministère du Travail et de la Prévoyance sociale.

En septembre 1907, Maurice Le Blond publie un nouvel et imposant ouvrage (458 pages) intitulé *La crise du Midi* et sous-titré « Étude historique suivie de la publication des rapports des fonctionnaires civils et militaires sur les événements du Midi ». C'est une œuvre d'histoire du temps présent car il narre la révolte des « gueux de la vigne » commencée en mars 1907 ; l'agitation perdure

jusqu'en juillet¹. Très clairement, Maurice Le Blond soutient la politique de fermeté menée par Clemenceau durant ces cinq mois (avec l'intervention de la troupe et l'incarcération des meneurs). Il écrit notamment :

Ainsi donc, quand on se sera persuadé de l'importance des troubles du Midi, on arrivera presque à s'étonner que le sang répandu ne l'ait pas été davantage. Nous en sommes heureux pour M. Clemenceau qui aura traversé, en homme de cœur, ces circonstances particulièrement douloureuses, en sachant concilier les nécessités du pouvoir avec les sentiments profonds du tribun et du démocrate, dont les généreuses interventions, en faveur des amnistiés de la Commune et des victimes de Fourmies, demeureront inoubliables.

Ainsi, son entrée, en janvier 1908, au poste d'attaché au cabinet du Président du Conseil et Ministre de l'Intérieur n'est pas une surprise. Son avancement est même extrêmement rapide puisque, à la mi-avril, il est nommé secrétaire général de la préfecture du Tarn-et-Garonne : il ne rejoint cependant pas ce poste et reste à Paris au sein du cabinet Clemenceau².

Le dimanche 12 avril, Maurice Le Blond représente le gouvernement lors de l'inauguration de la statue d'Émile Zola à Suresnes. Selon lui, l'absence des plus hautes autorités de l'État s'explique par le fait que le gouvernement se réserve pour « la cérémonie prochaine du Panthéon », ne voulant donc pas préalablement « déflorer le caractère de cette solennelle apothéose ». Et, début mai, il est élu au Conseil municipal de Saint-Cloud après deux échecs consécutifs (lors d'élections municipales partielles en 1902 et au renouvellement général de mai 1904)³.

Le mercredi 3 juin, Maurice Le Blond est présent au cimetière Montmartre lors de l'exhumation du corps d'Émile Zola qui est ensuite transporté au Panthéon. Le 19 mars 1908 avaient enfin été votés les crédits nécessaires à cette cérémonie après des échanges vifs entre la droite, avec à sa tête Maurice Barrès, et la gauche, avec en particulier l'éloquence du député du Tarn et leader des socialistes, Jean Jaurès. La presse nationaliste et les caricaturistes se déchaînent

¹ La région touchée est le Languedoc-Roussillon. Menée par Marcelin Albert, cette protestation découle de graves difficultés économiques (notamment l'effondrement du prix du vin devant la concurrence d'autres régions).

² Il est possible que cette mesure administrative n'ait été que préparatoire à sa nomination à une sous-préfecture.

³ Renseignements transmis par Mme Reyre (source : Archives municipales de Saint-Cloud).

alors contre l'entrée d'Émile Zola au Panthéon¹. Ce climat tendu se répercute dès le 3 juin au soir puisque le cortège reçoit des cris de « À bas les Juifs ! À bas Zola ! ». Tous les amis d'Émile Zola le veillent jusqu'au lendemain.

Et, le jour de la cérémonie, en présence des plus hautes autorités (dont le Président de la République et le Président du Conseil), un attentat vise le commandant Alfred Dreyfus qui est blessé à un bras par deux coups de feu tirés par le journaliste nationaliste Louis-Anthelme Gregori (qui écrit aux journaux *Le Gaulois* et *La Presse Militaire*). Ce dernier déclare avoir voulu « venger l'injure que le gouvernement inflige à l'armée en la faisant participer à cette cérémonie » ; quelques semaines plus tard, il sera acquitté.

Le 14 octobre, à la mairie du 8^e arrondissement de Paris, Maurice Le Blond épouse civilement Denise Émile-Zola, âgée de 19 ans, fille qu'Émile Zola a eue d'une liaison adultérine avec Jeanne Rozerot. Les témoins du marié sont le Ministre de la Guerre, le général Georges Picquart, et Ernest Dépré, son cousin ; la mariée a pour témoins deux très proches amis de son père, Théodore Duret, critique d'art, et Alfred Bruneau, compositeur². Une petite brochure, publiée quelques semaines plus tard, mentionne la présence d'« une compacte et brillante assistance, dans laquelle on remarquait un grand nombre de personnalités appartenant au monde de la politique, de la littérature, des sciences et des arts ». L'allocution du maire-adjoint ne manque évidemment pas de faire référence à l'Affaire et mentionne cette profonde affection qui unit Mme veuve Émile Zola et les deux enfants de Jeanne Rozerot, Denise et Jacques :

En [leur] ouvrant vos bras, vous avez, Madame, fait un geste qui honore toutes les femmes, que dis-je ? qui honore l'humanité. Vous avez droit à toute notre admiration.

Parmi les invités de ce mariage, on relève toute l'intelligentsia parisienne (de gauche bien évidemment) : les Ministres du Commerce, Jean Cruppi, et du Travail, René Viviani ; le Sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur, Adolphe Maujan. D'autres hauts-fonctionnaires sont présents (notamment ceux qui travaillent avec lui au ministère de l'Intérieur), des personnalités liées à l'Affaire, l'avocat Labori, Alfred Dreyfus et son épouse, des hommes politiques (notamment des membres du Conseil municipal de Saint-Cloud)³.

¹ 1908, *Zola au Panthéon. Le débat parlementaire sur le transfert des cendres d'Émile Zola au Panthéon*, Assemblée nationale et éditions du Patrimoine, 2008.

² Théodore Duret (1838-1927) et Alfred Bruneau (1857-1934) étaient des amis d'Émile Zola.

³ Cette petite brochure est disponible à la SSAC.

Ainsi, 1908 a été pour Maurice Le Blond une année décisive, tant du point de vue professionnel que personnel. Une nouvelle vie commence pour lui à Clamecy.

Pour commenter l'arrivée de leur nouveau sous-préfet, les deux journaux de droite de l'arrondissement de Clamecy sont plus mesurés que le *Journal de la Nièvre*. En effet, *L'Indépendance* reprend l'article de son confrère de Nevers mais en retirant le propos quelque peu ironique ; quant au *Clamecycois*, en la personne de son rédacteur en chef, Ariste Staub, il est très conciliant :

N'ayant pas l'honneur de connaître personnellement M. Le Blond mais confiant dans le choix dont il vient d'être l'objet de la part de M. le Président du Conseil, nous espérons que, s'inspirant des sentiments d'équité, de libéralisme et de républicanisme professés par la majorité des électeurs de l'arrondissement, il saura, à l'exemple d'un bon nombre de ses prédécesseurs, s'acquérir l'estime et la sympathie de tous ses administrés. C'est dans cet espoir que nous nous faisons un plaisir de lui adresser nos meilleurs souhaits de bienvenue¹.

Les journaux de gauche, *L'Écho de Clamecy* et *La Tribune*, se contentent d'annoncer ce changement de titulaire sans ajouter aucun commentaire.

Le mercredi 11 novembre, Maurice Le Blond vient à Clamecy pour la première fois puis le lendemain se rend à la préfecture de Nevers pour prendre officiellement possession de son service. Il repart ensuite pour Paris et, non sans humour, un journal écrit qu'« il n'avait sans doute point encore achevé son voyage de nocces² ». Le lundi 16 novembre, Maurice Le Blond est à son poste à la sous-préfecture.

Pour la nouvelle année, il reçoit à la sous-préfecture le Conseil municipal, présenté par le maire, le docteur Théodore Beaufiles, les membres des Tribunaux civil et de commerce, les fonctionnaires des services municipaux et administratifs de la ville. Ce premier contact lui permet de faire connaissance avec les « forces vives » de la ville. Cependant, il fait savoir par voie de presse qu'il regrette de ne pouvoir répondre individuellement « aux cartes de visite qu'on lui a adressées ce qui causerait un surcroît de travail aux bureaux déjà surchargés à cette époque de l'année ». Cette décision, fort anodine, amène le *Journal de la Nièvre* à publier en première page une réponse cinglante :

¹ ADN, *Le Clamecycois*, 31 octobre 1908 ; *L'Indépendance de la Nièvre* et *Journal de Clamecy*, 1^{er} novembre 1908.

² ADN, *Le Nivernais, journal populaire indépendant*, 15 novembre 1908.

Vous êtes jeune, vous avez vécu parmi les futurs espoirs du parti républicain, vous venez de contracter un mariage sur lequel la presse a quelque peu jasé et, l'âge aidant, le petit bruit fait autour de votre nom vous a un tantinet grisé. Sans doute, vous avez pensé que les Clamecycois seraient très ébahis en voyant débarquer chez eux, comme sous-préfet, l'un des benjamins de Clemenceau et le propre gendre de feu Zola. Oui, vous seriez très aise, mon cher monsieur Le Blond, que vos administrés vous accordent de l'importance. Par malheur, vous en usez fort mal avec eux et, pour peu que vous récidiviez, j'ai bien peur qu'ils ne vous prennent même pas au sérieux¹.

Cette nouvelle pique montre clairement que Maurice Le Blond a été placé « sous surveillance » par certaines personnes. Mais, *Le Clamecycois* choisit de prendre sa défense :

Il [Maurice Le Blond] n'a fait que continuer une coutume déjà ancienne, qui se justifie dans une certaine mesure par le très grand nombre de cartes adressées à la sous-préfecture, tant par les fonctionnaires que par les administrés et pour le rendu desquelles il serait nécessaire de mobiliser tous les employés de la sous-préfecture ; ce qui, du reste, n'entre pas dans leurs attributions et qui constituerait un fait légitimement critiquable.

Finalement, l'article « quelque peu ironique » du *Journal de la Nièvre* ne se justifiait aucunement du fait du « peu d'importance de l'acte signalé ». Et, pour montrer son total désaccord, *Le Clamecycois* désapprouve la mention du mariage récent du sous-préfet et précise « que ces allusions dissimulent mal le but poursuivi² ».

Ainsi, si la presse de Nevers ne lui laisse aucun répit, la presse de Clamecy lui est plutôt favorable. D'ailleurs, ses premières sorties se sont passées sans difficulté. À la fin décembre, le sous-préfet et son épouse ont honoré de leur présence une conférence organisée par la Société scientifique de Clamecy et celui-ci l'intègre en janvier avec, en cadeau, le don de trois de ses ouvrages, *Georges Clemenceau*, *Saint-Georges de Bouhélier* et *La Crise du Midi*³. Cette adhésion rapide n'a rien d'exceptionnel puisque tous les sous-préfets sont ainsi accueillis dès leur arrivée à Clamecy. Durant ce même mois, il préside la réunion annuelle de l'Association des Dames Françaises de la Croix-Rouge ; selon *L'Indépendance*, « sa trop courte allocution, prononcée d'une voix claire et vibrante, avec des notes impressionnantes, a été à la fois une chaude profession de foi

¹ ADN, *Journal de la Nièvre*, 7 janvier 1909.

² ADN, *Le Clamecycois*, 9 janvier 1909.

³ SSAC. L'ouvrage *Saint-Georges de Bouhélier, biographie critique*, paraît en 1909 aux Éditions Sansot. Il n'est plus présent à la bibliothèque de la Société scientifique.

patriotique et un premier encouragement pour l'association¹ ». Mais, cette « lune de miel » ne va pas durer : les récriminations et les attaques personnelles vont alors se multiplier dans la presse.

Deuxième partie. Maurice Le Blond, sous-préfet de Clamecy (jusqu'en mai 1913)

Pour reprendre une formule de René Surugue, tous les représentants du gouvernement traduisent par leur attitude et leurs actes les visées et directives des divers ministères qui se succèdent au pouvoir². En 1908, alors que des fermetures de sous-préfectures sont à l'étude, un journal rassure très ironiquement ses lecteurs :

Le député ou le candidat gouvernemental a besoin, dans chaque circonscription, d'un agent qui représente et défende ses intérêts électoraux. Le sous-préfet est cet agent précieux, indispensable, - et c'est le Gouvernement qui le paie : s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer...

[Les sous-préfectures sont] un débouché admirable, unique, pour toute une fraction, la plus importante, de la clientèle des hommes politiques : songez que les fonctions de sous-préfet sont à peu près les seules dont un candidat puisse être pourvu, du jour au lendemain, sans références d'aucune sorte, sans connaissances techniques, sans diplômes... Si l'on supprime les sous-préfets, qu'est-ce que vous voulez que fassent les parlementaires de tous ceux de leurs parents, de leurs amis, de leurs clients, qui n'ont aucune aptitude spéciale, qui ne savent rien et ne sont bons à rien³ ?

L'implication de ces fonctionnaires est flagrante par leur présence à des banquets dits républicains qui sont en fait les banquets des radicaux-socialistes, dominateurs dans la Nièvre depuis une dizaine d'années. Ainsi, à Nevers, en octobre 1909, Maurice Le Blond est l'un des convives d'un banquet de la Fédération radicale-socialiste du département aux côtés de son président Victor Gueneau, du préfet de la Nièvre, et des parlementaires Victor Petitjean (sénateur depuis 1900), Jean Chandioux, Claude Goujat et André Renard (respectivement député des arrondissements de Château-Chinon, Cosne et Clamecy).

¹ ADN, *L'Indépendance*, 17 janvier 1909.

² SSAC. *Histoire de Clamecy et de l'Évêché de Bethléem*, Éditions du Bastion.

³ ADN, *Le Nivernais, journal populaire indépendant*, 8 novembre 1908.

I- Un haut-fonctionnaire de la République très engagé

Ses missions

Son travail à la sous-préfecture

À la sous-préfecture de Clamecy, Maurice Le Blond reçoit diverses personnalités dans des instances administratives. Ainsi se tient, deux fois par an, le Conseil d'arrondissement, maillon administratif aujourd'hui disparu¹. Les réunions sont présidées par le représentant de l'État et les élus doivent se contenter d'émettre des vœux et ne pas faire de « politique politicienne ». Or, en août 1912, lors d'une réunion de ce Conseil, des élus, dont la majorité est de droite, manifestent l'intention de déposer un vœu relatif à la représentation proportionnelle, qui est combattu par le gouvernement de l'époque. Maurice Le Blond se retire alors de la salle et en informe le Préfet². La sous-préfecture est également le lieu de réunion du Conseil d'Hygiène de l'arrondissement, instance où siègent le sous-préfet, des hommes politiques et divers personnels médicaux (pharmaciens, médecins et vétérinaires).

Mais, le sous-préfet effectue également un travail de l'ombre qui consiste à réceptionner les rapports de ses collaborateurs et subordonnés (le commissaire de surveillance administrative et les gendarmes notamment) et les synthétiser pour le préfet de la Nièvre. Ses domaines d'activité et d'intervention sont variés :

- l'économie (la situation de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des voies navigables) ;
- la société (sur les syndicats, leurs réunions et les grèves par exemple mais aussi le clergé) ;
- la politique (sur les hommes, les réunions des « partis » politiques et les élections) ;
- et la presse³.

¹ Quatre Conseils d'arrondissement (à Château-Chinon, Clamecy, Cosne et Nevers) existent dans la Nièvre jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Neuf conseillers siègent par arrondissement. À cette époque, deux conseillers sont à élire pour Clamecy, Corbigny et Lormes et un seul pour Brinon, Tannay et Varzy. Ces conseillers lorgnent souvent vers le Conseil général qui siège à Nevers, mais bien peu y parviennent.

² ADN, M 406 : élections aux Conseils général et d'arrondissement (1912-1914). Rapport du 5 août 1912.

³ À cette époque, trois journaux paraissent dans l'arrondissement clamecycois avec une périodicité hebdomadaire : *Le Clamecycois*, fondé en janvier 1885 par Ariste Staub (1849-1910) ; *L'Écho de Clamecy*, fondé en juillet 1886 par Alexandre Lahaussois (1842-1928) ; *L'Indépendance de la Nièvre. Journal de Clamecy*, fondé en avril 1888 par Paul Hovasse.

Les Archives de Nevers possèdent une lettre du Préfet à M. Le Blond assez étonnante car le premier sermonne quelque peu son collaborateur pour un retard dans la transmission des informations et il précise :

Vous voudrez bien, pour l'avenir, vous inspirer de ces observations et me tenir plus complètement et plus rapidement informé des manifestations politiques qui se dérouleront dans votre arrondissement.

C'est d'autant plus curieux que ce document date du 3 décembre 1912, alors que Maurice Le Blond est en poste depuis quatre ans (il écrit d'ailleurs une lettre d'excuses à son supérieur hiérarchique¹).

Les sorties publiques du sous-préfet

Pour « prendre le pouls » de la population, le sous-préfet fait des tournées régulières pour visiter les six cantons de son arrondissement. Il en profite alors pour se faire le porte-voix des nouveautés législatives : ainsi, en mars 1911, il effectue une tournée de conférence dans chaque chef-lieu de canton pour exposer les mécanismes de la loi sur les retraites ouvrières.

Le sous-préfet peut aussi intervenir lors de la création de diverses associations ou comités. En août 1912, Maurice Le Blond appuie la création d'une section clamecycoise du Comité républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, qui est en fait un groupe de pression au sein du Parti radical-socialiste (il en est désigné président d'honneur aux côtés d'André Renard, député de Clamecy, et Théodore Beauvils, maire et conseiller général de Clamecy). Édouard Davesne, négociant et conseiller municipal de Tannay, en est la véritable cheville ouvrière et en assume la présidence (il est par ailleurs vice-président de la section départementale et secrétaire-rapporteur du Comité central). Cette section est officiellement inaugurée en octobre, en présence du sénateur Mascuraud, son président-fondateur (d'où le terme de Comité Mascuraud qui lui est aussi donné)².

L'une des activités principales du sous-préfet demeure la présence et souvent la présidence à de nombreuses manifestations : celles relatives aux futurs conscrits de l'année et les Conseils de révision mais aussi les banquets populaires pour la fête nationale. Pour son

¹ ADN, 2 Z 747 : presse. Affiches. Réunions (1876-1912).

² Alfred Mascuraud (18 octobre 1848 – 27 octobre 1926) est élu sénateur de la Seine le 15 janvier 1905. Réélu en janvier 1909 et janvier 1920, il décède en cours de mandat. Le Comité Mascuraud est une sorte de club réunissant des élus pour la plupart issus de la gauche radicalisante et des républicains de gauche (de l'alliance républicaine démocratique notamment) ; il permet de mettre en liaison les hommes politiques avec les associations et les représentants du monde économique.

premier 14 juillet clamecycois, donc en 1909, Maurice Le Blond, après les traditionnels remerciements et félicitations, exhorte « les républicains à l'union, afin de rendre impossible dans notre arrondissement le retour de la réaction » : il se projette en fait aux élections législatives de mai 1910 où André Renard remet en jeu son mandat acquis en mai 1906 après dix-sept années d'échecs pour les hommes de gauche¹.

Quelques discours prononcés lors de ces sorties subsistent grâce à la presse de l'époque qui les publie : ils montrent un homme cultivé, avec une « belle plume » mais qui sait aussi faire preuve d'ironie voire d'un peu de minauderie. Ainsi, en août 1910, présidant une cérémonie de prix au pensionnat de jeunes filles Renneteau-Germenot de Clamecy, il qualifie de « terrible » l'obligation de prononcer un discours. Mais, c'est pour mieux s'en amuser :

Vous me répondrez, Mesdames, Messieurs, qu'un sous-préfet ne doit pas s'effaroucher de parler en public. Les allocutions, les speeches, les toasts, les palabres de toute sorte, sont des nécessités de sa fonction, et des personnes mal intentionnées pourraient même insinuer qu'il n'est guère bon qu'à cela.

Or, devant cet auditoire presque exclusivement féminin, il poursuit de cette manière :

Je vous avoue, Mesdemoiselles, que l'on a beau être gratifié par son Gouvernement de chamarrures d'argent, être flanqué d'une épée et porter un bel uniforme de guerrier en civil ou de civil militarisé, on n'en éprouve pas moins en se levant ce qu'on appelle le « trac » en langage de comédiens, c'est-à-dire je ne sais quel petit frisson de timidité, mêlé d'anxiété.

Et, il ajoute avec humour :

Si donc le jour de la distribution des prix est le plus agréable de l'année scolaire, ce beau jour est voilé d'un nuage noir, et ce petit nuage n'est autre que l'ennui que vous subirez en écoutant le personnage importun et fâcheux qui est chargé du discours traditionnel².

Mais, Maurice Le Blond fait aussi des discours beaucoup plus sérieux. En 1909, lors d'une première remise de prix, il montre que cette fête est indispensable « pour relever l'idéal des collectivités et pour alimenter l'enthousiasme des Démocraties » avant que les élèves ne fassent, pendant ces deux mois de vacances, « une petite

¹ Pour une biographie d'André Renard, voir le Bulletin de la SSAC, année 2005, p.43 à 83.

² SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 14 août 1910.

expérience de la Liberté ». Ces remises de prix entretiennent « chez les jeunes générations, le Culte du Livre, le respect de l'œuvre pensée et écrite » (Maurice Le Blond peut effectivement en parler en connaissance de cause). Ces distributions ont aussi pour lui un autre mérite :

Aimer les livres, leur conférer une valeur précieuse et rien n'est plus salulaire, vraiment, en notre époque, où l'immense majorité des gens limitent leurs connaissances et leurs opinions à celles que leur fournit la lecture hâtive et fiévreuse des journaux d'informations.

Sachant que Le Blond a aussi été journaliste, il est amusant de le voir ainsi préférer la « profondeur » du livre plutôt que la rapidité des informations de la presse nationale et locale.

Les élections, moment-clé de la vie démocratique

Les scrutins législatifs et cantonaux de 1910

Les premières élections que Maurice Le Blond doit suivre attentivement sont les plus importantes puisqu'il s'agit des élections législatives prévues les dimanches 24 avril et 8 mai 1910.

Dans son rapport du 5 avril 1910, soit à peine trois semaines avant le premier tour, le sous-préfet mentionne une situation électorale calme et favorable au député sortant, le radical-socialiste André Renard. L'opposition de droite cherche un candidat mais Jules Jaluzot, approché, ne peut pas se présenter à la suite de sa condamnation judiciaire de janvier 1906. Du côté de l'extrême gauche, Adolphe Gauthier, originaire de Flez-Cuzy, l'un des principaux leaders des socialistes de l'arrondissement, se présente aux suffrages des électeurs mais sans avoir obtenu le soutien de la Fédération socialiste de la Nièvre (qui a préféré concentrer ses forces et ses moyens dans les arrondissements de Nevers et de Cosne).

Cependant, cinq jours avant le premier tour surgit la candidature d'Henri Charrier, avocat à Nevers, républicain indépendant (en fait c'est un libéral). Les rapports transmis au préfet ont disparu mais le résultat du premier tour est une très mauvaise surprise pour Maurice Le Blond comme pour André Renard. En effet, le quasi-inconnu Charrier arrive en tête avec 5 680 voix (38,2%) contre 5 290 à Renard (35,6%) et 3 601 à Gauthier (24,2%). Après le désistement de ce dernier, André Renard l'emporte très difficilement avec 7 838 voix (50,6%) contre 7 426 à Charrier (48%) ; Renard n'arrive en tête que dans trois cantons (Clamecy, Tannay et d'une courte tête à Varzy) alors que Charrier le devance à Brinon, Corbigny et Lormes. Il aurait été intéressant de savoir quelles explications donne Maurice Le Blond à ces résultats, très peu satisfaisants pour le gouvernement qu'il

représente. Malheureusement, aucune trace ne subsiste des rapports postélectoraux¹.

Quelques semaines plus tard, à la fin juillet, doivent se dérouler les élections cantonales, scrutin que n'avait pas encore suivi Maurice Le Blond. Le 9 juillet, il transmet un rapport au Préfet concernant les candidats au Conseil d'arrondissement. Parmi ceux-ci, il ne manque pas d'égratigner les hommes qui ne partagent pas ses idées. Ainsi Eugène Cartier, « réactionnaire », « jeune homme plein d'ambition et de vanité » qui « renouvelle les procédés de M. Jaluzot et croit qu'avec de l'argent on peut acheter des électeurs » et Roger de La Brosse qui « ne pourra jouer dans le Conseil d'arrondissement qu'un rôle très effacé ». Mais, son diagnostic se révèle erroné puisque M. de La Brosse est élu président de ce Conseil le 3 août alors que les radicaux-socialistes le dirigeaient jusqu'alors².

Au Conseil général, Maurice Le Blond voit l'arrivée de nouvelles personnalités : François Gay à Corbigny (de tendance républicaine-socialiste), Émile Magnien à Tannay et Désiré Suryot à Varzy (tous deux radicaux-socialistes).

Le scrutin municipal de mai 1912

Les élections municipales de mai 1912 sont très intéressantes à Clamecy. Depuis plusieurs décennies, les radicaux-socialistes tiennent la mairie avec successivement à leur tête Émile Reboulleau (de juin 1890 à décembre 1904) puis Théodore Beaufiles (à partir de décembre 1904). Si, en mai 1904 et mai 1908, le leader des socialistes, Louis Guenot dit Le Blond, a été accueilli sur la liste radicale-socialiste, les nouveaux venus qui se réclament du socialisme ne veulent plus se contenter des « miettes ». Deux hommes sont particulièrement en vue : le docteur Charles de Baudre, secrétaire du groupe républicain socialiste de Clamecy, et Frédéric Preuss.

Depuis le début de l'année 1912, ils écrivent de nombreux articles dans *L'Observateur du Centre*, l'ancien journal des socialistes unifiés devenu « journal républicain socialiste, organe des groupes socialistes indépendants de la Nièvre ». De Baudre concentre ses attaques sur la gestion municipale du maire et aussi sur sa personne (le « vieillissant » Beaufiles, élu au Conseil depuis 28 ans). À la suite du premier tour, M. de Baudre est élu avec 18 radicaux-socialistes. Au second tour, les quatre derniers sièges à pourvoir sont remportés par les socialistes, Frédéric Preuss, Louis Guenot dit Le Blond, Alfred Monceau et Edmond Rousseau. Ce résultat provoque un premier

¹ ADN, M 357 : élections législatives de 1910 (rapports, correspondance, résultats, chansons, presse, incidents).

² ADN, M 403 et M 405 : élections aux Conseils Général et d'Arrondissement (1910 et 1911).

« séisme politique » puisqu'il fragilise le docteur Beaufils, réélu maire malgré tout. Mais l'opposition socialiste ne désarme pas : Frédéric Preuss et le docteur de Baudre sont les plus véhéments lors des conseils municipaux et dans la presse¹.

À partir d'août, Frédéric Preuss, professeur et musicien, se dévoile comme un dessinateur hors-pair avec la série intitulée « *Les Hommes illustrés de Clamecy* » (parue avec intermittence jusqu'en mars 1913).

Dans le même temps, le docteur de Baudre, qui décidément n'a peur de rien et revendique son indépendance, polémique avec les socialistes SFIO en la personne de Jean-Baptiste Dariaux, le rédacteur du journal *Le Socialiste Nivernais*. Ce dernier n'apprécie guère que ce « jeune breton égaré dans le Clamecycois » lui donne des leçons de morale. Selon Dariaux :

Charles de Baudre est tombé dans le parti des dégoûtants, dans le parti des renégats du socialisme et du radicalisme, dans le parti où les convictions ne sont que des denrées marchandes.

Et il ajoute :

On me dit que M. le Sous-Préfet Le Blond-Zola serait le guide intime de M. de Baudre. Cela est possible mais je ferai remarquer au jeune sous-préfet que lui non plus n'a pas lieu de se plaindre des unifiés car lorsqu'il a fallu descendre dans la rue pour défendre la cause de son beau-père les « unifiés » n'étaient pas les derniers. M. Le Blond l'aurait-il déjà oublié² ?

C'est l'unique mention du rapprochement entre les deux hommes. Mais, à la lueur des années suivantes (Le Blond étant un proche d'un des principaux dirigeants des républicains socialistes, René Viviani), il est possible que Maurice Le Blond ait été un soutien discret de la Fédération républicaine-socialiste qui naît dans la Nièvre en 1911.

Cependant, Maurice Le Blond ne s'est pas contenté de « gérer » son arrondissement : il a été bien au-delà de ses prédécesseurs et s'est montré un athée de raison, un anticlérical farouche et un laïc passionné.

¹ En juillet 1913, juste après le départ de Maurice Le Blond, l'étoile de Théodore Beaufils a définitivement pâli auprès de ses « amis » radicaux-socialistes qui le mettent en minorité et choisissent un nouveau candidat pour le Conseil général, Alfred Grimouille. Maintenant sa candidature, Théodore Beaufils est battu : il démissionne alors de ses fonctions de maire et de conseiller municipal.

² ADN, *Le Socialiste Nivernais, organe de la Fédération socialiste de la Nièvre (SFIO)*, 31 août 1912.

Laïcité et anticléricalisme : le combat de Maurice Le Blond

Depuis la loi de séparation de l'Église et de l'État de décembre 1905 et les inventaires qui ont suivi, la question religieuse est particulièrement sensible. Les radicaux-socialistes qui dominent la vie politique ne cessent de surveiller l'Église catholique, accusée de soutenir les hommes de droite (surtout les libéraux) ; la République défend la laïcité et une politique anticléricale est menée avec plus ou moins d'intensité selon les périodes et les hommes. À cet effet, l'administration préfectorale et la justice sont mises à contribution. Concernant le clergé de son arrondissement, Maurice Le Blond transmet des rapports fréquents au préfet (et ce d'autant plus que l'arrondissement de Clamecy reste le plus modéré du département). Ainsi, dans un rapport de mars-avril 1909, il signale :

La création de plusieurs petits journaux, rédigés par les desservants des communes et qui, sous le couvert de propagande religieuse, n'ont d'autre but que d'attaquer l'œuvre poursuivie par le gouvernement de la République. Voici la liste de ceux existant actuellement dans mon arrondissement :

- Bulletin de Brassy, mensuel ;
- Bulletin de Marigny, Monceaux, Ruages, hebdomadaire ;
- Bulletin de Marcy-Chevannes ;
- Bulletin de Brinon, mensuel ;
- L'Écho de Cervon, mensuel.

Quelques-uns de ces journaux paraissent irrégulièrement, sans déclaration ou bien en négligeant d'effectuer le dépôt légal, leurs gérants ont été l'objet de poursuites devant le tribunal correctionnel de Clamecy et condamnés à diverses amendes avec sursis.

Il signale également :

Des syndicats agricoles, presque tous fondés sous l'impulsion réactionnaire et cléricale, continuent de se créer dans l'arrondissement. Voici le tableau de ceux dont le parquet de Clamecy a reçu dans le courant de mars les déclarations (Marigny-sur-Yonne, Chitry-les-Mines, Vauclaix, Oudan, Marcy, Cuncy-les-Varzy)¹.

Et, effectivement, le tribunal correctionnel de Clamecy accumule les procès de presse et ne chôme pas dans ces condamnations :

- le 24 mars : l'abbé Jean-Charles Brisson, curé de Marcy, prévenu d'infraction aux articles 3, 4 et 10 de la loi du 29 juillet 1881 sur la

¹ ADN, 2 Z 869 : rapports du commissaire de surveillance et du sous-préfet (1906-1910). Il ne faut pas négliger ce syndicalisme qualifié de « jaune », à l'opposé du syndicalisme « rouge » (c'est-à-dire des hommes de gauche).

presse, en qualité d'imprimeur-gérant du *Bulletin paroissial de Marcy et de Chevannes-Changy*, est condamné à 50 francs d'amende ;

- le 21 avril : l'abbé Mercier, curé de Cervon, et Mme Jeanne Carne, directrice de l'Imprimerie française, à Chalon-sur-Saône, ont été condamnés : le premier à 25 francs d'amende ; la seconde, à 50 francs, tous deux avec sursis, pour contravention à la loi du 29 juillet 1881 ;

- le 28 avril : Félix Trochu, imprimeur à Rennes, et l'abbé Onésime Nettement, curé de Brinon-sur-Beuvron, le premier à 50 francs d'amende ; le second à 25 francs, pour infraction sur la presse du 29 juillet 1881¹.

Dans un premier temps, Maurice Le Blond est aidé dans sa tâche par le procureur de la République de Clamecy, M. Valade, qui a soutenu une « campagne contre les Syndicats agricoles », une seconde « contre les bulletins paroissiaux » et une troisième « contre le Denier du Culte² ». En effet, en juillet, le procureur a envoyé à tous les maires une lettre au sujet des quêtes à domicile jugées « forcées », ce qui provoque la réaction immédiate de l'abbé Charles Noël, curé de La Collancelle³. Une instruction est menée mais elle n'aboutit finalement pas.

À ce même moment, et ce n'est sans doute pas un hasard, Maurice Le Blond décide de porter le fer dans cette plaie ouverte. À la fin juillet 1909, il préside la distribution annuelle des prix aux élèves du collège de la ville. La première allocution porte sur « L'Art moderne en Allemagne » : son auteur, Frédéric Preuss, est un jeune professeur d'allemand de 25 ans, qui a la particularité d'être arrivé à Clamecy en octobre 1908, un mois seulement avant Maurice Le Blond⁴. Puis, ce dernier lui succède et termine son intervention en faisant preuve d'une grande liberté de ton :

¹ ADN, *Journal de la Nièvre* 26 mars, 23 avril et 30 avril 1909.

² ADN, *La Croix du Nivernais*, 1^{er} août 1909. Par la suite, les rapports entre Maurice Le Blond et le procureur Valade deviendront très tendus. En février 1912, il écrit ainsi au Préfet : « En raison de l'attitude de M. le Procureur de la République de mon arrondissement qui feint d'ignorer jusqu'à l'existence de la sous-préfecture, je vous serais reconnaissant de vouloir bien obtenir ce renseignement par l'intermédiaire de M. le Procureur général ».

³ Concernant cet abbé assez « remuant », voir l'article de Jean Barjot, « Syndicalisme et grèves des bûcherons dans la région de La Collancelle : de la réalité à la fiction », in *Bulletin de la SSAC*, 2006.

⁴ Licencié ès-lettres (allemand) en juillet 1904 puis certifié en 1907, Frédéric Preuss n'a exercé qu'un an dans un collège de son département natal. En mai 1909, il tente d'intégrer le lycée de Clamecy mais finalement reste au collège. Voir son dossier aux ADN, 1 T 604.

Il est évident que jamais, comme aujourd'hui, l'humanité n'a bénéficié d'une telle somme de libertés, liberté de croyance, liberté d'opinion, liberté de penser à sa guise, de se réunir et de s'associer. Grâce à la science, grâce à l'instruction généreusement diffusée, l'intelligence humaine a été allégée de cette croûte épaisse de préjugés et d'ignorance qui l'obscurcissait. L'homme n'a plus, pour le courber, je ne sais quel respect d'un dogme erroné et arbitraire. Il n'a plus pour le guider l'inutile effroi des sanctions supraterrrestres, prétendues divines. Et, peu à peu, à ce que Nietzsche appelait « la morale des Esclaves » se substitue la morale des hommes libres, n'ayant plus pour lois que celles de la raison, de la vérité et de la justice¹.

Ces trois derniers termes se retrouvent fréquemment dans les discours prononcés lors des enterrements civils par des libres-penseurs. L'attaque contre la religion catholique est explicite et amène une réponse qui paraît dans deux journaux de droite, *La Croix du Nivernais* et *L'Indépendance*². La lettre publiée, signée par « un groupe de pères de famille », est d'ailleurs différente selon les deux organes de presse, le premier optant comme à son habitude pour un ton encore plus polémique que le second.

Dans *La Croix*, la lettre se réjouit tout d'abord que les maladresses du « gouvernement de la République » permettent de « nous faire sortir peu à peu de l'état d'apathie dans lequel nous nous endormons depuis si longtemps. Hier, c'était la quête du culte qui excitait le zèle du Procureur de la République et du juge d'instruction, aujourd'hui ce sont les solennités universitaires qui mettent à découvert devant nos enfants le sectarisme officiel ». Deux hommes sont visés :

Un principal, jeune et arriviste, auprès de qui, dit-on, les opinions des parents influent parfois sur les notes données aux élèves » [il s'agit de Frédéric Preuss, qui n'est pas principal du Collège] et un jeune sous-préfet, dont le titre principal est d'être le gendre d'Émile Zola ! Ces deux blocards ont naturellement pensé que la distribution de prix d'un collège dans lequel jusqu'ici la politique n'avait rien eu à voir était propre à une manifestation maçonnique qui ne pourrait que leur servir en haut lieu.

Mais, « l'élucubration de M. le sous-préfet » a provoqué le mécontentement *a posteriori* des personnes « venues là pour encourager leurs enfants et leurs maîtres, et non pour entendre des discours d'arrière-loges aussi démodés que ridicules. » :

Nous eussions sans doute préféré que cette protestation se fut traduite immédiatement par une bordée de huées et de sifflets, ou par

¹ SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 1^{er} août 1909.

² ADN et SSAC, *La Croix du Nivernais*, 1^{er} août 1908 ; *L'Indépendance*, 8 août 1909.

une sortie sensationnelle, qui eût appris au représentant de M. Briand¹ que la prose de Zola est plus que déplacée dans une distribution de prix et que ce n'est pas la morale indépendante de *Nana* et de *Pot-Bouille* qui doit être la base de l'éducation.

Pour ce journal, « l'Université actuelle est incapable de donner l'éducation » et par conséquent, il est nécessaire de confier les enfants « aux écoles chrétiennes de Clamecy ou du département. » :

Si les études françaises et latines sont aussi fortes que dans les établissements universitaires, les enfants ne sont pas en outre exposés à y recevoir un enseignement athée et révolutionnaire. Quand nos collèges et lycées verront arriver la grève scolaire et que leurs élèves ne se recruteront plus que parmi les fils de fonctionnaires, on priera en haut lieu les professeurs, préfets et sous-préfets, de ne pas outrager les convictions des familles et de garder les leurs dans leurs poches.

Les propos de la lettre sont eux aussi très clairs pour la défense de la religion catholique et ce journal étant diffusé dans toute la Nièvre, Maurice Le Blond gagne une certaine « popularité » hors de son arrondissement. Dans *L'Indépendance*, la lettre est plus courte mais dénonce elle aussi ce discours :

Déjà, vous voyez les intelligences, affranchies de tout frein, s'épanouir et briller..., pour remplacer, sans doute, les étoiles si bien éteintes par M. Viviani². Pourquoi tant de mots pour ensevelir des croyances si bien mortes, d'après vous ! Sans doute, il est normal de voir le gendre de M. Émile Zola partager les désirs de M. Viviani. Nous n'entendons point nous immiscer dans ses opinions personnelles ; mais il nous paraît odieux et particulièrement déplacés de les lui voir émettre devant les enfants. Bien qu'ayant confié nos fils à un établissement laïque, nous n'entendons point que la fameuse neutralité française (que vous devez être le premier à faire respecter) soit ainsi violée. Nous trouvons inconvenant que dans une assemblée d'écoliers vous osiez apporter des discours d'arrière loge et préconiser la suppression de croyances indispensables, selon nous, pour étayer toute règle morale.

Et, le 15 août, *La Croix du Nivernais* attaque de nouveau Frédéric Preuss, « professeur d'allemand et allemand lui-même ». Ce discours :

proclamait la supériorité artistique par suite intellectuelle de l'Allemagne sur la France, or, la cause de cette supériorité c'est l'esprit de Luther, le père du libre examen et par conséquent de la Libre-pensée. Nous reviendrons un jour sur Luther et la Libre-pensée puisque notre enseignement public en France et particulièrement dans la Nièvre

¹ Aristide Briand est le chef du gouvernement depuis juillet.

² René Viviani est alors Ministre de l'Instruction publique.

et notamment à Clamecy, est confié à des partisans de Luther et de Zola. Ils nous préparent une génération bien française. Monsieur l'Inspecteur d'Académie, vous choisissez bien votre moment pour dire que les éducateurs de notre jeunesse nivernaise sont d'ardents patriotes.

La droite, classiquement, accuse donc ces hommes d'antipatriotisme (cette thématique n'est pas nouvelle en particulier depuis l'affaire Dreyfus).

Bien évidemment, la semaine suivante, les journaux de gauche apportent leur soutien à Maurice Le Blond. Selon *L'Écho*, ce discours doit être rapproché de celui de Jules Renard ; tenu au lycée de Nevers par « un ardent républicain, un courageux partisan de l'idéal laïque » :

[Il a eu] à l'adresse de nos adversaires des pointes qui ont porté. Cependant, Jules Renard n'a pas eu l'honneur d'une protestation dite des Pères de famille – et c'est dommage pour lui. Maurice Le Blond, sous-préfet, a eu cette chance. Pourquoi cet accès de fureur subite envers un discours dont l'élévation d'idées et le talent oratoire ont valu à son auteur un immense succès. C'est sans doute parce que M. Le Blond est un républicain inébranlable, dont le passé littéraire et politique est déjà bien rempli. Et puis, il est le gendre d'Émile Zola, qui, avec Molière et Balzac, ne fut jamais à l'Académie, car l'Académie était inutile à sa gloire. Si nous étions M. le sous-préfet, nous serions particulièrement reconnaissants à l'unique personnage qui a rédigé l'anonyme et ridicule protestation dite des Pères de famille. Nul ne pouvait lui faire une meilleure réclame, aussi profitable à son avancement.

Pour *La Tribune*, cette protestation est une « fumisterie ». Le discours de M. Le Blond, qui a parlé des « bases de la morale laïque », a produit « une impression profonde » et a été salué « par une tempête d'applaudissements ». La meilleure défense étant encore l'attaque, l'article poursuit dans ce registre :

Puisque, messieurs les cléricaux ont le toupet de nous parler de neutralité, nous aurions le droit de comparer l'attitude parfaitement démocratique de M. Le Blond à l'étrange incorrection de certains de nos fonctionnaires de Clamecy – et non des moindres – qui donnent ouvertement l'appui de leur autorité et de leur nom à des œuvres congréganistes dont le seul but est de combattre les institutions républicaines¹.

¹ ADN, *La Tribune*, 9 août 1909.

À peine dix mois après son arrivée, le sous-préfet de Clamecy est à l'origine d'une première et vive polémique ; c'est donc une entrée en matière quelque peu « remuante¹ ».

Mais, Maurice Le Blond n'a nullement été impressionné par ce tapage médiatique puisque, l'année suivante, lors de la distribution des prix aux élèves des écoles communales, son discours est cette fois-ci une magnifique profession de foi pour les lois scolaires de la République et la laïcité ainsi qu'un soutien appuyé à « l'admirable personnel de l'enseignement primaire ». Puis, le sous-préfet passe à l'offensive :

Messieurs, cette œuvre admirable de scolarité, entreprise par la République, nous l'avons vue attaquée, depuis moins d'un an, avec une violence sans nom. Vous vous souvenez tous du manifeste des évêques, publié quelques mois avant la consultation électorale et qui répondait par un cri de guerre aux déclarations libérales et républicaines de M. le Président du Conseil. Vous vous souvenez de la création de ces prétendues associations de pères de famille, qui n'ont, au fond, pour objet que de diffamer l'instituteur et de dénaturer son rôle aux yeux des populations. Vous n'avez pas oublié, enfin, ces campagnes d'outrages entreprises par certaines feuilles contre le personnel enseignant et contre l'École laïque, sous le prétexte fallacieux de Liberté. Il faut que ces messieurs en prennent leur parti. Les temps ne reviendront plus où le maître d'école, privé de garanties, se trouvait placé sous l'autorité directe du curé, exerçant sous sa domination, pendant les interclasses, les fonctions de sonneur ou de bedeau [...]. La République a voulu que les éducateurs du peuple fussent promus à la dignité compatible avec la noble mission qu'ils assument. Enfin, le principe de neutralité laïque est à ce point ancré dans les consciences qu'on ne l'en fera plus disparaître.

Et puis, Maurice Le Blond avance un argument quasiment inattaquable :

Et qu'on ne vienne pas nous dire que les sentiments respectables des familles soient lésés par l'enseignement que vous donnez, puisque celles-ci demeurent libres de donner à leurs enfants l'éducation confessionnelle qui leur paraît convenable [à Clamecy existent deux écoles libres, Saint-Charles et Sainte-Marthe].

¹ De plus, en octobre 1909, *Le Clamecycois* relate l'incident survenu entre le sous-préfet et des « commerçants » du bois à la suite d'une adjudication ratée des coupes de bois domaniales et communales de l'arrondissement de Clamecy. Cette affaire, moins intéressante sur le fond par rapport à la précédente, témoigne néanmoins d'une ambiance assez « électrique ».

Par cette éducation laïque, les élèves ont contracté « une dette envers la République et envers la société » :

Et cette dette, il vous sera facile de l'acquitter en devenant de bons citoyens, de bons républicains, de bons Français, fidèles à nos traditions et à notre idéal de Liberté, de Justice et de Progrès¹.

Ces deux discours sont sans ambiguïté : à la différence d'autres hauts-fonctionnaires, Maurice Le Blond ne connaît pas la langue de bois.

II- Sa participation à la vie socioculturelle de Clamecy

L'Association républicaine d'Enseignement populaire (décembre 1910-mai 1913)

En décembre 1910 est créée l'Association républicaine d'Enseignement populaire de l'arrondissement de Clamecy (AREP). Maurice Le Blond la soutient et ouvre la première séance par un discours dans lequel il précise que « la nouvelle association aura un caractère éminemment démocratique et populaire ; en cela, elle se distinguera de la si intéressante Société scientifique et littéraire, dont l'ambition est surtout de s'adresser à des érudits ». De plus, il veut désamorcer d'éventuelles polémiques en rappelant que les conférenciers « se défendent de toute intrusion dans le domaine politique et religieux ; ils ne veulent pas faire des jeunes gens les clients d'un parti, mais des citoyens libres, ouverts à l'esprit de discussion ». Les principales personnalités qui portent ce projet sont Bernard Reitz, président, Charles de Baudre et Mme veuve Misset (dont le mari a été adjoint au maire de Clamecy jusqu'à sa mort en novembre 1905), vice-présidents. Sans surprise, le secrétaire et son adjoint ainsi que les trésoriers et son adjoint sont tous des membres de l'Éducation nationale.

Le 29 janvier 1911, l'AREP organise sa conférence d'ouverture et Maurice Le Blond intervient en premier. Il rappelle tout d'abord :

Le but de la nouvelle société est de mettre le peuple au courant de toutes les grandes questions actuelles et des problèmes qui sollicitent l'humanité, tout en lui procurant des distractions et des délassements possibles.

Puis, il félicite les initiateurs de ce projet :

[Ils] sont tous de fermes républicains ainsi que de vaillants citoyens et, en particulier son président, M. Reitz, l'excellent et sympathique

¹ SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 7 août 1910.

conservateur des hypothèques qui a déployé une rare énergie et un véritable courage. Les injures même l'ont fait sourire. Pour essayer de faire échouer son entreprise, on a pu voir deux ou trois individus fanatiques s'improviser journalistes, se dépenser en stupides et venimeuses calomnies, réunir sans souci de leur dignité toutes les injures ordurières ramassées dans le ruisseau.

Ici, le sous-préfet fait référence à la campagne de presse qui touche à la fois l'AREP et la Loge « L'Humanité » de Clamecy (voir ci-dessous). Enfin, sans souci d'atténuer la polémique avec ses adversaires, Maurice Le Blond poursuit son discours offensif :

Les ennemis de l'idée laïque en auront été pour leurs frais et la foule qui se presse aujourd'hui dans cette salle devenue trop étroite est un témoignage éclatant que la population laborieuse de cette cité républicaine est de cœur avec les organisateurs dans leur noble entreprise d'éducation démocratique et de progrès social, avec un seul objectif : la défense et le triomphe de l'idéal républicain¹.

L'Association organise des conférences à Clamecy et dans les cantons environnants sur des sujets divers qui permettent d'apporter des connaissances et de la réflexion aux populations. Elle aide également financièrement les écoles laïques de la ville en organisant des soirées artistiques et musicales. Les conférenciers sont le plus souvent des personnalités locales : le 28 octobre 1911, Maurice Le Blond fait une conférence sur « Claude Tillier et son œuvre ». Ce même jour, le docteur de Baudre est nommé président et Frédéric Preuss secrétaire de l'AREP. Très rapidement, les deux hommes s'attirant les foudres des hommes et des journaux de droite, l'AREP va subir par contre-coup des attaques assez nombreuses. Ainsi, lorsqu'une fête est organisée en février 1913 pour remercier Mme Misset de sa générosité, *Le Clamecycois* glose sur « sa haine antireligieuse poussée à l'état maladif » et constate « que les catholiques n'ont point l'apanage de faire la charité à coup de grosse caisse » ; « cette fête carnavalesque » n'est qu'« une manifestation politique, ridicule pour elle et pour eux ». Bien sûr, les amis de Mme Misset se chargent de répondre à ces insinuations malveillantes. Maurice Le Blond, l'un des orateurs, se fait un plaisir d'égratigner à nouveau les religions :

C'est votre existence tout entière que vous consacrez à soulager autour de vous la souffrance humaine et la misère sociale. C'est pourquoi, Madame, votre exemple mérite d'être proposé à toutes les femmes. Si vous faites le bien, c'est uniquement pour satisfaire un

¹ SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 18 décembre 1910 et 5 février 1911.

penchant de votre cœur. Vous n'escomptiez même pas ces récompenses futures qui sont la sanction de ceux qui croient à une survie¹.

Le monument Jules Renard (1912-1913)

Au début du mois de mars 1912, *L'Écho de Clamecy* annonce l'élévation prochaine d'un monument en l'honneur de l'écrivain Jules Renard, décédé à Paris en mai 1910. Pour le journal, « cette manifestation sera littéraire mais aussi une imposante et grandiose cérémonie laïque et républicaine ». L'AREP, qui s'est chargée de porter le projet, nomme un comité exécutif pour mener à bien l'œuvre entreprise. Le sous-préfet Le Blond en est désigné président ; Charles de Baudre, Alfred Grimouille et Octave Robin, maire de Chitry-les-Mines, sont les vice-présidents alors que le poste de secrétaire revient à Frédéric Preuss².

Une première tentative pour constituer un Comité avait été lancée dès l'été 1910, sous les auspices des députés nivernais Alfred Massé et Louis-Henri Roblin : il s'agissait alors d'élever un monument Jules Renard à Nevers³. En avril 1911, il est toujours question d'un monument et de la collecte de fonds mais rien n'avance réellement jusqu'à la reprise en main du dossier par l'AREP. Finalement, en avril 1912, ce premier Comité fusionne avec celui de Clamecy : Chitry-les-Mines est définitivement choisi pour accueillir le monument.

Afin de populariser l'œuvre entreprise, des conférences sont organisées. En juin, à Corbigny, Maurice Le Blond préside la première dont l'orateur est un instituteur, Isidore Gaujour, qui intervient sur « Jules Renard, l'homme, l'écrivain, le styliste et le penseur ». Le sous-préfet intervient à la fin pour rappeler que « l'auteur de *Ragotte* et des *Histoires naturelles* fut un républicain de pure race et un républicain militant ». Mais, il s'agit également de glorifier :

l'artiste humain, l'écrivain aigu qui a penché son front fraternel, son regard clairvoyant sur les humbles, sur les « coupeurs de terre », sur les petits, sur les déshérités, afin de leur arracher leur obscur secret. Et c'est pourquoi nous vous convions, dès maintenant, à la solennelle apothéose de l'année prochaine, à cette inauguration dont c'est notre désir de faire à la fois une cérémonie littéraire, une fête républicaine et une manifestation régionale⁴.

¹ADN, *Le Clamecycois*, 9 février 1913 ; *L'Observateur du Centre*, 14 février 1913.

²Octave Robin a remplacé Jules Renard comme maire de Chitry-les-Mines ; le 29 juin 1912, il marie sa fille Juliette avec François Renard, fils de Jules.

³ADN, *La Tribune*, 2 août 1910.

⁴SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 30 juin 1912.

Puis, en novembre, à Clamecy, une nouvelle conférence est donnée sur « les Idées sociales » de l'auteur nivernais. Une nouvelle fois, Maurice Le Blond la préside. Selon *Le Clamecycois*, si le conférencier Maurice Mignon « s'est efforcé d'être impartial » et a su « concilier tous les partis », ce n'est pas le cas de « l'improvisation de Maurice Le Blond qui, en sa qualité de président, n'a pas su comprendre que toutes les opinions étaient respectables¹ ».

En fait, ce journal a décidé depuis un mois d'attaquer et de déstabiliser le sous-préfet sur la gestion de ce dossier. Selon *Le Clamecycois*, le statuaire Charles Pourquet aurait été choisi par le sous-préfet, validé par le Bureau du Comité mais pas par le Comité qui n'aurait en fait jamais été réuni. Et, il est vrai que les journaux de l'époque ne mentionnent jamais de réunions comme cela avait pu être le cas lors des préparatifs du monument clamecycois Claude Tillier entre 1903 et 1905. L'article critique le projet de monument et précise :

En attendant, chacun se demande pourquoi M. Le Blond dispose-t-il, selon son bon plaisir, de fonds qui ne lui appartiennent pas, et pourquoi va-t-il à Paris chercher des artistes quand nous en possédons de très bons dans notre département².

Le Socialiste Nivernais reprend cet article la semaine suivante sous le titre « Les fantaisies d'un sous-préfet » et rajoute, perfidement, que ces « lignes cinglent, comme il le mérite, le prétentieux personnage qui trône à la sous-préfecture de Clamecy ». Mais, la semaine suivante, le même journal insère une communication du groupe socialiste de Clamecy qui « décline toute responsabilité en ce qui concerne l'article paru dans le dernier numéro du Socialiste, et émet le vœu que dans l'avenir tous les articles concernant les personnalités de Clamecy soient soumis à son contrôle³ ». Ainsi, les socialistes de Nevers qui ont voulu « se payer » Maurice Le Blond ont mis dans l'embarras les socialistes clamecycois qui le connaissent et le côtoient tous les jours. Il s'agit sans doute des premiers règlements de compte qui vont ensuite se multiplier l'année suivante entre certains socialistes de Nevers et certains socialistes de Clamecy. Malgré tous ces aléas, la souscription est plutôt bien engagée et, à la fin octobre, la maquette du monument Renard est présentée au public.

¹ ADN, *Le Clamecycois*, 24 novembre 1912. Le journal précise alors qu'il reviendra sur ce problème mais finalement, il ne donne pas plus de développement durant les semaines suivantes.

² ADN, *Le Clamecycois*, 13 octobre et 3 novembre 1912. Charles Pourquet est en effet né en région parisienne mais a des attaches familiales à Entrains-sur-Nohain.

³ ADN, *Le Socialiste Nivernais*, 9 et 16 novembre 1912.

La polémique sur la place Émile-Zola

Durant les quatre premiers mois de l'année 1913 éclate une violente polémique à la suite de la décision de débaptiser la place des Barrières pour la dénommer place Émile-Zola. Frédéric Preuss et Maurice Le Blond (dans une moindre mesure Charles de Baudre), vont être au cœur des échanges particulièrement vifs entre la presse de droite et la presse de gauche (que ce soit dans les journaux de Clamecy et ceux de Nevers).

Le point de départ de cette polémique n'est d'ailleurs pas à l'échelle locale mais nationale. En effet, dans les premiers jours de janvier, Alexandre Millerand, Ministre de la Guerre, décide de réintégrer par mesure administrative le lieutenant-colonel du Paty de Clam dans les cadres de l'armée territoriale. Or, ce militaire a eu une action extrêmement négative durant l'affaire Dreyfus. Les anciens dreyfusards, les radicaux-socialistes et les socialistes crient au scandale et le tollé médiatique se termine par la démission du ministre Millerand. Fin janvier, M. du Paty de Clam fait des déclarations jugées « outrageantes » par le nouveau Ministre de la Guerre qui annonce des sanctions à son encontre¹.

Quelques jours plus tard, le 3 février, lors d'une séance du Conseil municipal de Clamecy, Frédéric Preuss prononce sur ce sujet un « discours très net et plein de conviction républicaine ». Selon lui :

Le mouvement nationaliste est un danger contre lequel tous les républicains, à quelque parti qu'ils appartiennent, doivent lutter. La réintégration dans les cadres de l'armée du colonel du Paty de Clam est un défi lancé au parti républicain tout entier, une insulte à ceux qui luttèrent naguère pour le triomphe de la vérité et de la justice ! Je vous demande de rendre un hommage éclatant à celui là même qui se dressa devant le colonel du Paty de Clam et le désigna d'un geste accusateur : j'ai nommé Émile Zola.

En conséquence, il propose l'ordre du jour suivant :

Le conseil municipal, désireux d'affirmer son attachement aux principes de la justice et du droit dont le régime républicain doit être l'expression, décide de donner, à la place située devant le Palais de Justice et actuellement dénommée place des Barrières, le nom d'Émile Zola qui n'est pas seulement l'une des gloires de la littérature française,

¹ Le lieutenant-colonel du Paty de Clam avait été mis à la retraite d'office lors de la révision du procès Dreyfus. Début février, il est sanctionné pour ses propos et suspendu de ses fonctions pendant un an.

mais qui fut aussi le défenseur admirable de la justice et de la vérité aux heures troublées où la République était en danger¹.

Même s'il s'abstient d'écrire « l'affaire Dreyfus », tout le monde comprend de quoi il s'agit.

En fait, il n'est absolument pas surprenant que Frédéric Preuss soit à l'origine de cette nouvelle dénomination. En janvier 1912, il a été l'un des conférenciers de l'AREP sur « Émile Zola, l'homme, l'écrivain et l'artiste ». Cette conférence n'a pu qu'être appréciée de Maurice Le Blond et de son épouse. Et, à la mi-juin 1912, lors d'un banquet réunissant les socialistes clamecycois après leur succès municipal de mai, Preuss avait été explicite lors de son discours :

En souvenir de cette soirée, j'ai l'intention de proposer au Conseil de moderniser les noms des rues en attendant de moderniser la ville et de remplacer des noms vieillots et sans signification comme rue Bourgeoise, place des Barrières ou des Jeux par les noms des grands défenseurs de l'idéal républicain. Je demanderai notamment qu'on donnât à la place des Barrières le nom du plus grand Français des temps modernes, qui fut à la fois grand penseur, grand écrivain et grand citoyen, qui lutta toujours pour le triomphe de la justice et de la vérité, qui fut, suivant la splendide expression d'Anatole France, un moment de la conscience nationale, j'ai nommé Émile Zola² !

Ainsi, si cette proposition n'avait pas encore été formulée, le scandale du Paty de Clam sert le dessein de Frédéric Preuss. Le conseil, à l'unanimité, approuve l'ordre du jour et en mars, le maire informe que « Mme Émile Zola, qui remercie le conseil municipal de l'hommage rendu à son mari, adresse une somme de 100 francs pour la caisse des écoles ». Puis, le ministère de l'Intérieur approuve cette nouvelle dénomination³.

Cette décision provoque l'ire des journaux de droite, *Le Clamecycois* et *L'Indépendance*, relayés par le *Journal de la Nièvre*, qui entretiennent la contestation lors d'une longue et nauséabonde campagne de presse. Immédiatement, *Le Clamecycois* publie deux lettres très offensives :

- la première émane d'un « franc... Gaulois » :

Avant de complaire sans doute à M. le sous-préfet Le Blond-Zola, le conseil aurait pu consulter, par voie de référendum, les habitants qui,

¹ ADN, *L'Observateur du Centre*, 7 février 1913.

² ADN, *Le Socialiste Nivernais*, 22 juin 1912.

³ AVC, I D 19 : registre des délibérations du conseil municipal (1911-1920). Il ne semble pas que l'apposition des plaques ait donné lieu à une manifestation « symbolique » de la municipalité.

en effet, se montrent en majorité hostiles au changement projeté ; d'ailleurs, notre panthéon clamecycois suffit amplement pour doter nos plaques de rues sans avoir besoin de recourir à des cosmopolites.

- la seconde est tout aussi explicite :

Je viens de lire dans le *Temps* que nos Édiles, à l'instigation d'un citoyen répondant au nom très clamecycois de PREUSS, avaient débaptisé notre vieille place des Barrières au profit du pornographe Zola ? Il est bien dommage que le pont montre-cul ait disparu : c'était un ouvrage qui me paraissait tout indiqué pour porter le nom du père de La Mouquette et cette attribution aurait, mieux que d'autre, réuni l'unanimité des suffrages de nos concitoyens.

Et, comme si les propos n'étaient déjà pas suffisamment clairs, la rédaction du journal ajoute :

Cette lettre émanant d'un de nos compatriotes éloigné du clocher natal est une protestation parmi beaucoup d'autres qui voudraient ne pas voir les purs Clamecycois se mettre à la remorque de Métèques, n'ayant aucun respect des traditions locales¹.

À côté des critiques sur l'écrivain Émile Zola, les relents xénophobes qui sous-entendent les termes de « cosmopolites » et « Métèques » s'expliquent assez facilement : Émile Zola avait des origines italiennes et Preuss des parents originaires de Hanovre (Allemagne). Par conséquent, ils sont « suspects » par rapport aux vrais « Gaulois » et aux « purs clamecycois ».

La semaine suivante, *Le Clamecycois* poursuit sa campagne de protestation et monte encore d'un ton dans ses propos :

Les conseillers de Clamecy viennent de débaptiser l'une des principales places de leur ville pour lui donner le nom de Zola, et ils ont l'air de trouver ce geste très « défense républicaine ». L'Association Émile-Zola s'est empressé de remercier le Conseil de même que Mme Denise Le Blond-Zola. Aussi, quelle singulière idée que d'aller exhumer ce Childebrand, alors que tant d'autres héros de même envergure lui ont damé le pion depuis belle lurette. C'était bon au moment des revanches dreyfusardes de célébrer, comme dit cet autre, « l'immortel auteur de l'immortel J'accuse ». Aujourd'hui, si on veut être dans le train, il faut brûler des cierges à Ferrer. Quand, l'été dernier, la municipalité de Nevers inscrivait le nom du susdit Espagnol

¹ ADN, *Le Clamecycois*, 16 février 1913. La Mouquette est une jeune femme présente dans *Germinal* dont les mœurs et la vie sont assez « libérés ». C'est elle qui montre son derrière aux bourgeois de Montsou lors de la marches des grévistes. Éprise d'Étienne Lantier, elle protège par son corps sa « rivale » Catherine Maheu et meurt sous les balles des soldats.

sur une des voies conduisant à l'église de Lourdes, elle avait un sens autrement opportun de l'actualité.

Mais au fait, je blague les citoyens d'avant-garde qui composent l'édilité clamecycoise, et peut-être la manifestation à laquelle ils se sont livrés a-t-elle plus de signification que je ne lui en trouve. On assure, en effet, qu'elle est due à l'initiative d'un professeur du collège, qui s'appelle Preuss. La sympathie de celui-ci pour Zola, ou si vous préférez, pour Dreyfus, puisqu'on ne se rappelle plus du premier qu'en raison du second, est un sentiment des plus naturels.

Il y a de ces affinités que les noms seuls suffisent à expliquer. Preuss est un homme tenace et persuasif qui aura entraîné ses collègues à célébrer une apothéose qui lui tenait personnellement à cœur. Alors tout s'éclairerait et la glorification de Zola prendrait une autre portée que celle d'une fastidieuse bravade anticléricale. Bien mieux, elle apparaîtrait comme tout à fait d'actualité. Le moment n'est-il pas, en effet, admirablement choisi pour évoquer le souvenir des divisions nationales qui firent la France si humiliée et si faible, de rappeler le beau temps des épreuves qui faillirent nous être fatales ? Pensez donc ! L'Allemagne renforce considérablement son armée et jamais le danger d'une guerre atroce ne fut si menaçant.

Après Preuss et Zola, les attaques suivantes concernent directement Maurice Le Blond. Selon Paul Carré, l'une des « plumes » du *Clamecycois*¹ :

Il y a quelques années, *Le Mercure de France* fit sur l'Alsace-Lorraine une enquête. Cette revue adressa à un certain nombre de personnes appartenant aux milieux littéraires diverses questions qu'on peut résumer ainsi : Ne convient-il pas d'oublier le traité de Francfort ? Ne devons-nous pas nous consoler de la perte de l'Alsace-Lorraine et considérer la guerre de 1870-1871 comme un événement purement historique, n'ayant désormais pas plus d'importance à nos yeux que la prise de Troie ou la bataille de Cannes ? Certains écrivains firent à ces questions la réponse convenable, c'est-à-dire négative. Malheureusement, à côté de ces réponses françaises, il fallait en enregistrer d'autres qui l'étaient beaucoup moins et certaines même qui semblaient avoir été rédigées à Berlin. Qu'on ne s'en étonne pas : à l'époque où paraissaient les résultats de l'enquête dont nous parlons (décembre 1897), le dreyfusisme exerçait déjà ses ravages : l'ignoble campagne contre l'armée que les inconscients du Conseil municipal de Clamecy glorifiaient récemment était commencée depuis deux mois. Il y eut donc un certain nombre de réponses dreyfusardes ou allemandes – ces deux épithètes sont pour nous absolument synonymes. Parmi les

¹ Paul Carré est originaire de Varzy. Docteur en droit, il est avocat à la Cour d'appel de Paris.

réponses de cette catégorie, nous citerons seulement celle d'un certain Maurice Le Blond, homme de lettres, dont la renommée ne s'étendait pas alors jusqu'à Clamecy.

« Pour ma part, disait cet écrivain, et c'est là une opinion toute personnelle, je considère la guerre de 70-71 comme une date historique, et COMME UNE DATE PLUTOT HEUREUSE ».

Et, plus loin :

Il est honteux que, pendant vingt ans, la France n'ait eu qu'un but, qu'une seule raison d'exister, qu'un unique prétexte de vivre : la haine de l'Allemagne, l'espoir en la Revanche. Pour satisfaire ses basses passions, sa vile envie de la vengeance, elle oublia donc ses traditions, elle abandonna la mission morale, intellectuelle et humaine qu'elle doit remplir dans le monde¹.

Selon Paul Carré, cette opinion « doit transporter d'enthousiasme Friedrich Preuss : peut-être donnera-t-elle à ce métèque l'idée de débaptiser la rue Thiers pour substituer au nom du libérateur du territoire celui de Maurice Le Blond ».

L'accusation d'antipatriotisme de Le Blond et le fait de germaniser le prénom de Preuss sont assez ignobles mais contribuent à rendre encore plus efficace l'argumentation de M. Carré qui poursuit sur le même ton polémique :

Mais, laissons de côté Friedrich Preuss. Nous nous adressons à nos seuls compatriotes, à nos frères de race, à nos adversaires politiques comme à nos amis et nous leur demandons : n'êtes-vous pas d'avis que l'homme qui considère la guerre de 70-71 comme « une date plutôt heureuse » qui qualifie de « basse passion » la haine sacrée de la nation ennemie et de « vile envie de la vengeance » le plus noble espoir qui ait jamais fait frémir nos cœurs, n'êtes-vous pas d'avis, dis-je, que cet homme serait parfaitement à sa place comme sous-préfet prussien dans le Pays d'empire² ?

Maurice Le Blond ne répond pas dans la presse de Clamecy. Cependant, dans la *Tribune* du 4 mars, paraît un article intitulé « Perfidies nationalistes » et signé « Un groupe de républicains » pour lequel on peut se demander si le sous-préfet n'en est pas le véritable inspirateur sinon le rédacteur :

[Les nationalistes], en s'attaquant à Maurice Le Blond, sous-préfet, comptaient sur un gros scandale, car on sait que ce jeune fonctionnaire n'est pas seulement un républicain éprouvé, mais que, par son passé

¹ *Mercur de France*, décembre 1897, pp. 658-659.

² ADN, *Le Clamecycois*, 2 mars 1913.

littéraire et politique, il appartient à cette génération intellectuelle et militante qui a combattu à l'heure du danger pour la défense et le triomphe de la République. Celui qu'il fallait viser, c'était le gendre d'Émile Zola et l'ancien collaborateur de Georges Clemenceau. Le faire passer pour un antipatriote, pour un vendu à l'Allemagne, pour un disciple d'Hervé. Quelle aubaine ! quels trépignements de joie, quel délire parmi les partisans du trône et de l'autel !

L'article se poursuit en ne niant pas les phrases reprises par le *Clamecycois* mais en critiquant le fait de les avoir « tronquées, isolées de l'ensemble du contexte » pour en déduire que Maurice Le Blond serait digne d'être « sous-préfet prussien en terre d'empire ».

L'article ajoute donc deux phrases manquantes pour rétablir la vérité. Tout d'abord :

A cette époque, la France en décadence avait besoin d'une défaite, une commotion était nécessaire afin de la régénérer, une crise devait survenir à la suite de quoi elle pût reprendre une vie nouvelle [il s'agit de la chute de l'Empire et de la naissance de la Troisième République].

Ensuite, selon M. Le Blond :

Il ne faudrait pas croire cependant que les idées d'internationalisme, les utopies de fraternité universelle et de l'union des peuples soient en quelque façon partagées par le public. Les théories des « sans patrie » ne subiront toujours chez nous que des échecs et, comme le constatait excellemment Maurice Barrès, si les socialistes français ne s'étaient pas réclamés des idées internationalistes, ils eussent obtenu dans le pays des succès beaucoup plus rapides. Chez la jeunesse contemporaine, il semble que reflorisse le sens des races. D'admirables instincts ethniques émeuvent obscurément les jeunes hommes. ILS SENTENT FREMIR EN EUX LE RICHE SANG DE LEUR TERRE NATALE.

On voit ici le patriotisme de Maurice Le Blond et l'article de la *Tribune* va même jusqu'à le trouver « en la circonstance quelque peu cocardier », ce qui est une manière habile de l'exonérer de ses propos initiaux. Finalement :

Que penser de pareils procédés qui consistent à tronquer les phrases, à truquer les textes, pour leur faire dire tout le contraire de ce qu'ils signifient ? C'est là l'ancien procédé exploité au plus beau moment de « l'Affaire » par les faussaires de l'État-Major jésuite et clérical. Il était de notre devoir de dénoncer cette honteuse manœuvre en la livrant à l'indignation et au mépris de tous les honnêtes gens.

Frédéric Preuss prend également la plume et contre-attaque. Certes, son père et sa mère sont d'origine allemande mais sa famille, installée à Chamalières, en Auvergne, a été naturalisée en 1896. Lui-

même est né dans cette ville en juin 1883 et a fait toutes ses études à Clermont-Ferrand.

La réplique de la droite ne tarde pas, cinglante, signée « un pur Gaulois » :

Alors, herr professor Preuss, arverne de naissance, pourrait-il affirmer, si la guerre l'obligeait, en qualité de sous-officier de réserve, de courir à la frontière, s'il ne risquerait pas de se heurter à quelqu'un de sa famille ? Où sont ses descendants ? Ce n'est pas un crime d'être né de parents étrangers, mais c'est une insigne maladresse pour un conseiller municipal de vouloir se mêler trop tôt aux luttes politiques de son pays d'adoption.

L'Indépendance, dans son édition du dimanche 23 mars, poursuit cette campagne nauséuse :

On a l'air de s'étonner de la sympathie ou plutôt de l'idolâtrie de Herr Professor Preuss, pour le Grrrand Zola ; à mon avis, cela s'explique tout seul, Zola et Preuss étant d'aussi pure race française l'un que l'autre. Les parents de M. Preuss étant hanovriens, alors que le père de Zola, ainsi que M. Ernest Judet l'a prouvé, était italien, et avait été officier dans l'armée piémontaise. Qui se ressemble... [La signature est « Un abonné français de race pure ».]

Cette campagne de presse est diffamatoire et d'une grande violence verbale. De telles escarmouches sont plutôt réservées au moment des campagnes électorales. Dans ce cas, elle est assez exceptionnelle.

Les journaux de gauche ont surtout soutenu MM. Preuss et de Baudre, en laissant de côté Maurice Le Blond. Ainsi, le groupe socialiste de Clamecy, après avoir constaté le déchaînement des « fureurs nationalistes et cléricales », se félicite néanmoins de la situation :

Nous ne sommes pas inquiets pour nos amis qui accueillent philosophiquement, et avec leur sourire narquois, tous ces anathèmes. Les réactionnaires de tout acabit ne peuvent supporter ce suprême hommage décerné au maître écrivain qui, au milieu de la folie nationaliste, eut le courage de se dresser implacable, et de démasquer les traîtres et les imposteurs. Ils le traînent ainsi que son œuvre dans la boue. Nos camarades nivernais jugeront et nous ne doutons pas que toutes leurs sympathies iront au grand écrivain qui a toujours aimé et défendu les humbles, et dont l'œuvre immense est empreinte d'un si grand souffle socialiste.

Quelques jours plus tard, les socialistes de Clamecy font paraître un communiqué de soutien à Frédéric Preuss :

Prenant acte de son dévouement à la cause prolétarienne, l'engage à dédaigner les injures dont il est l'objet de la part du clan nationaliste et clérical, lui adresse ses plus vives félicitations, l'assure de toute sa sympathie, et l'engage à persévérer dans son attitude toute de loyauté et de justice¹.

L'Observateur du Centre souligne ainsi le courage de « nos amis de Baudre et Preuss » qui ont signé de leur nom leurs opinions, « assumant avec vaillance la responsabilité de leurs idées » ; leurs « insulteurs » ont préféré l'anonymat ce qui amène ce diagnostic lapidaire : « la poltronnerie et la couardise sont bien dignes des rats d'église et des grenouilles de bénitier². »

À l'image de Maurice Le Blond, Frédéric Preuss est un citoyen très engagé. Et, au début du mois de mars 1914, quelques semaines avant les élections législatives, il est l'un des intervenants lors d'une séance du Comité républicain démocratique et anticlérical du canton de Clamecy où se discute l'éventuelle affiliation de celui-ci à la Fédération radicale-socialiste de la Nièvre (souhaitée par André Renard, député-maire de Clamecy). Or Preuss intervient avec conviction contre cette affiliation :

« Votre comité n'est pas un comité exclusivement radical. À côté des radicaux-socialistes, vous avez ici des républicains de gauche, des démocrates anticléricaux, des socialistes indépendants et même des socialistes de la nuance unifiée, non inscrits au groupe local. Vous avez clairement marqué votre volonté de rester un comité d'union des gauches en nommant à la vice-présidence un socialiste notoire, mon frère d'armes et camarade de combat de Baudre. Vous ne vous déjugerez pas en allant vous affilier à un groupement de Nevers, qui se soucie bien peu de vous. Nous devons rester comité autonome, faire de la politique d'union républicaine et ne pas travailler au profit d'un seul parti³.

Finalement, l'affiliation est rejetée et il est décidé que nul ne pourra faire partie du Comité s'il fait déjà partie d'un autre groupement politique local. Ainsi, même à gauche, Preuss sait se faire détester.

Il ne faut donc pas s'étonner que MM. Preuss et de Baudre aient été poursuivis d'une haine tenace de la part de certaines personnes. Ainsi, au début août 1914, *L'Écho de Clamecy* signale qu'une rumeur annonce que Preuss a passé la frontière et rejoint l'armée allemande ce

¹ ADN, *Le Socialiste Nivernais*, 1^{er} et 15 mars 1913.

² ADN, *L'Observateur du Centre*, 28 mars 1913.

³ SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 15 mars 1914.

qui est totalement faux. Le docteur de Baudre subit également cette même rumeur sans plus de vérité.

D'ailleurs, la conduite de ces deux hommes durant la guerre est remarquable. Parti à la mobilisation comme sergent, Frédéric Preuss prend part à la campagne d'Alsace et de Flandres, est nommé ensuite adjudant puis sous-lieutenant en juillet 1915. En juillet 1916, il reçoit la croix de guerre avec la citation suivante :

Excellent officier, ayant fait preuve depuis le début de la campagne de beaucoup d'énergie et de sang-froid. Renversé à plusieurs reprises et à moitié enseveli dans la tranchée, a pu, grâce à son ascendant, y maintenir sa section malgré un très violent bombardement.

Et *L'Écho* de préciser :

Tel est le compte que les généraux, sous les ordres desquels sert notre vaillant ami, tiennent des lettres anonymes que certains personnages, pour qui l'union sacrée n'est qu'un vain mot, n'ont pas craint de leur adresser infatigablement.

Ainsi, Frédéric Preuss, même éloigné de Clamecy, continue d'être la victime de dénonciations calomnieuses, très vraisemblablement liées une nouvelle fois à ses origines familiales et à son parcours de militant politique engagé. En mai 1917, il est élevé au grade de lieutenant. Quant au médecin major De Baudre, il obtient lui aussi la croix de guerre en août 1915.

Frédéric Preuss ne reverra Clamecy que pour en déménager : en effet, en juin 1919, juste après sa démobilisation, il est nommé principal au collège de La Rochefoucault (Charente). Puis, il gagne l'Alsace, d'abord à Thann puis comme proviseur d'un lycée de Strasbourg. Enfin, en janvier 1938, lorsque Aline Le Blond-Zola se marie avec Jacques Bylinski, l'un des témoins du marié est Frédéric Preuss, proviseur au lycée Rollin ce qui témoigne d'une longue et belle amitié avec la famille Le Blond-Zola¹.

III- La vie provinciale des Le Blond-Zola

Vie privée et vie publique

Denise Le Blond-Zola a donc quitté la vie parisienne pour en commencer une nouvelle, dans une petite sous-préfecture de la Nièvre. Nul doute que cela a dû beaucoup la changer. Peu de traces subsistent de ses activités. En début d'année, les journaux locaux annoncent que « Mme Maurice Le Blond-Zola restera chez elle, à la

¹ SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 25 juillet 1915, 16 juillet 1916, 27 mai 1917, 8 juin 1919, 8 janvier 1928 ; *La Dépêche de la Nièvre*, 15 janvier 1938.

sous-préfecture, les 2^e et 4^e lundis de janvier, février et mars », très vraisemblablement pour recevoir des visites. Début mars 1909, elle visite l'école maternelle, accompagnée de Mme Beaufils, présidente du Comité des Dames patronnesses ; à cette occasion, elle a envoyé le lendemain des bonbons qui ont été distribués aux enfants. Quelques mois plus tard, à la fin septembre, elle accouche d'une petite fille prénommée Aline-Émilie ; puis en janvier 1911, une deuxième fille, Françoise, vient égayer les salons de la sous-préfecture. Pour les aider dans leurs tâches, le couple dispose de deux domestiques (une cuisinière et une femme de chambre).

Quant à Maurice Le Blond, il écrit durant son passage à Clamecy un petit livre, publié en mai 1911. Le sujet traité porte sur « Les Idées de M. J. Paul-Boncour », sous-titré « Le Fédéralisme Économique. Le Syndicat Obligatoire. La Réforme des Beaux-Arts ». En fait, ces thématiques ont été traitées par Joseph Paul-Boncour, élu député républicain-socialiste du Loir-et-Cher en 1909. Et, en mars 1911, il est promu Ministre du Travail, dans le même gouvernement qu'un certain Alfred Massé, par ailleurs député de Nevers et ami de Le Blond.

Comme pour la biographie de Clemenceau, le portrait de Paul-Boncour est très flatteur. Sa conclusion pourrait d'ailleurs être lue en creux, car elle concerne très certainement Maurice Le Blond :

Avec M. Paul-Boncour, nous ne nous trouvons pas en présence d'un socialiste doctrinaire apportant un système idéaliste susceptible de transformer d'un seul coup les sociétés humaines. Ces sortes d'esprit se trouvent dans l'obligation, ou de refuser le pouvoir, ou de renier, s'ils acceptent un jour, toutes les idées qu'ils professaient lorsqu'ils étaient dans l'opposition. Une telle mésaventure ne nous paraît pas possible avec un politique réformiste et réaliste de l'école de M. Boncour.

Maurice Le Blond et la franc-maçonnerie

La franc-maçonnerie est une société de pensée qui se donne pour but de réunir des « hommes libres et de bonnes mœurs » pour travailler à l'amélioration matérielle et morale de l'humanité¹. Dans la Nièvre, la loge de Nevers, appelée « L'Humanité », s'est réactivée en mars 1877 (elle était en sommeil depuis le Second Empire). Puis, une seconde loge est créée à Nevers (« Les Amis du Travail » en novembre 1907) et une autre à Cosne (dénommée « Philanthropie et Progrès »). Les francs-maçons de l'arrondissement de Clamecy sont donc affiliés soit aux loges neversoises (par exemple le docteur Suryot, d'Entrains, à « L'Humanité » depuis 1879) soit peut-être à celles d'Auxerre. Pour remédier à cet inconvénient, une loge est créée

¹ Les rites initiatiques et le secret entourant la franc-maçonnerie seront constamment critiqués et attaqués par ces adversaires.

à Clamecy en octobre 1910 : elle prend le nom du pamphlétaire et écrivain clamecycois Claude Tillier¹.

À cette époque, la franc-maçonnerie est clairement située à gauche, avec un recrutement très important au sein des radicaux-socialistes et dans une moindre mesure chez les socialistes (des polémiques éclatent à cette époque en leur sein pour savoir s'ils doivent ou non intégrer les loges). Dans la Nièvre, les principales personnalités politiques radicales-socialistes en sont membres : les députés Jean Chandioix, Claude Goujat, André Renard et Alfred Massé (membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient entre 1903 et 1906) ; les sénateurs Victor Petitjean et Francis Beaupin et un certain nombre de conseillers généraux (tels Émile Magnien et Théodore Beaufiles) et d'arrondissement (tels Eugène Nuguet et Louis Louveau). Parmi les leaders socialistes, on peut relever les noms d'Albert Delarras, conseiller général de Fours, et François Goiffon, par ailleurs président de la société de Libre-Pensée de Nevers.

Quel est donc le rôle exact de Maurice Le Blond lors de la fondation de la loge clamecycoise ? En est-il l'un des principaux initiateurs ? En tous les cas, il est déjà franc-maçon à son arrivée à Clamecy. Dès sa nomination, *La Croix du Nivernais*, qui est toujours bien renseigné, relève son nom dans le répertoire maçonnique et, quelques années plus tard, *L'Indépendance* n'hésitera pas à écrire qu'il avait été un « délégué du Grand-Orient pour fonder, dans cette ville, une loge dont le besoin ne se faisait pas sentir² ». Sans aller jusqu'à cette affirmation, Maurice Le Blond est l'un des membres fondateurs de la loge où il côtoie en particulier :

- Pierre Noireau (alors maire de Dornecy) ;
- des instituteurs et professeurs : Léon Demimuid (retraité à Clamecy), Frédéric Preuss, Claude Doizé à Cessy-les-Bois et Charles Duriez, à Corbigny ;
- des médecins : Désiré Suryot (conseiller général de Varzy), Louis Bolot, à Varzy et Charles de Baudre (alors installé à Clamecy depuis seulement six mois) ;
- des fonctionnaires : Athanase Martin (agent-voyer à Tannay), Octave Perreau (agent-voyer à Clamecy), Bernard Reitz (conservateur des hypothèques à Clamecy) et aussi des gendarmes ;
- des entrepreneurs et commerçants : Arthur Gauché (carrier à Chevroches et Dornecy), Pierre Desbrosses (aubergiste à Lormes) et Louis Goury (négociant en vins à Corvol).

¹ On peut se reporter à « Tillier et la franc-maçonnerie à Clamecy » de Richard Adam, in *Claude Tillier (1801-1844), pamphlétaire et romancier*, Actes du colloque de 2001, Bulletin de la SSAC, 2003.

² ADN et SSAC, *La Croix*, 28 novembre 1909 et *L'Indépendance*, 4 janvier 1914.

Le 18 décembre, Maurice Le Blond donne une conférence sur Claude Tillier dans le cadre de cette loge où il a le grade de premier surveillant¹. Il le présente comme « un clamecycois authentique », qui « ne fut pas fasciné par l'attrait de Paris », qui a subi « les persécutions incessantes que lui attirent son indépendance, la sournoise hostilité de la gent cléricale, les stupides arrogances des bourgeois, la méprisante grossièreté des hobereaux ». Face à cette adversité des hommes, il doit aussi faire face à l'adversité sociale : « Claude Tillier, ne l'oublions pas, était un pauvre, un fils du Peuple, un malheureux obligé de gagner péniblement son pain » (on sait aujourd'hui que cette présentation assez « misérabiliste » est exagérée mais elle sert son argumentation).

Malgré tout, Claude Tillier a dénoncé « les iniquités, les préjugés, les conventions religieuses ou sociales » et a combattu « pour les justes causes ». Après cette biographie quelque peu « romancée », Maurice Le Blond s'attache à justifier l'appellation de la loge et, par la même occasion, attaquer les adversaires de la franc-maçonnerie qui n'ont rien compris de Claude Tillier chez qui il est nécessaire de « dégager les idées philosophiques, morales et sociales ». En octobre 1911, la conférence faite par Maurice Le Blond sur Claude Tillier, dans le cadre de l'AREP, est une version « expurgée » de celle faite dix mois plus tôt à la loge (elle paraît dans *L'Écho de Clamecy* entre le dimanche 26 novembre et le dimanche 21 janvier 1912 sous le titre « L'idéal philosophique de Claude Tillier »).

Les attaques contre la loge et les frères clamecycois ne tardent pas à voir le jour. Dès le début du mois de novembre, le *Journal de la Nièvre* signale cette fondation où :

Dans l'ombre et au bruit du tonnerre en fer blanc du grand maître, on initierait les louveteaux ou renardeaux qui ont besoin du concours maçonnique pour assurer leur avenir politique. On sait que la franc-maçonnerie s'est acharnée à diviser la famille française afin de la dominer. Pour arriver à ce but, elle a inventé la guerre religieuse et elle use de tous les moyens pour l'entretenir et l'exciter. Cette secte occulte doit être démasquée, et il serait bon que chacun la connût sous son vrai jour.

Puis, *L'Indépendance* prend le relais et devient le fer de lance de la dénonciation de la franc-maçonnerie dans la presse clamecycoise :

Tout en respectant la liberté d'association, nous avons bien le droit, et nous en userons, de dévoiler chaque semaine, autant que faire se pourra, les agissements ténébreux de la secte infâme qui tyrannise notre

¹ Guy Thuillier, « La religion de Claude Tillier vue par Maurice Le Blond en 1910 », *Bulletin de la SSAC*, 1988, pp. 69 à 73.

pays. Nous voulons surtout que le Peuple sache bien que les francs-maçons sont pour lui ses pires ennemis, et chaque semaine nous saurons l'éclairer à ce sujet. La Loge doit prendre, nous dit-on, le nom de Loge Claude-Tillier. Ah ! pauvre Claude ! tu n'étais pourtant point un sectaire de la Libre-Pensée. Pourquoi va-t-on affubler de ton nom cet antre de la haine tyrannique, dont ton indépendance et ta douceur de caractère t'auraient certainement éloigné ? Les Pontifes de la F.M. ont plutôt abrité leur construction sous ton nom, afin de flatter la gent pense-petit dont tu faisais partie, et d'en embrigader le plus possible, pour les domestiquer encore mieux aux ordres du Grand-Orient. Je te plains, pauvre Claude, d'être le parrain ... (laïque) de cette triste coterie et le parrain muet de leur besogne malpropre¹.

Le journal, qui ne recule devant rien, n'hésite pas à publier un « avis » ainsi rédigé :

La Loge (dite Les Rérameurs de Casseroles) prie MM. les Charcutiers et Marchands de cochons de Clamecy de lui réserver les peaux de leurs habillés de soie, pour confectionner des tabliers à ses frères.

L'année 1911 voit un déferlement d'articles antimaçonniques dans *L'Indépendance* (soit dans vingt éditions sur cinquante-deux). Jamais des attaques et des polémiques n'avaient été aussi nombreuses sur une aussi longue période et avec une telle vigueur. En octobre, le journal précise que Maurice Le Blond a représenté la loge Claude-Tillier au Convent du Grand-Orient². De plus, ce journal lie la loge à l'Association Républicaine d'enseignement populaire qui ne serait que son « bras armé ». Ce rapprochement est sans doute excessif mais on ne peut nier cependant que la majorité des dirigeants de l'AREP sont aussi des francs-maçons.

En mars 1913, *L'Indépendance* ne prend plus aucune précaution avec son sous-préfet et publie un article intitulé le « Trio Clamecycois » composé de « MM. de Baudre, Le Blond dit Zola et Friedrich Preuss qui sont les sommets d'un triangle parfaitement équilatéral, que l'on retrouve fidèlement représenté sur les peaux de cochon dont FF (3 points) de la loge Claude Tillier se voilent pudiquement le nombril, avant de commencer leurs cérémonies rituelles ».

Ainsi, des deux côtés, les polémiques et les anathèmes sont de plus en plus nombreux. Si un sous-préfet se doit de représenter l'État, il doit aussi éviter de s'aliéner une partie de la population dont il a la

¹ ADN, *L'Indépendance*, 6 et 13 novembre 1910.

² Le convent est l'assemblée annuelle des représentants des loges d'une obédience.

charge. Au bout de quatre années de présence à Clamecy, il est temps pour Maurice Le Blond de partir.

Troisième partie. La vie de Maurice Le Blond après Clamecy

I- Le départ

Selon Guy Thuillier, Maurice Le Blond semble avoir souhaité à plusieurs reprises quitter la sous-préfecture de Clamecy et, pour ce faire, il a tenté d'obtenir l'appui des personnalités politiques influentes (telles le député Alfred Massé ou le sénateur Stephen d'Aunay¹). N'ayant pas été satisfait, il prend lui-même les choses en main. Ainsi, le 11 avril 1913, il écrit à son supérieur, le préfet Juillard, une lettre pour le moins surprenante :

J'ai bien reçu à Paris votre aimable invitation mais je crains de ne pouvoir m'y rendre, car je ne sais encore si je serai de retour dans la Nièvre mardi. Mon affaire, qui est toujours en bonne voie, peut m'obliger à rester ici, dans le cas où quelque intervention puissante serait nécessaire au dernier moment. Je travaille d'ailleurs à ce que notre permutation ait lieu sans tarder et sans attendre le prochain mouvement. Veuillez donc m'excuser, je vous prie, auprès de Madame Juillard, en lui faisant part de tous mes regrets et veuillez croire, Monsieur le préfet, à mes sentiments les plus dévoués et les plus reconnaissants².

Maurice Le Blond reste donc à Paris pour appuyer son possible avancement (c'est donc du lobbying avant l'heure) et sa ténacité paie. À peine trois semaines plus tard, début mai, *Le Clamecycois* annonce en premier son départ. Les propos sont négatifs et son portrait peu reluisant :

Durant son séjour à Clamecy, Maurice Le Blond-Zola s'est aliéné les sentiments de la généralité de ses administrés. Et dire que certains arrivistes ou métèques auxquels il a promis des faveurs se sont ingéniés à faire plaquer le nom de Zola sur l'une des places publiques de Clamecy, où il restera quand même longtemps méconnu. On se souviendra plutôt des déboires du gendre que de l'auteur de *Pot-Bouille*.

¹ Alfred Massé est le député de la première circonscription de Nevers depuis mai 1898. Il a été Ministre du Commerce et de l'Industrie entre mars et juin 1911 ; Stephen d'Aunay est sénateur depuis août 1898 et un ami personnel de Georges Clemenceau.

² ADN, M 1411 : dîners officiels (1911-1913).

Puis, à l'annonce de sa nomination comme secrétaire de la rédaction des *Journaux officiels*, le journal l'attaque de nouveau :

Sans nous faire l'avocat de la cause, nous sommes vraiment navrés de la façon toute cavalière dont la République sait parfois reconnaître le mérite de ses représentants¹.

Pour le *Journal de la Nièvre*, « son départ est considéré comme un soulagement par la majorité des Clamecycois dont il a froissé en maintes occasions les sentiments. »

Bien différente est l'appréciation de *L'Écho de Clamecy* devant son départ « inattendu qui laissera de sincères et d'unanimes regrets parmi la population républicaine de l'arrondissement ». Son « urbanité » et sa « correction parfaite », ses « remarquables qualités d'administrateur » sont mises en valeur. Surtout :

C'était un républicain dans toute la force du terme, un champion convaincu du progrès et de toutes les idées avancées, un défenseur ardent de l'idéal laïc, un ennemi acharné de toutes les réactions et de toutes les injustices. Aussi favorisait-il de toute son influence les œuvres de propagande laïque, payant de sa personne, ne le cédant à personne en dévouement et en combativité, mettant au service de la cause républicaine sa grande habileté politique et sa puissante érudition [...]. M. Le Blond avait le talent de découvrir les bonnes volontés, de les grouper en un faisceau compact et de créer en quelque sorte une cohorte d'hommes énergiques décidés à faire triompher les idées laïques, républicaines et démocratiques. Ses ennemis furent les ennemis de la République : ce furent les seuls².

Ces deux commentaires totalement opposés ne sont pas une surprise de la part de journaux de droite et de gauche. Par rapport à ses prédécesseurs à la sous-préfecture, on peut noter que d'un côté comme de l'autre, les récriminations perfides ou les louanges appuyées ne sont pas courantes. Habituellement, les journaux clamecycois optent pour une position plus nuancée (par contre, la plupart des préfets de la Nièvre ont toujours été beaucoup plus « malmenés », tantôt par la droite ou par la gauche selon le contexte).

Cinq mois après son départ de la sous-préfecture, Maurice Le Blond revient dans l'arrondissement de Clamecy. Le dimanche 5

¹ ADN, *Le Clamecycois*, 4 et 11 mai 1913. En décembre, le journal précise que le directeur des *Journaux officiels* est un ancien préfet. Ironiquement, il remarque que « si l'on observe que la direction de l'Imprimerie nationale a été récemment confiée à un préfet, on en vient à constater que l'imprimerie d'État concurrence les trésoreries générales pour offrir un débouché aux évadés de l'administration préfectorale ».

² SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 11 mai 1913.

octobre, il est présent à Chitry-les-Mines pour la cérémonie d'inauguration du monument Jules Renard. Dans *L'Écho de Clamecy*, il publie un petit article intitulé « Au Pays de Poil de Carotte » où il narre la relation qu'il avait nouée avec Jules Renard, « ayant eu cet ironique privilège d'être – au point de vue administratif, il faut s'entendre – son supérieur hiérarchique¹ ». Il se fait également un petit plaisir en réglant son compte, par personne interposée, au procureur Valade, qu'il détestait :

[Jules Renard] s'indignait et tempêtait contre le procureur de l'arrondissement, personnage tracassier, qui se montrait trop souvent d'une sévérité outrancière pour les innocentes peccadilles de ses « frères farouches ».

Assez justement, Maurice Le Blond montre la méconnaissance, voire une certaine hostilité, des Nivernais pour Jules Renard et d'une manière tout aussi exacte précise que :

C'est parmi les instituteurs que l'auteur de *Poil de Carotte* a recruté ses plus chaleureux et ses plus fidèles partisans. Se souvenant de la ferveur que l'écrivain avait pour l'école laïque, on les vit colporter jusque dans les plus modestes hameaux des listes de souscription ; et, sou à sou, ils parvinrent à réunir la somme nécessaire pour lui élever un monument car un culte étrange et sentimental nous pousse à ériger des pierres, à dresser des figures, afin d'éterniser une idée ou la piété d'un souvenir ; et nous ignorons dans quel sens ces images seront interprétées par les autres hommes².

Enfin, il ne peut s'empêcher de se « payer » une nouvelle fois ses meilleurs ennemis, les curés :

Et voici que, déjà, les curés des alentours tonnent en chaire. Ils ne se souviennent que du maire anticlérical de Chitry, et ils feignent de considérer l'inauguration prochaine comme une cérémonie diabolique. Et, bientôt, en passant sur cette petite place de village, devant ce bronze où s'inscrit, immuable, le sourire pincé de Jules Renard, peut-être les dévotes vont-elles se signer tout à coup, s'imaginant être en présence d'une apparition du Malin.

Le jour de l'inauguration, Maurice Le Blond est l'un des premiers orateurs. Tout d'abord, il « exprime toute sa gratitude à M. Massé qui s'est soustrait à ses multiples occupations pour venir en compatriote, en ami et en condisciple de Jules Renard, rehausser l'éclat de cette

¹ SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 5 octobre 1913. Cet article est paru dans le journal *L'Homme Libre*.

² Pour le monument Claude Tillier de Clamecy, inauguré en septembre 1905, les instituteurs avaient été là aussi très impliqués lors de la souscription.

cérémonie » (Alfred Massé est Ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphe dans le gouvernement Barthou depuis mars 1913). Puis, il rend hommage à l'écrivain, le « républicain robuste, rempli d'un idéal laïque et social » avant de confier le buste « à la piété de ses frères farouches de Chitry ». Comme toujours à ces occasions, le gouvernement récompense quelques « bons serviteurs » par diverses promotions. Ainsi sont nommés tous ceux qui ont participé à cette commémoration : Isidore Gaujour, directeur d'école à Pouilly-sur-Loire (officier de l'Instruction publique) ; MM. Métais, trésorier de l'AREP et Frédéric Preuss (officiers d'académie). Quant à MM. le docteur Charles de Baudre (vice-président du comité Jules Renard), Merle (trésorier-adjoint du comité), Mignerey (secrétaire-adjoint du comité), Thiaut (archiviste du comité), ils se voient décerner le brevet d'officier du Nicham-Iftikar¹. Ainsi, personne n'est oublié par ces diverses décorations car comme le dit non sans humour un journal, « ça fait tant plaisir et ça coûte si peu ».

II- Dans les arcanes du pouvoir à Paris

La chute du ministère Barthou, début décembre, et la nomination de Gaston Doumergue comme Président du Conseil offre à Maurice Le Blond une nouvelle affectation comme chef adjoint du cabinet du Ministre de l'Instruction publique, René Viviani². Si *L'Écho de Clamecy* et *La Tribune* se réjouissent de cet avancement et l'en félicitent (« notre distingué confrère et ami a laissé dans cette ville le souvenir d'un ardent et sincère républicain »), *L'Indépendance* ne l'épargne pas, une fois de plus (« sous-préfet encombrant, gaffeur, outrageusement laïcisant », « gêneur, maladroit, dangereux même³ »).

À la mi-avril 1914, une semaine avant le premier tour des élections législatives, *L'Écho de Clamecy* publie en première page un article de Maurice Le Blond intitulé « Renard contre Jaluzot, un homme devant un fantôme ». André Renard, député sortant, fait face à Jules Jaluzot, son prédécesseur à ce mandat (entre septembre 1889 et mai 1906) : cependant, les deux hommes ne s'étaient pas combattus en 1906 (mais une première fois en 1902). Maurice Le Blond narre ce qui s'est passé à la Chambre des députés le 3 avril dernier au sujet de l'affaire Rochette.

L'ordre du jour a été présenté par André Renard, notre ami, dont un pareil vote le désigne dès maintenant pour un portefeuille dans la

¹ Ordre honorifique tunisien décerné jusqu'à l'abolition de la monarchie en 1957.

² Ancien socialiste indépendant à la charnière des deux siècles, René Viviani est l'un des fondateurs du Parti républicain socialiste, qui se situe entre le Parti socialiste et le Parti radical-socialiste. Il s'est marié avec la sœur de Saint-Georges de Bouhélier.

³ ADN et SSAC, *L'Indépendance*, 14 décembre 1913 et 4 janvier 1914.

combinaison ministérielle de demain. Et, ces fonctions de ministre, soyez sûr que le citoyen Renard saura les exercer avec la même honnêteté scrupuleuse, pour le plus grand bien du pays et la plus grande prospérité de notre cher arrondissement.

Et, pour le battre, l'élément réactionnaire a choisi Jules Jaluzot :

Cette exhumation n'a guère provoqué qu'une vaste rigolade, mêlée d'ahurissement indigné. Pauvre réaction ! Elle cherchait un homme, et elle n'a su trouver qu'un spectre, un fantôme dont l'apparition inattendue évoque l'un des plus tristes scandales qui ait déshonoré les dernières années de notre histoire politique. Pauvre réaction, qui affecte de se montrer si sévère, si chatouilleuse vis-à-vis des républicains et qui accepte, pour chef, ou plutôt comme pis-aller, un vaincu disqualifié, un vieillard flétri par les tribunaux de son pays, condamné à la peine la plus navrante, la plus pitoyable, celle qui équivaut à la dégradation civique¹.

On ne saurait imaginer gaffe plus gigantesque, ni plus folle inconscience. Car, en présence de cette candidature, l'élection du 26 avril cesse d'être une affaire de parti pour devenir une affaire de conscience. André Renard apparaît désormais comme le candidat des honnêtes gens ! [...].

Que voulez-vous, en dépit de tout, il subsiste chez nous un vieux fonds d'honnêteté. Malgré nos divisions politiques, l'opinion française est faite de clairvoyance. Et, cette nation, on la sent en ce moment soulevée d'un hoquet formidable, d'une nausée générale, qui la pousse à vomir les honteuses compromissions de la politique d'affaires. On la sent d'accord pour écraser et dénoncer la corruption, partout où elle se trouve. Nous ne voulons plus que le mandat de député serve à faciliter les plus honteux tripotages de la finance et de la spéculation. C'est pourquoi, en présence de la candidature d'un adversaire qui aurait dû être, avant toutes choses, ambitieux de l'oubli et du pardon des hommes, nous restons un peu attristés, mais sans colère.

Nous restons sans colère car nous n'avons pas l'habitude, dans notre parti, de piétiner des cadavres. Nos luttes sont des batailles d'idées, et les haines personnelles, les basses rancunes, demeurent bannies de nos tournois. Nous avons confiance en vous, parce que le printemps – le vrai printemps, celui-là – c'est vous qui le portez dans votre cœur, les printemps des idées généreuses et des réformes réalisables, et parce que, en face de vous, vous n'avez plus que la

¹ Il s'agit du krach des sucres de l'été 1905 qui provoque la condamnation judiciaire de Jules Jaluzot en janvier 1906.

senteur des cimetières et l'odeur fade des boues d'automne, des boues fétides que, pour ma part, je me refuse à remuer¹.

Maurice Le Blond, contrairement à ce qu'il affirme (ne pas « piétiner des cadavres » et remuer des « boues fétides »), dresse un portrait à charge contre Jules Jaluzot. L'écriture est alerte et sans concession (par exemple avec la métaphore du printemps opposée aux « boues d'automne »).

Bien évidemment, la semaine suivante, *Le Clamecycois* réplique par une « lettre ouverte à Monsieur Le Blond-Zola ». Cependant, par rapport aux échanges épistolaires de l'année précédente, cette lettre paraît plutôt modérée. Évidemment, son rédacteur dénie à André Renard d'être « le candidat des honnêtes gens » car « un honnête homme n'a qu'une parole et ne trompe jamais personne » (ce qui sous-entend qu'il l'a fait) :

Dans votre article, vous parlez de fantôme ; je crois, vraiment, qu'il y a un fantôme qui vous trouble la cervelle. Vous sentez si bien que Renard, votre protégé, est battu, archibattu, qu'il s'effondre sous le mépris public que vous, parisien, avez cru devoir répondre à son appel désespéré, venir à son secours, le repêcher si possible. Vous perdez votre temps et votre encre, M. Le Blond, et le 26 avril, vous en aurez la preuve. Tous les honnêtes gens se sépareront du Renard qui les a trompés et voteront pour Jules Jaluzot qui n'a jamais trompé personne et qui n'a jamais modifié son programme².

Et, à l'issue du premier tour, si André Renard est en tête avec 43,2% des suffrages exprimés, Jules Jaluzot en rassemble 41,2% ce qui est un très beau résultat et un véritable succès personnel. Le candidat socialiste, Adolphe Gauthier, avec 13,7% des suffrages, appelle à voter pour le candidat radical-socialiste. Au second tour le 10 mai, André Renard l'emporte avec 51,5% contre 45,3% à son adversaire. Pour symboliser ce succès, le dimanche 17 mai, *L'Écho de Clamecy* publie alors en première page une très belle gravure de Frédéric Preuss : Renard abat Jaluzot, sous-titré « Le parapluie est cassé ! Jaluzot est foutu !... » Le combat de boxe se termine donc par la mise à terre de Jules Jaluzot avec son parapluie cassé (en référence à son ancien métier de marchand de nouveautés) et la victoire d'André Renard, debout sur le ring. À gauche, les supporters de Jaluzot sont accablés par la défaite de leur « poulain », notamment les ecclésiastiques situés en haut des gradins. À droite du ring, les visages sont beaucoup plus souriants et détendus ; le bonnet phrygien et la

¹ SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 19 avril 1914. Il précise d'ailleurs qu'il est toujours électeur dans cette ville.

² ADN, *Le Clamecycois*, 25 avril 1914.

cocarde tricolore répondent au geste du curé en face d'eux. Frédéric Preuss s'est représenté en bas du document, aux côtés de Maurice Le Blond, Charles de Baudre et Lahaussais. Au second étage, on reconnaît MM. Graillet, Grimouille, le docteur Suryot, Émile Marié et Arthur Gauché.

Selon *L'Indépendance*, il manquait au-dessus de la tête des témoins de la victoire de Renard « les dés pipés, c'est-à-dire la candidature officielle, dont la pression entre pour les deux-tiers au moins dans ce brillant résultat ». Et d'ailleurs, c'est aussi ce qu'écrivaient les socialistes en fin d'année 1913 lorsqu'ils appelaient les militants à donner de l'argent pour aider « nos candidats à lutter, non seulement contre le pouvoir gouvernemental, mais encore contre la puissance capitaliste¹ ».

À la mi-juin, lorsqu'un nouveau ministère se constitue avec, à la Présidence du Conseil et aux Affaires étrangères, René Viviani, Maurice Le Blond entre au sein du cabinet du Président du Conseil en qualité de chef-adjoint. À la mi-juillet, il est nommé à Nancy secrétaire général de la préfecture de la Meurthe-et-Moselle. Cependant, il ne prend pas possession de ce poste, afin de continuer à exercer ses fonctions de chef de la Présidence du Conseil. À la fin du mois d'octobre 1915, le cabinet Viviani laisse la place à un nouveau gouvernement. Maurice Le Blond est alors mobilisé du 25 juin 1916 au 10 décembre 1918 ; il obtient une citation à l'ordre de la division avec croix de guerre.

À partir de décembre 1919, il reprend son poste de secrétaire général de la direction des *Journaux officiels* et, en janvier 1921, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur avec cette appréciation : « Services particulièrement distingués rendus dans l'exercice de ses fonctions et notamment pendant la guerre². »

Durant ces quatre années et demie de présence à la sous-préfecture de Clamecy, Maurice Le Blond a rempli ses missions en travaillant beaucoup, que ce soit au niveau politique, économique ou culturel. Son action a d'ailleurs été évaluée par les deux préfets qu'il côtoie. En fin d'année 1911, le préfet Dautresme souligne son « éducation parfaite », sa valeur professionnelle réelle, son autorité indéniable, sa « parole claire », son « style élégant », qui en font un collaborateur apprécié :

¹ ADN, *L'Indépendance*, 24 mai 1914 et 13 novembre 1913.

² SSAC, *L'Écho de Clamecy*, 16 janvier 1921. Le journal publie, à cette occasion, l'intégralité de sa notice. *Le Clamecycois* signale également cette distinction sans plus de commentaire.

M. Le Blond est un esprit très cultivé qui a pris à cœur ses fonctions et les remplit avec conscience. Il complète chaque jour ses études administratives et pourra certainement rendre des services dans un poste plus important.

Cependant, le second, M. Juilliard, formule une appréciation différente :

Entré dans l'administration sans un stage approprié, il semble donner une prépondérance trop exclusive au côté politique de la fonction : il ne se plie pas facilement aux multiples exigences de diplomatie locale, et n'a peut-être pas toute la souplesse nécessaire d'un sous-préfet de petite ville pour créer autour de lui une atmosphère de sympathie ; sa situation n'est pas excellente¹.

Certes, rien ne prédisposait Maurice Le Blond à devenir sous-préfet mais, à défaut de connaissances administratives, il a tout de même derrière lui un cursus scolaire et une expérience dans le monde de la presse, qui est à l'époque une voie royale pour intégrer la haute fonction publique (en témoigne de nombreux exemples dans la Nièvre) ; évidemment, en y ajoutant un réseau actif d'hommes politiques influents, il est plus aisé de réussir. Sans nul doute, Maurice Le Blond a été le sous-préfet clamecycois le plus médiatique de la Troisième République : avec son épouse, il méritait amplement d'être redécouvert.

¹ Guy Thuillier, « Un sous-préfet de Clamecy, gendre de Zola : Maurice Le Blond (1877-1944) », *Bulletin de la SSAC*, p.52 à 59, 1982.

Débat

Question du public :

Juste une précision pour compléter ce que l'on a dit, hier matin, sur le service militaire de Maurice Le Blond. En 1897, à l'époque où il est probablement appelé à partir, la conscription dure trois ans. Mais il y a des restrictions parce que l'État n'a pas les moyens de payer tous les soldats d'une même tranche d'âge. Il y a donc encore un tirage au sort et, si on tire un bon numéro, on ne fait qu'un an. D'autre part, si on est dans certaines fonctions (ecclésiastiques, enseignants, ...), on peut être dispensé. Dans ce cas, on fait quand même un an, voire dix mois si on est étudiant ou bachelier. Donc, on peut dire que Maurice Le Blond, s'il a eu de la chance, n'a fait qu'un an. S'il n'a pas eu trop de chance, il a fait trois ans.

Alain Pagès :

Quelques mots sur l'amitié Preuss-Le Blond... Sur quoi est-elle fondée ?

Michaël Boudard :

Je pense que cette amitié est relativement longue puisque, en 1938, lorsqu'une des filles de Maurice Le Blond, Aline, se marie à Paris avec un Monsieur Bylinski, on retrouve Frédéric Preuss en tant que témoin du mariage. Donc, je pense qu'ils ne se sont pas perdus de vue et il semble qu'il n'ait pas quitté complètement la famille Le Blond.

Frédéric Preuss est parti de Clamecy immédiatement après la Première Guerre Mondiale. Il était professeur. Puis, il est nommé principal de collège à La Rochefoucault. Ensuite, il fait une belle carrière car il retourne en Alsace avant de revenir à Paris.

Même chose pour Charles de Baudre. Il disparaît également de Clamecy immédiatement après la Première Guerre Mondiale. Donc, les passions retombent parce que Maurice Le Blond est parti, parce que Frédéric Preuss est parti, Charles de Baudre aussi. D'autres personnages que je n'ai pas cités, qui sont aussi partis de Clamecy, qui étaient des fonctionnaires, gravitaient autour de la loge franc-maçonne. La tension retombe donc quelque peu. Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a le grand traumatisme de 14-18, qui a quand même fondamentalement changé la perception des conflits entre athées et catholiques. L'anticléricalisme a nettement diminué après la Première Guerre Mondiale.

Les hommes sont partis, il y a un changement de mentalité. Donc, les passions s'apaisent pendant un temps. Pendant un temps car, à

Clamecy, ça ne dure jamais longtemps et il faut que d'autres polémiques repartent d'une manière ou d'une autre !

Question du public :

À propos du monument Jules Renard, Nevers était demandeur du monument, ce qui a dû alimenter la polémique.

Michaël Boudard :

Cela a dû jouer un peu mais à la marge car, finalement, Nevers accepte assez facilement que le buste ne soit plus à Nevers mais à Chitry, le dénominateur commun le plus favorable. Donc, finalement, ça passe plutôt bien.

Question du public :

Mais ce qui expliquerait un peu la prise de position du journal neversois que vous indiquiez tout à l'heure.

Michaël Boudard :

Oui, dans un premier temps.

Question du public :

Une anecdote : Ce qui est un peu dommage c'est que Le Blond n'ait pas été sous-préfet à Clamecy un peu plus tôt car il aurait côtoyé Jules Jaluzot. Il ne faut pas oublier que Jules Jaluzot était un des éléments du modèle que choisit Zola pour *Au Bonheur des Dames* parce que, quand il décrit le patron du grand magasin, on pense tout de suite à Boucicaut mais en réalité il y a beaucoup de Jaluzot derrière le personnage.

Michaël Boudard :

Je me permets juste de rebondir sur ce que vous dites puisque j'ai passé un peu vite les dernières feuilles de mon intervention et je voudrais juste préciser ce que dit Maurice Le Blond de Jules Jaluzot. Car Maurice Le Blond est parti en 1913 mais il écrit un article contre Jules Jaluzot aux élections législatives de 1914. Et voilà ce qu'il dit, on sait que Jules Jaluzot va se présenter et Maurice Le Blond écrit : « Et cette nation, on la sent en ce moment soulevée d'un hoquet formidable, d'une nausée générale qui la pousse à vomir les honteuses compromissions de la politique d'affaires. » Là, Jaluzot est dans le collimateur : « Nous ne voulons plus que le mandat de député serve à faciliter les plus honteux tripotages de la finance et de la spéculation. » De nouveau, il égratigne Jaluzot. Et voilà ce qu'il dit pour finir : « Nous resterons sans colère car nous n'avons pas l'habitude, dans notre parti, de piétiner des cadavres. » Sans commentaire...

Jules Jaluzot a été le député de l'arrondissement de Clamecy entre 1889 et 1906, député de droite et très connu pour avoir arrosé, pendant dix-sept ans de son mandat, et surtout pendant les périodes électorales, une bonne partie de ses possibles électeurs. Il est réélu quatre fois selon des méthodes quelque peu... A l'heure actuelle, les élections seraient invalidées ! Il y a des tripotages, l'argent coule à flot. C'est de l'achat de voix, ni plus ni moins.

Jules Jaluzot était le fondateur du magasin Le Printemps à Paris. Il est revenu dans la Nièvre fortune faite pour devenir député.

Question du public :

Il faut rappeler les pratiques de Jules Jaluzot. Sa manière d'arroser l'électorat passait par l'église. Il achetait des cloches, des croix pour mettre dans les cimetières, des habits de première communion... En disant bien : « Surtout, Monsieur le curé, vous pensez en prêchant à dire de voter pour moi ! » On disait, à l'époque, que Jaluzot menait des campagnes électorales « à l'américaine »

Question du public :

Deux choses pour rebondir sur ce qui a été dit. Le désir de monument à Jules Renard qui était premier à Nevers, c'était Alfred Massé. Il était tellement intelligent qu'on ne peut pas l'accuser de faire des coups bas par rapport aux revanches des journaux. Il faut laisser cela à d'autres mais pas à Alfred Massé.

Autre chose. On retrouve encore un article où l'on voit Maurice Le Blond et sa femme accueillir le cadeau de la maquette en plâtre du monument et là ils se sont manifestés très positivement.

Michaël Boudard :

Oui, il a toujours soutenu la création de ce monument. Ils sont plusieurs à en être les initiateurs. En tant que Président, il a toujours fait son travail tout à fait correctement, en présidant plusieurs réunions, en faisant la préface d'un ouvrage sur Jules Renard peu de temps avant, en accueillant le statuaire quelques jours avant son départ. Et il revient début octobre pour l'inauguration avec Alfred Massé.

Question du public :

Pour ce qui est de l'argent pour le comité, il y a la liste. Ce sont tous les écrivains, tous les artistes...

Le plus généreux était Edmond Rostand. Rodin a été généreux aussi. C'était de cette catégorie-là et la littérature de bas étage n'est pas de ce niveau-là.

Michaël Boudard :

Oui, la polémique ne vole pas haut !

Question du public :

Ça dégrade tellement les choses que c'est navrant... Et ça reste...

Michaël Boudard :

N'empêche qu'à l'époque, ça existe. Les journaux restent et sont un témoignage de ce qui se passe à ce moment-là.

Question du public :

Donc, il faut beaucoup se méfier. On dit toujours aux jeunes étudiants : « Lisez les journaux, regardez la presse, cherchez votre documentation par rapport aux rédactions locales. » Moi, je dis : Alerte ! C'est un danger public !

Michaël Boudard :

Je ne suis pas complètement d'accord avec vous. Ça fait partie de l'Histoire. Cela montre quand même qu'on veut attaquer les gens et cela démontre un certain état d'esprit.

Et si on avait plus d'archives, justement, pour invalider tout cela, ça serait l'idéal... Mais il y a des choses qui ont disparu. Et malheureusement, quand des documents ont disparu, en Histoire, on est obligé de faire avec ce qu'on a et de confronter des sources éparses et diverses

Denise Le Blond-Zola et Maurice Le Blond Souvenirs de leur petite-fille

par Martine Le Blond-Zola
Vice-Présidente de l'association
« Maison Zola-Musée Dreyfus »

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai accepté de venir à Clamecy pour participer à ces journées consacrées à Denise Aubert et Maurice Le Blond, mes grands-parents.

Madame le Maire, Monsieur le Sous-Préfet, je suis excessivement sensible à votre accueil chaleureux. Je voudrais remercier et féliciter les organisateurs, la médiathèque François-Mitterrand, en particulier Martine Lemaître, et la Société scientifique et artistique de Clamecy, représentée par Roland Lemoine. L'hommage que vous rendez à mes grands-parents est éclatant. Je vous adresse l'expression de ma reconnaissance et de mon ardente satisfaction.

Ma gratitude est d'autant plus vive que votre initiative de consacrer ces journées d'étude à Denise Aubert et Maurice Le Blond a pour objet de les faire connaître. Ma joie est d'autant plus fondée que la qualité et la variété des manifestations ne peut que me combler. Je citerai, tout d'abord, l'exposition qui présente, à partir de documents d'époque, le Clamecy ayant inspiré Denise dans l'écriture de son livre, *Les Années heureuses*. Ainsi, j'imagine, à travers toutes ces images, la vie que mes grands-parents ont menée ici-même il y a 100 ans.

La pose d'une plaque commémorative en leur honneur, place Émile-Zola, est une heureuse initiative. J'étais très émue, hier, quand nous avons dévoilé cette plaque. En effet, j'ai pensé à Denise qui, après avoir pris connaissance de la décision du conseil municipal de Clamecy, en février 1913, de donner le nom d'Émile-Zola à la place devant le Palais de Justice, adressa une lettre au maire de Clamecy, en y joignant la somme de 100 Francs pour le bureau de bienfaisance. En voici le contenu :

Monsieur le Maire,

C'est avec une profonde émotion que j'ai pris connaissance de l'hommage public que vient de rendre la ville de Clamecy à la mémoire d'Émile Zola en donnant son nom à la plus belle place de vos places. Je vous prie d'être, auprès du conseil municipal de cette ville, qui nous a toujours réservé l'accueil le plus sympathique et le plus aimable, l'interprète de ma très vive gratitude. Et je suis d'autant plus touchée de l'hommage de votre cité à la mémoire de mon père que les deux petites-filles d'Émile Zola sont d'authentiques petites clamecycoises.

Permettez-moi d'ouvrir une parenthèse pour rendre hommage au conseil municipal de l'époque d'avoir donné le nom d'Émile-Zola à la place située devant le Palais de Justice, au lendemain de la réintégration du Commandant du Paty de Clam dans l'armée française. Et je reprendrai les termes du conseil municipal :

En effet, Émile Zola n'est pas seulement une des plus grandes gloires de la littérature française mais il fut aussi le défenseur admirable de la Justice et de la Vérité, aux heures troubles où la République était en danger¹.

Hier soir, avec la précieuse collaboration de Jean-Sébastien Macke, le concert réalisé par le sextuor Madrigal, autour de la vie musicale de l'époque, illustrée entre autres d'extraits des œuvres d'Alfred Bruneau, telles que les *Adieux à la Forêt*, tirés de *L'Attaque du moulin* et le Prélude numéro 2 de *L'Ouragan*, drame lyrique dont Émile Zola composa lui-même le livret, ainsi que la lecture de ces textes, furent un enchantement.

Enfin, j'ai beaucoup apprécié la qualité des conférenciers. Alain Pagès, Michaël Boudard et Jean-Sébastien Macke ont su donner avec brio une vue très exacte de Maurice Le Blond, homme de lettres et homme politique, et de Denise Aubert, écrivain pour la jeunesse. Je vous sais gré, mesdames et messieurs, de rendre ici à Clamecy un si remarquable hommage à Denise et Maurice Le Blond.

C'est maintenant, avec une très sincère émotion et avec enthousiasme, que je vais évoquer la mémoire de mes grands-parents. J'associe naturellement, à mon témoignage, mon frère Bernard ici présent, mes cousines Denise et Violaine, Jane Debenest-Pérochon, filleule de Denise, et je le dédie à mon petit-fils, Quentin, âgé de cinq mois et vivant à Montréal.

Denise est née à Paris le 20 septembre 1889 de l'union d'Émile Zola et Jeanne Rozerot. Le foyer de Jeanne, avec Denise et son frère Jacques, né le 25 septembre 1891, fut, pour l'auteur de *Germinal*, parallèlement à sa vie légitime, un refuge de tendresse.

Cette liaison amoureuse doit être évoquée avec respect et pudeur car Zola n'a pas cherché l'aventure. La vie privée est la chose la plus précieuse au monde et doit être préservée au maximum. La mémoire des deux femmes, également respectables, doit être défendue avec

¹ Archives de la Ville de Clamecy,, 1 D 19 : registre des délibérations du conseil municipal (1911-1920).

dignité. Jeanne Rozerot fut la mère des enfants, ce qui la sacralise et sanctifie sa vie. Elle sera, jusqu'à sa mort, en 1914, celle d'une recluse et d'une sacrifiée. Alexandrine Zola fut l'épouse, la collaboratrice de Zola dans sa longue montée vers la gloire, la créatrice du domaine de Médan dont elle fut l'hôtesse. C'est d'ailleurs Alexandrine qui entreprit, en 1906, les démarches auprès du Conseil d'État afin que Denise et Jacques puissent porter le nom d'Émile-Zola, avec un trait d'union. L'autorisation a été accordée par un décret du Président de la République en date du 4 mai 1907. Permettez-moi de lire ce document car sa rédaction me ravit et je voudrais vous en faire profiter :

La demoiselle Rozerot, Denise, Émilie, Henriette, née le 20 septembre 1889 à Paris, et le sieur Zola, Jacques, Émile, Jean, né le 25 septembre 1891 à Paris, demeurant tous deux à Paris chez leur mère, la dame Rozerot, mineurs représentés par la dame Meley, Éléonore, Alexandrine, veuve du sieur Zola, Émile, Edouard, Charles, Antoine, demeurant à Paris, agissant en qualité de tutrice officieuse desdits mineurs, sont autorisés à substituer à leur nom de Rozerot celui de Émile-Zola afin de s'appeler légalement, à l'avenir, Émile-Zola au lieu de Rozerot.

Les dits impétrants ne pourront se pourvoir devant les tribunaux, pour faire opérer sur les registres d'état-civil les changements résultant du présent décret, qu'après l'expiration du délai fixé par la loi du 11 Germinal An 11, et en justifiant qu'aucune opposition n'a été formée devant le Conseil d'État.

Ainsi, un décret en date du 24 mai 1908 a conféré à Denise et à Jacques le nom d'Émile-Zola par substitution à celui de Rozerot. Le tribunal de Première instance du département de la Seine a ordonné, par jugement en date du 29 mai 1908, la rectification des actes de l'état-civil. Il s'avère que ces actes ont été rectifiés avec une erreur. Je me suis procuré le document aux Archives de la Seine et j'ai remarqué que le trait d'union manque entre Émile et Zola. Sur ce document, il est également intéressant de remarquer que sur l'acte d'état-civil de Denise, la position de la signature d'Émile Zola apparaît en bas du document alors qu'il est écrit : père non dénommé.

C'est Alexandrine qui fait rencontrer à Denise Maurice Le Blond, né le 26 février 1877 à Niort, dans les Deux-Sèvres, journaliste de talent, chef du secrétariat particulier de Georges Clemenceau, alors Président du Conseil et Ministre de l'Intérieur. Denise Émile-Zola, âgée de dix-neuf ans, épouse Maurice Le Blond, âgé de trente-trois ans, le 14 octobre 1908, à 14h à Paris, à la mairie du VIII^e arrondissement. De ce mariage, dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire, naquirent trois enfants à Clamecy : Aline, le 21 septembre 1909 ; Françoise, le 29 janvier 1911 et Jean-Claude, le 6 juillet 1914,

mon père, fondateur du musée Émile-Zola, auteur de l'ouvrage *Zola à Médan*¹.

Notons que Denise aura porté le nom d'Émile-Zola moins de cinq mois.

L'acte de mariage de Maurice Le Blond, que je me suis procuré à la mairie du VIII^e arrondissement, « homme de lettres, sous-préfet en congé, attaché à la Présidence du Conseil, fils majeur de Camille Le Blond, décédé, et de Marie-Cécile Mélin, sa veuve, sans profession, d'une part ; et de Denise, Émilie, Henriette Émile-Zola, sans profession, fille mineure reconnue de Jeanne Sophie Adèle Rozerot, sans profession, présente et consentante, d'autre part » stipule que les témoins sont, pour le marié, le Général Georges Picquart, Ministre de la Guerre, Chevalier de la Légion d'honneur et Ernest Desprès, auteur dramatique, son cousin, et pour la mariée, Théodore Duret, homme de lettres et Alfred Bruneau, compositeur de musique, Officier de la Légion d'honneur.

Signalons d'ailleurs que Georges Clemenceau aurait dû être le témoin de Maurice Le Blond mais il fut empêché. Il faut remarquer qu'à la signature des époux, de la mère des époux et des témoins est ajoutée la signature d'Alexandrine Émile-Zola, et, dans le corps du document, Denise est déclarée résidant à Paris, 62 rue de Rome alors que c'est l'adresse d'Alexandrine. Et il est écrit : « Domiciliée de droit avec sa mère, Jeanne Rozerot, à Paris, 80 rue Blanche ». Il est important de signaler que, si Denise est la pupille de Madame Zola, elle habitait bien chez sa mère. Il ne faut donc pas faire la confusion suivante : Alexandrine n'a jamais adopté les enfants.

Pour vous faire revivre aujourd'hui, cent ans plus tard, la cérémonie civile du mariage de nos deux protagonistes, j'ai dépouillé, à la Bibliothèque Nationale, la presse du 15 octobre 1908. *La Petite République* rapporte :

Il y a beaucoup de monde sur le trottoir opposé de la rue d'Anjou. Autant de monde, affirmèrent les commères du quartier, qu'il y a deux mois pour Mademoiselle Fallières. Le fait que c'est un beau mariage, les landaus sont nombreux qui ont franchi le porche et les automobiles, dehors, font la queue. Dans la cour, on se presse, la notabilité politique, artistique et littéraire foisonne autour du perron, continuellement gravi et descendu par les invités qui portent leurs vœux au jeune couple et en reviennent.

¹ Jean-Claude Le Blond-Zola, *Zola à Médan*, édité par la Société Littéraire des Amis d'Émile Zola, avec un avant-propos de Pierre Bergé et une préface d'Henri Mitterrand, 340 p., 1999.

Le Radical confie que l'on « avait fait mieux qu'il était possible pour orner la cour de la vieille mairie ainsi que les salons qui étaient décorés de plantes vertes et de fleurs. » C'est *L'Aurore* qui offre la plus grande couverture à l'évènement, en publiant de larges extraits du discours du docteur Philippe Maréchal, maire-adjoint du VIII^e arrondissement, remplaçant le maire empêché de présider la cérémonie. Je cite :

Je suis très fier d'avoir posé moi-même dans la main loyale d'un homme de cœur et de talent, la main délicate et tendre de la fille du plus puissant écrivain de notre temps et du plus puissant apôtre de la Vérité. Cette fierté se double, pour moi, d'une joie très douce. Il y a un peu plus de dix ans que votre illustre père, Madame, uniquement coupable d'avoir voulu sauver l'honneur de la France et sa grandeur de justicière parmi les peuples, s'offrant en holocauste, s'arrachant à tout ce qu'il aimait et, comme il l'a dit lui-même, saignant tout ce sang, s'imposait un exil volontaire. Du paquebot qui l'emportait, il voyait s'effacer, dans la nuit, les lumières de France, de cette France qu'il avait chantée par plus de quarante œuvres déjà et dont il avait porté le nom aux quatre coins du monde.

C'est à cette époque, une des plus sombres de l'histoire contemporaine, que je m'étais précipité moi aussi dans la mêlée. Un peu plus tard, avec quelques vaillants frères d'arme, nous fondions dans cet arrondissement une section de la Ligue des Droits de l'Homme. Qu'il me soit permis d'évoquer ces réunions enfiévrées où, emportés par le verbe et l'exemple des Scheurer-Kestner, des Trarieux, des Duclos, des Clemenceau, des Picquart et de tant d'autres, nous mettions en commun nos amertumes, nos indignations, nos révoltes. Où nous formulions avec tant d'enthousiasme nos vœux pour le triomphe de la Vérité et le retour de la Justice.

Veillez me pardonner, Madame, de rappeler en ce jour si doux et si radieux, les poignants souvenirs de cette inoubliable Affaire dont la Nation est encore émue.

Ensuite, Monsieur Maréchal évoque les personnages de jeunes filles qui se trouvent dans l'œuvre de Zola, telles que Pauline dans *La Joie de Vivre*, Denise dans *Au Bonheur des Dames*, Caroline dans *L'Argent*, pour ne citer qu'elles :

Ces jeunes filles, et bien d'autres, il me semble, Madame, en vous voyant, que vous les résumez, plus heureuse que ces figures qui surgissent des romans délicieux et tragiques, et dans l'ombre auguste du Panthéon, veillent comme des muses, et j'ajouterai, comme des victoires sur le glorieux front endormi. Plus heureuse, dis-je, vous vivez et vous aurez, noble destin, à remplir la tâche privilégiée de faire aimer toujours davantage la mémoire du grand homme que nous pleurons.

Ce souvenir, tous ici nous en avons la ferme assurance, vous saurez l'entretenir comme un pieux foyer pour que la gloire de votre père en reste illuminée.

Puis, s'adressant à M. Le Blond :

Monsieur, la femme aimante et dévouée que vous avez choisie comme compagne, ce sont deux mères étroitement rapprochées par un sentiment d'infinie tendresse qui s'unissent pour vous la confier. L'une l'a pétrie de sa chair et de son sang, et lui a donné la vie, l'autre, plus mère encore, si possible, qu'une mère véritable, mère dans l'humanité si elle ne l'est dans la nature, avec une noblesse et une grandeur d'âme, qui font songer aux plus généreuses héroïnes du maître, a fait d'elle sa fille adoptive [Denise était bien la pupille, et non la fille adoptive, d'Alexandrine].

Après la mort de celui dont elle ne cessa d'être, aux heures de douleur et d'angoisse, la vaillante compagne, Madame Zola, très grande après Zola, et par Zola lui-même, a trouvé dans le secret de son cœur, le moyen de rendre à la mémoire du cher disparu, l'hommage vraiment digne de lui.

Enfin, en terminant, M. Maréchal salue Madame Zola en ces termes :

En ouvrant vos bras à Denise et à Jacques, vous avez, Madame, fait un geste qui honore toutes les femmes, que dis-je, qui honore l'humanité. Vous avez droit à toute notre admiration. Veuillez me permettre de vous en adresser ici l'expression la plus émue et la plus respectueuse.

En vous confiant, Monsieur, ce qu'elles ont de plus cher au monde, ces deux admirables mères pouvaient-elles faire un meilleur choix ? Comme écrivain, par les preuves que vous avez données de votre jeune et beau talent, n'étiez-vous pas de la magnifique lignée d'artistes qu'a suscité cet esprit, l'un des plus grands qu'ait produit les tribus latines, le sage des temps nouveaux, pour employer votre expression ¹ ?

Ah ! Monsieur, vous pouvez vous vanter d'être heureux. Tout vous sourit, vous en conviendrez. Ce n'est pas, en effet, un mince honneur pour l'homme de lettres que vous êtes, de devenir l'un des gardiens d'une telle gloire et ce doit être une joie bien grande de sentir battre, à l'unisson du sien, le cœur de la propre fille de Zola. Vous êtes digne, d'ailleurs, de cet honneur. Votre regretté père vous a inculqué les hautes notions du travail et du devoir. Votre excellente mère, que je salue respectueusement, vous a donné la leçon de toutes les vertus. Très jeune encore, vous avez été nommé sous-préfet mais un homme qui se

¹ Monsieur Maréchal fait référence au texte écrit par Maurice Le Blond en 1898, « Émile Zola devant les jeunes ».

connaît en hommes, Monsieur Clemenceau, a su apprécier votre valeur. Il vous a placé auprès de lui et attaché à la Présidence du Conseil.

Il faut dire que ce témoignage est éclatant quand il vient de celui dont Zola lui-même, se révélant prophète, écrivait il y a près de trente années : « Clemenceau marche avec le siècle. Je le mets parmi les hommes nouveaux. Au premier rang, il représente l'avenir. »

Un tel homme vous ayant remarqué, Monsieur, je n'ai pas à vous souhaiter une brillante carrière, je vous la prédis. Et maintenant, jeunes et charmants époux, partez joyeux vers l'avenir, vers la vie. La bonté, l'art et la vérité forment l'égide sous laquelle vous entrez dans l'existence nouvelle qui s'ouvre radieuse devant vous. Je ne doute pas que, sous de tels auspices, vous soyez heureux trois fois comme vous méritez de l'être. Tels sont les vœux profondément sincères que, du fond du cœur, je vous adresse.

Je les joins à ceux qu'à cet instant même forment pour vous vos innombrables amis, connus et inconnus, qui hier encore en deuil, exaltant Zola dans une apothéose réparatrice, sourient aujourd'hui au bonheur de ces enfants.

Par ailleurs, la revue *Comédia* rapporte que :

La cérémonie musicale, sous la direction de Francis Casadesus, a produit une belle impression d'art. La Société des Instruments Anciens fit entendre le magnifique Adagio du *Concerto pour violons* de Bach. Ensuite, Mademoiselle Lucie Vautrin, de l'Opéra-Comique, chanta avec une grâce charmante l'émotive chanson de Lulu de *L'Ouragan* du maître Alfred Bruneau.

La musique de circonstance, en particulier le *Cortège de la raison*, de Francis Casadesus, fut exécutée par un orchestre excellent dont les solistes étaient de l'Opéra et des Concerts Lamoureux.

Par ailleurs, la presse écrivit que « le mariage de Mademoiselle Denise Émile-Zola avait amené une « animation inaccoutumée » devant la mairie du VIII^e arrondissement. Un important service d'ordre était organisé par le soin du commissariat de police. De nombreux agents de la sûreté se tenaient prêts à intervenir en cas d'incidents qui, d'ailleurs, ne se sont pas produits.

Le *Quotidien* mentionne que, dans l'assistance, on remarquait la présence de Monsieur et Madame Alfred Dreyfus. La police était en droit de s'inquiéter. Souvenons-nous de la cérémonie du transfert du corps d'Émile Zola au Panthéon, le 4 juin 1908, au cours de laquelle Alfred Dreyfus fut blessé au bras par deux coups de feu que tira Louis Grégori, journaliste nationaliste.

Pour évoquer, en quelques mots, la cérémonie du transfert de Zola au Panthéon, dont le centenaire a été célébré cette année, écoutez ce

vibrant témoignage que Denise Le Blond-Zola écrit en 1927 dans son texte « Vie d'Émile Zola », en tête du premier volume de l'édition François Bernouard des œuvres complètes d'Émile Zola, annotées et commentées par Maurice Le Blond :

Le parlement ayant voté la translation des cendres de Zola au Panthéon, la date du 4 juin 1908 avait été choisie pour la cérémonie. La veille, le corps exhumé au cimetière Montmartre fut transporté au Panthéon, à la tombée du jour, par des rues détournées. Desmoulin et Fasquelle l'accompagnaient.

Une manifestation des Camelots du roi, excités par Monsieur Léon Daudet, hurlaient à la mort tandis que le cercueil montait les marches du temple de gloire et qu'un formidable service d'ordre entourait le monument.

Quelle honte pour ceux qui poussaient ces cris odieux contre un mort. Et quelle indignation soulevait nos amis. Cette translation, qui aurait dû s'accomplir dans un calme imposant, se trouvait encore grandie par les sifflets et les injures. Toute la nuit, la manifestation continua pour s'achever au matin. Le Président de la République, Armand Fallières, Georges Clemenceau et le Général Picquart, parvenus tous deux au pouvoir, assistaient au premier rang à l'apothéose officielle du lendemain.

Monsieur Gaston Doumergue, Ministre de l'Instruction publique, lut le panégyrique d'usage. Le catafalque disparaît sous les fleurs. Un détachement de gardes républicains, sabres au clair, montait la garde tout autour. Le vaste et grandiose vaisseau du Panthéon était comble. Les uniformes, les toilettes se pressaient de tous côtés. La musique de Bruneau emplissait les voutes sonores de son ample symphonie.

La cérémonie s'achevait dans un calme auguste lorsqu'un misérable tira sur Alfred Dreyfus et le blessa au bras. Durant un instant, une émotion poignante étreignit l'assemblée qui, peu après, rassurée quant à la légèreté de l'attentat, sortit sur les marches, entre les hautes colonnes, pour voir défiler les troupes sous le clair soleil, aux accents des sonneries des divers régiments groupés devant la mairie du V^e et la faculté de droit, casques brillants aux rayons de midi, culottes blanches se détachant sur les chevaux qui piétinaient sur place.

Puis, éblouis par le soleil et recueillis, nous sommes revenus en arrière, près du catafalque fleuri et sommes descendus dans le sombre caveau où, en face de Victor Hugo, un sarcophage de pierre attendait Émile Zola¹.

Ainsi, cette description éloquente, si dense et si digne, se fait-elle l'écho des quarante-cinq pages de cette étude biographique de Zola qui, développées, devinrent en 1931 un livre complet, *Emile Zola*

¹ Denise Le Blond-Zola, *Émile Zola*, Paris, Bernouard, 1927.

*raconté par sa fille*¹, dont l'éditeur, Fasquelle, fit la promotion en ces termes :

Voici le livre vrai, vivant, vécu puis longtemps attendu sur Émile Zola, composé d'après des souvenirs personnels, des relations inédites, des correspondances intimes et confidentielles. Ce livre ressuscite d'une manière saisissante et définitive la figure du grand écrivain.

La simplicité de l'écriture, et aussi l'émotion, la féminité, la tendresse qui animent l'ouvrage, proposent de la vie âpre, héroïque et glorieuse de Zola un récit aussi passionnant qu'un roman. Une belle œuvre qui restera...

Une œuvre d'ailleurs traduite en allemand et en espagnol en 1932. Oui, ce livre reste puisque aujourd'hui, quatre-vingts ans après sa publication, il est toujours édité.

C'est par la lecture du livre de ma grand-mère que je garde en moi le modèle de cet homme de devoir que fut Zola. Je tiens aujourd'hui, en ces journées de mémoire, à évoquer cette œuvre de piété filiale toute chargée de la pensée et du cœur de Zola.

Maurice Le Blond, mon grand-père, fit lui-aussi preuve d'un extraordinaire dévouement à faire vivre la mémoire d'Émile Zola. Fondateur du pèlerinage de Médan, qu'il organisera jusqu'à sa mort en 1944, on lui doit une multitude de réalisations variées en hommage à son illustre beau-père. Permettez-moi de retenir, entre autres, la création, en 1921, de la Société Littéraire des Amis d'Émile Zola dont il en rédige le bulletin annuel, digne ancêtre des *Cahiers naturalistes*, mais aussi de nombreuses publications dont *Émile Zola, son évolution, son influence*, aux éditions du Mouvement Socialiste, en 1903 ou encore, en 1927, l'étude au Mercure de France intitulée *Les projets littéraires d'Emile Zola au moment de sa mort* qui raconte sa visite chez Zola en juin 1902. Il consacre ainsi, avec son épouse, tous ses loisirs à étudier l'œuvre d'Émile Zola, ce qui lui permet d'ailleurs d'écrire, le 16 juin 1929, dans *L'Homme libre*, en évoquant Denise :

Animée d'une ardente passion filiale, c'est elle qui a dirigé, à la Nationale, le travail extrêmement délicat des recherches bibliographiques avec une expertise et une intuition que lui enviaient beaucoup de spécialistes de la profession.

D'ailleurs, le 17 février 1931, André Billy écrivit, dans le journal *L'Œuvre*, à propos d'Emile Zola raconté par sa fille :

¹ Denise Le Blond-Zola, *Emile Zola raconté par sa fille*, Fasquelle, 1931. Réédité chez Grasset, 1986.

A plusieurs reprises, l'étude de Madame Le Blond-Zola fait, par l'abondance et la minutie de ses références, songer à une thèse en Sorbonne.

9 mai 1931, Despréaux, écrit dans *La Vie parisienne* : « Il ne reste plus de thèse de doctorat à faire sur le sujet après un tel livre. La Sorbonne y perd ! »

En fait, Denise Le Blond-Zola écrit en chercheuse, soucieuse d'établir la vérité. Cette vérité pour laquelle son père s'est battu toute sa vie. Elle a composé son livre avec un grand souci d'exactitude, ne négligeant aucun document, aucune référence. La première occurrence du « je » n'apparaît qu'au septième chapitre de l'ouvrage qui en contient dix-huit.

Sa situation privilégiée auprès du chef du naturalisme, une situation dont elle n'a jamais abusé, agit dès lors plutôt comme un catalyseur, révélant non seulement une profonde passion des lettres mais aussi, et surtout, un vibrant attachement au devoir familial dont elle se sentira viscéralement investie tout au long de sa vie.

C'est avec le même esprit qu'elle prit, comme nom de plume, celui de sa grand-mère paternelle, Aubert, pour publier de 1920 à 1926, à la manière de la Comtesse de Ségur, dans la célèbre collection de la Bibliothèque Rose, six romans délicats pour enfants, dont *Les Années heureuses*, si bien évoqué par Jean-Sébastien Macke, et bien développé dans l'exposition.

En outre, animée par le désir de faire connaître l'œuvre de Zola au public scolaire, Denise publie en 1930, aux éditions Delagrave, un recueil de morceaux choisis, une sélection des plus belles pages de l'écrivain qu'elle précède d'une notice biographique.

Denise écrivain, fille d'écrivain, épouse d'écrivain, s'est imposée, à travers son livre, *Émile Zola raconté par sa fille*, qui, salué unanimement par la critique, fut, nous l'avons bien compris, considéré comme un événement littéraire. Mentionnons, entre autres, Monsieur Habau qui écrivit, le 7 février 1931, dans *Le Monde* :

Le mérite du livre de Madame Le Blond-Zola est de s'attacher aux luttes de l'écrivain et à son œuvre et de ne pas nous importuner avec mille anecdotes insignifiantes dont les fabricants de vie romancée truffent leur livre. Elle passe, avec délicatesse, sur la vie privée de l'écrivain dont elle retient les seuls traits qui peuvent nous aider à le mieux comprendre mais elle suit l'œuvre pas à pas. Elle montre la naissance des projets, leur réalisation, les luttes que l'écrivain doit mener l'une après l'autre.

Nous y voilà ! Voici donc la signification intrinsèque du travail méticuleux et passionné de Denise. Un regard lumineux, parfois

pudique, mais toujours intègre sur le parcours personnel, le cheminement intellectuel et émotionnel de Zola dans le but assumé de défendre l'homme et l'écrivain.

L'auteur de *L'Assommoir* et de *La Terre* fut l'objet de tant d'attaques venimeuses, tant pour ses conceptions littéraires que sociales, et cela même après sa mort, qu'il semblait difficile d'évoquer son véritable visage. Denise Le Blond-Zola a réussi à réparer cette omission. En effet, tout le long du volume, qu'il s'agisse d'amitié, d'amour, de luttes, d'outrages ou de souffrances, la fille de Zola redresse des erreurs, plaide la cause de son père. Elle nous le montre comme un être de grande tendresse, écorché vif par le spectacle des injustices et des misères. Et non comme un être bourru, enfermé dans sa sombre vision de l'humanité.

Denise entreprend donc ce dur labeur de réhabilitation en s'engageant à nous faire bien connaître celui qui, face à l'adversité, fut sans cesse l'apôtre de la Vérité. Toute la vie de Zola est contenue dans ce livre, de la naissance à la mort : la misère, les luttes, les succès, les triomphes d'une vie de travail, les exaltations et les angoisses de l'affaire Dreyfus, les joies et les douleurs sentimentales y sont évoqués.

Denise Le Blond-Zola nous le montre élève au collège d'Aix-en-Provence, venant à Paris, très jeune et très pauvre. Je cite :

Riche de ses vingt ans, de sa foi en lui-même, riche de tout ce qu'il sent en lui, mais poursuivi par les dettes, sans travail, obligé de recourir au Mont de Piété, restant couché, sans vêtements, mangeant du pain trempé dans l'huile, croquant une pomme, obligé d'attraper, pour les faire rôtir, les moineaux qui viennent s'aventurer sur la fenêtre de sa mansarde. Et pourtant, il rêve¹.

Il rêve ! Oui, il rêve ! Et il agit également. Denise Le Blond-Zola nous montre Zola sortir progressivement du monde de l'ombre et de la misère pour édifier, par les seuls moyens de son intelligence et de sa volonté, une œuvre colossale. Au fur et à mesure que nous tournons les pages du livre de Denise Le Blond-Zola, nous voyons se lever un homme au tempérament de lutteur mais un brave homme, simple et bon, un laborieux qui reste penché de longues heures sur sa table de travail. Fidèle à sa devise peinte sur la hotte de la cheminée de son cabinet de travail à Médan, « Nulla dies sine linea », « Aucun jour sans une ligne », il sait aussi bien goûter les joies de la famille et celles de l'amitié que celles du travail. Denise écrit :

Zola peut être cité en modèle comme travailleur infatigable, ne reculant jamais devant l'œuvre immense, ne connaissant aucune

¹ Denise Le Blond-Zola, *Emile Zola raconté par sa fille*, op. cit., p. 31.

soumission au goût du public, exerçant son métier de romancier comme un sacerdoce, mettant sa plume et l'appui de son intégrité au service des plus justes causes¹.

Chaudes amitiés de la jeunesse, amitiés de l'âge mûr, Zola fut un ami fidèle. On ne le paya pas toujours en retour. Denise Le Blond-Zola nous montre, à l'aide de documents irréfutables, quelques visages vrais derrière le masque de l'amitié.

Comment ne pas évoquer, à présent, la dignité avec laquelle Denise nous peint l'environnement familial complexe dans lequel elle baigna ? Elle nous dévoile le rôle de sa mère, Jeanne Rozerot, qu'elle cherche à faire connaître tout en rendant un hommage sincère à Madame Zola. Denise Le Blond-Zola dépense, dans son livre, tout le tact et la délicatesse nécessaires pour effleurer le drame sentimental qui bouleversa l'existence intime de Zola lorsqu'il rencontra Jeanne Rozerot.

Denise met en lumière la sensibilité de Zola et la tendresse qu'il s'efforça de répartir impartialement entre sa femme et la mère de ses enfants. Elle écrivit :

La vie de Zola, déchirée entre sa femme et sa nouvelle petite famille, fut extrêmement pénible. C'était un grand cœur tendre, d'une bonté excessive, qui doublait pour lui le chagrin des autres. Il ne pouvait voir souffrir sans en être bouleversé. Il plaint sa femme mais il se plaint aussi et songe désespérément à Jeanne et à ses enfants.

Dans son désir de rendre tous les siens heureux, il continue à vivre auprès de sa femme. « Je ne veux pas mettre un remords dans notre tendresse », écrit-il à Jeanne Rozerot, le 7 août 1892. Et elle lui a promis d'être forte et de ne point se décourager².

André Billy écrivit dans le journal *L'Œuvre*, le 17 février 1931 :

Tout ce que nous dit Madame Le Blond-Zola de la liaison de son père avec Jeanne Rozerot, ainsi que les tenants et les aboutissants de cette liaison, portent la marque d'une admirable convenance.

Aussi, l'hommage rendu par Denise à Madame Zola, à sa résignation, à son sacrifice, à son dévouement, est-il éminemment honorable. Mais, si Denise Le Blond-Zola rend un juste hommage à l'épouse vaillante et noble, de quelle auréole ne ceint-elle pas l'image émouvante et gracieuse qu'elle nous trace de Jeanne Rozerot, sa mère. Elle fut, pour Zola, la grande tendresse dont son front avait besoin.

¹ Denise Le Blond-Zola, *Emile Zola raconté par sa fille*, op. cit., p. 183.

² *Ibid.*, p. 184.

Elle l'accueillait au foyer calme, loin du bruit du dehors, avec son beau sourire, ses yeux clairs, sa belle jeunesse, son amour admiratif.

Jeanne Rozerot a élevé ses enfants dans le culte fervent d'Émile Zola, ne discutant pas sa gloire, construisant dans leur cœur le monument d'amour qu'elle s'était toujours juré d'édifier. Elle vécut ignorée, dans l'ombre de Zola. Elle restera, dans l'histoire de sa vie, comme la douceur de ses dernières années, l'inspiratrice des nouveaux Évangiles de la cité future. Victor Billaux écrivit dans *Royan* : « Une biographie qui a le charme de mémoires intimes, rédigée avec un tact exquis. »

Nous voici maintenant parvenus à ce qui fut, dans la vie de Zola et de sa famille, l'ultime combat. Celui qui matérialisa si puissamment la pensée et les convictions de l'écrivain. Denise Le Blond-Zola nous retrace les années de l'affaire Dreyfus sur un ton à la fois ferme et engagé. L'écrivain se jette dans la bataille alors qu'il est en pleine gloire. C'est le fameux « J'Accuse », le procès, la condamnation, le déchainement des passions, l'exil. Voici comment elle se souvient de Zola, absorbé dans la préparation de son pamphlet accusateur, « J'Accuse » :

Il mit à le composer un jour et deux nuits. Rue de Bruxelles, les passants attardés auraient pu voir aux vitraux de son logis briller une lueur insolite. Cette lueur, c'était la conscience de la France qui veillait. Zola écrivait son magnifique réquisitoire, dont on ne sait trop si l'on doit le plus admirer l'ardent lyrisme ou la logique inexorable. Est-ce un spectre invisible qui le guide et l'exhorte ?... Est-ce le condamné, là-bas, qui l'appelle et l'implore ? Il trouve les mots vengeurs et les formules éclatantes. L'écrivain se donne tout entier. Jusqu'alors, on n'avait pu que le deviner. Ici, il apparaît complet, dans toute sa bonté et dans toute sa force, avec toute son humanité et avec tout son génie¹.

« L'acte que j'accomplis ici n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la Vérité et de la Justice. Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière au nom de l'Humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur². »

Par la suite, quel souffle tragique soulève ce livre quand Denise Le Blond-Zola évoque le déroulement du procès :

Une foule vociférante et fanatisée escortait le noble écrivain qui devait passer sous les cannes brandies, dans une clameur de menace et

¹ Denise Le Blond-Zola, *Emile Zola raconté par sa fille*, op. cit., p. 228.

² Emile Zola, « J'Accuse », texte intégral disponible sur le site des *Cahiers naturalistes* : <http://www.cahiers-naturalistes.com/jaccuse.htm>

de huées. Des bandes d'énergumènes couraient après sa voiture, un modeste landau de louage, qu'ils voulaient dételer pour jeter à la Seine l'auteur de *J'Accuse*¹.

L'enfant de neuf ans a conservé en mémoire l'écho des tempêtes qui assaillirent Zola. Elle écrit que de l'appartement elle entendait, dans la rue, les camelots crier certaines chansons, toutes sortes d'injures, de goujateries contre son père². Sa mère ne peut s'empêcher de craindre pour sa vie :

Un jour même, je ne sais pourquoi, elle paraissait plus inquiète que de coutume, et, sitôt mon père parti, vers six heures et demie, elle nous pressa, Jacques et moi, de prendre nos chapeaux et de descendre vite, pour le suivre de loin, à travers la foule qui emplissait la place du Havre, la rue d'Amsterdam, la rue d'Athènes et la rue de Clichy. Elle ne parut tranquillisée que lorsque la porte cochère du logis de Zola se fut refermée derrière lui³.

Denise ajoute :

Je revois mon père, après sa condamnation, nous attirer dans ses bras, Jacques et moi, et nous promettre des montres sur lesquelles on graverait la date glorieuse. C'était ainsi qu'il désirait la commémorer à jamais dans nos cerveaux d'enfants : « Mon fils, ma fille, soyez fiers ! On m'a condamné pour avoir voulu la vérité et la justice⁴. »

C'est l'évocation du souvenir à jamais vivant, de certains déchirements. Ainsi, quand elle raconte qu'elle va rejoindre son père en exil en Angleterre :

Peu de jours auparavant, j'avais reçu, dans une enveloppe cachetée, une de ces photographies de personnalités contemporaines, introduites en guise de réclame dans les tablettes de chocolat Félix Potin. Heureuse de reconnaître les traits de mon père, j'appelai ma mère, mais, aussitôt, je m'écriai : « On lui a crevé les yeux, pourquoi ? » Ma mère m'arracha le portrait plutôt qu'elle ne le prit, en poussant un gémissement : « Les misérables ! À cette enfant⁵ ! »

Plus tard, dans le livre, Denise témoigne des derniers instants partagés avec son père :

Le 27 septembre 1902, il vint nous embrasser à Verneuil, nous devions tous rentrer, le lendemain, à Paris. Je ne sais plus pourquoi

¹ Denise Le Blond-Zola, *Emile Zola raconté par sa fille*, op. cit., p. 230.

² *Ibid.*, p. 242.

³ *Ibid.*, p. 242.

⁴ *Ibid.*, p. 242.

⁵ *Ibid.*, pp. 257-258.

nous ne l'avons pas accompagné, comme d'habitude, jusqu'à quelque cent mètres de sa maison, par ces rues de village où, si souvent, pendant l'Affaire, au moment où nous passions, on nous avait jeté des seaux d'eau de vaisselle sur les roues de nos bicyclettes. Nous étions restés devant la porte cochère, le regardant s'éloigner et tourner la tête de notre côté, une dernière fois, avant de disparaître au coin de la rue. Nous ne devions plus le revoir que sur son lit de mort, quelques jours plus tard¹...

Denise ajoute :

Je ne sais comment nous avons vécu pendant la semaine qui s'écoula jusqu'au 5 octobre, jour des funérailles ; mais, si je pleure encore en y songeant, c'est, ce 29 septembre, que la source de nos larmes nous révélait la perte immense, irréparable qu'était pour nous la mort de ce père si bon, si juste et si tendre² !

Enfin, je voudrais vous citer un des passages les plus émouvants, me semble-t-il, du livre de Denise, celui où elle relate une séance de travail à la Bibliothèque Nationale, durant laquelle, en compulsant les notes de *Vérité*, elle est tombée sur une fiche la concernant et à laquelle son père confiait tous les espoirs qu'il mettait en sa Denise. A cette révélation, des sanglots d'émotion montèrent à sa gorge, des sanglots qu'elle parvint à dissimuler à ses voisins de la table de lecture :

Au dos du feuillet 473, ces mots : Denise faite, me sautèrent aux yeux. Or, dans ce feuillet, il est question de Louise Froment dont voici le portrait au feuillet 41 : « ... grande et fine comme sa mère, mais redevenue châtaine. Plus forte que sa mère avec le front des Froment. Des traits plus résolus, avec des yeux bruns qui regardent bien en face. » « ... Chez Louise, la petite fille redevenue brune, de la vie, de la jeunesse, un grand amour de la vérité, de logique, et toute la libération. Elle va plutôt à son père qu'elle aime beaucoup. »

Que dire de mon émotion ! La grande salle calme des manuscrits tourna devant mes yeux brusquement emplis de larmes ; les lecteurs, enfoncés dans leurs recherches, ne s'aperçurent de rien ; je ne saurais dire comment, car je faillis me lever, repousser mon fauteuil ; des cris montaient à ma gorge. Il me fallut toute ma volonté pour refouler les mots qui allaient jaillir de mes lèvres. Mais je dus interrompre mon travail, le passé renaissait en mon cœur, je revivais les dernières années de la vie de mon père ... Ainsi, il me regardait grandir, il traçait de moi ce portrait de la jeune fille, tel qu'il souhaitait me voir devenir ! Mon père, mon cher père : La vision du jardin de Verneuil et de la grande

¹ Denise Le Blond-Zola, *Emile Zola raconté par sa fille*, op. cit., p. 278.

² *Ibid.*, p. 280.

maison blanche, celle de l'appartement de Paris, surgissait devant moi, avec celle de mes parents ressuscités¹ !

Voici l'expression de ses souvenirs qui sont écrits avec vérité, force et amour.

Il est souvent périlleux de vivre à l'ombre d'un grand nom. Et il faut beaucoup de talent pour évoquer l'homme qui laisse un si grand héritage. Denise Le Blond-Zola fut dotée de ce talent. Elle a su faire revivre puissamment l'auteur de *Germinal* et de *J'Accuse*. Cet homme passionné du peuple et de toutes les justes causes, cet homme plein de noblesse et de bonté qui pratiqua si bien l'art d'être père. Elle nous le montre sans cesse grandi par sa droiture, sa générosité et son héroïsme. En dépit des obstacles, sans cesse placés sur son chemin.

Denise Le Blond-Zola conclue sur une note grave et de longue résonance, que l'Idéal de Zola et le but de sa vie furent « la vérité en littérature, la vérité humaine, toute la Vérité² ».

L'aboutissement de cet hommage rendu à son père fut la création, avec son époux, en 1939, de la première association du musée Emile Zola. La guerre, la mort de Denise, le 12 décembre 1942, et celle de Maurice Le Blond, le 14 janvier 1944, auront pourtant raison du projet. Ce n'est qu'en 1985 qu'ouvrira, enfin, le musée Émile-Zola, à Médan, grâce à l'impulsion énergique du fils de Denise et Maurice, Jean-Claude Le Blond-Zola, mon père...

¹ Denise Le Blond-Zola, *Emile Zola raconté par sa fille*, op. cit., pp. 274-275.

² *Ibid.*, p. 287.

Débat

Question du public :

Nous avons lu, dans certains ouvrages, qu'une amitié réelle avait existé entre Émile Zola et Claude Monet. Est-ce exact ?

Martine Le Blond-Zola :

Claude Monet était un dreyfusard, très proche de Georges Clemenceau, ce qui explique qu'il y avait nécessairement des affinités entre le peintre et le romancier.

Question du public :

Il paraît que la maison des Framboisiers [où habitait Jeanne Rozerot à Triel-sur-Seine], que nous avons la chance d'habiter, était peinte aux couleurs de Giverny, rose et vert¹.

Alain Pagès :

Monsieur évoque, et je le dis pour l'assistance, une maison qui est importante car c'est là que Jeanne Rozerot a habité, à Cheverchemont. C'est une maison restée célèbre dans la mémoire car un tableau représente Jeanne à la fenêtre de cette demeure, montrant ses enfants à Zola, qui les observe de loin, depuis le premier étage du cabinet de travail de Médan.

Question de Martine Lemaître :

Pourriez-vous nous parler de Georges Pioch qui a eu des liens avec Maurice Le Blond et qui était aussi un ami de Romain Rolland ? Comme nous travaillons actuellement sur cet écrivain, j'avais été étonnée de retrouver ce Georges Pioch tant aux côtés de Maurice Le Blond que de Romain Rolland.

Martine Le Blond-Zola :

Je n'ai rien de véritablement important à dire à ce sujet. Mais je vais vous avouer que j'ai beaucoup appris sur Maurice Le Blond durant ces deux jours. Car mon frère et moi avons eu le malheur de ne pas connaître nos grands-parents. Donc, jusqu'à aujourd'hui, c'est la mémoire familiale qui nous a transmis la connaissance de nos grands-parents ... Vous nous avez beaucoup plus appris en deux jours et c'est bien le mérite de ces journées, qu'il sera justement nécessaire de poursuivre afin de répondre à certaines questions soulevées aujourd'hui et dont nous ne possédons pas encore les réponses !

¹ On peut voir cette maison en consultant la page Internet suivante : <http://fr.topic-topos.com/villa-les-framboisiers-detail-triel-sur-seine>

Question du public :

Tout à l'heure, vous avez évoqué l'année sombre de la mort de Flaubert. Y avait-il une grande amitié entre Flaubert et Zola ? Venait-il à Médan ?

Alain Pagès :

Flaubert n'a pas pu venir à Médan puisqu'il meurt en 1880 après avoir été longtemps malade. En tout cas, la relation entre Flaubert et Zola est très importante. Elle commence, à peu près, dans les années 1870, époque à laquelle Zola va beaucoup chez Flaubert, rue Murillo, à Paris. Il garde un souvenir extraordinaire de ces après-midi ou de ces dimanches chez Flaubert. A la lecture des textes critiques que Zola a consacrés à ses illustres prédécesseurs en littérature (il évoque Stendhal, Balzac ou Flaubert), il apparaît qu'il existait une très grande proximité entre Flaubert et Zola.

Je signale, à ce sujet, que vient de paraître le dernier volume de la correspondance de Flaubert dans la Pléiade où sont reprises les lettres entre Flaubert et Zola¹.

Martine Le Blond-Zola :

D'ailleurs, la maison de Flaubert, près de Rouen, a été disloquée et il ne reste plus qu'un petit pavillon. Au contraire, la maison de Zola a traversé le XX^e siècle.

Alain Pagès :

Grâce à ce don fait par Alexandrine à l'Assistance publique, cette maison est comme préservée, devenant un hôpital pour enfants malades. Ensuite, elle devient propriété de l'hôpital de Poissy.

Martine Le Blond-Zola :

Et ce don s'est fait, en 1905, sous l'impulsion de Maurice Le Blond, qui le lui a soufflé ... D'ailleurs, si vous venez à Médan, vous verrez qu'il ne reste que très peu de meubles d'origine car, Zola étant mort brusquement, menant un train de vie assez important, Alexandrine a été obligée de vendre pratiquement la totalité du mobilier

Question du public :

Il me semble qu'à son époque Zola a amené la France modeste à la lecture. J'ai, comme référence, mon père, qui est né en 1881, à l'époque de l'instruction publique obligatoire. Et son chevet n'a pas

¹ Gustave Flaubert, *Correspondance*, Tome V : Janvier 1876 - Mai 1880. Édition de Jean Bruneau et Yvan Leclerc. Avec la collaboration de Jean-François Delesalle, Jean-Benoît Guinot, Joëlle Robert, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2007, 1584 pages.

été dépourvu des œuvres de Zola, de Maupassant, d'André Theuriet dans des brochures modestes et à petit prix. Et, les gens de cette époque se sont retrouvés dans Zola. Mon père le portait au pinacle.

Question du public :

Y a-t-il des liens entre Nohant et Médan ? Car on pourrait rapprocher les soirées de Médan à l'hospitalité de George Sand à Nohant. Il y aurait, à une génération de distance, énormément de comparaisons et de parallèles possibles.

Alain Pagès :

Ces deux maisons sont dans les circuits d'écrivains et sont deux grands lieux de mémoire. Elles sont toutes les deux particulières, les maisons d'écrivains les mieux conservées aujourd'hui. Celle de George Sand bénéficie, néanmoins, d'un statut bien supérieur à celle de Zola.

D'ailleurs, George Sand est un écrivain que Zola a beaucoup aimé, beaucoup admiré. Il a écrit de très belles pages à son propos au moment de sa mort.

En revanche, la maison de Médan a ceci de caractéristique que Zola en est l'architecte. C'est lui qui l'a façonnée et qui, avec les maçons de Médan, a imaginé les deux tours. C'est donc très différent de ce que l'on peut voir à Nohant ou ailleurs. Au fond, c'est une partie de son œuvre...

Question du public :

En visitant la maison de Zola, à Médan, j'ai eu l'impression de visiter la maison de Rosa Bonheur qui, dans la Nièvre, a peint les fameux *Pâturages en Nivernais*.

Martine Le Blond-Zola :

Je connais le tableau auquel vous faites référence car lorsque j'ai réalisé une exposition sur Zola et les animaux, j'ai utilisé une reproduction de ce tableau qui représente une vache dans un champ.

Et puisque je parle des expositions temporaires de Médan, je vous signale qu'en ce moment, au musée Zola, nous accueillons une exposition évoquant le centenaire de la panthéonisation de Zola, à partir de la collection de Michèle et Guy Crépin.

J'en profite donc pour évoquer plus en détail ce musée dont l'objectif est de devenir Musée de France [ce qui est aujourd'hui chose faite, *ndlr*]. Lorsque ce sera chose faite, nous disposerons d'un espace d'exposition temporaire de 140m² beaucoup plus grand que ce que nous avons aujourd'hui.

Médan accueille à peu près 6 500 visiteurs par an sans faire grande publicité ! Et, dans quelques années, s'élèvera donc un musée Dreyfus

à l'emplacement de la ferme. Car il faut savoir qu'à l'époque de Zola, la propriété de Médan était un véritable microcosme. Il donnait un prénom à ses animaux. Il y avait un cheval qui s'appelait Bonhomme et qui allait chercher les amis à la gare de Villennes. Il y avait une vache qu'il appelait la Mouquette, du nom d'un personnage de *Germinal* qui dansait et soulevait ses jupes (comme la vache qui montrait son derrière !). Il y avait un potager et, tous les matins, Zola mangeait son œuf à la coque et buvait son verre de lait. On vivait en autarcie...

Les amis en ont énormément profité parce que Zola était d'une générosité extraordinaire.

Gisèle Rovéra, conférencière au musée de Médan

Cette maison a une âme, elle est très attachante. Zola vit toujours dans ce lieu atypique qui n'est pourtant pas très beau de l'extérieur ! Cette maison n'est pas très meublée mais, je le répète, elle a une âme et elle vit toujours grâce à tout le personnel, les administrateurs, la famille Zola.

Synthèse des deux journées

par Alain Pagès

Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle

M'associant à Martine Le Blond-Zola, je voudrais remercier Martine Lemaître, responsable de la médiathèque de Clamecy, et Roland Lemoine, de la Société scientifique et artistique, pour l'organisation de ces deux journées d'étude.

Nous avons tous été impressionnés par la qualité de l'organisation intellectuelle qui a présidé à la construction de ces deux journées, à la programmation des différents exposés, ainsi qu'à la mise en place de l'exposition montrée à la Médiathèque. Qu'on me permette aussi de remercier Jean-Sébastien Macke et le sextuor Madrigal pour la soirée qu'ils nous ont offerte, hier, grâce à laquelle nous avons pu entendre quelques morceaux empruntés à la musique d'Alfred Bruneau et nous rapprocher ainsi du monde dans lequel vivait Émile Zola, à la fin du XIX^e siècle.

En organisant ces deux journées, la ville de Clamecy a voulu s'associer à la commémoration du centenaire du transfert des cendres de Zola au Panthéon, marquée par un colloque et une exposition à Paris, au début du mois de juin 2008. Nous lui en sommes très reconnaissants.

Je conclurai en vous proposant quelques remarques sur la destinée commune de Maurice et de Denise Le Blond. Qu'on me permette de reprendre une formule qui a été prononcée hier : c'était un « couple moderne »... Ni Maurice, ni Denise, à aucun moment de leur existence, ne se sont trouvés dans une position de dépendance intellectuelle l'un par rapport à l'autre. On aurait pu penser que Maurice, épousant la fille de Zola, lui consacre toute son existence, en disciple fidèle du Maître disparu. On pouvait imaginer, inversement, qu'elle-même, en tant qu'épouse, allait se contenter d'être une compagne fidèle, sans chercher à s'affirmer, de son côté. Eh bien, non ! Dans les deux cas, l'un et l'autre ont su – et c'est ce qui est magnifique dans leur histoire – construire, d'une manière originale, leur propre parcours intellectuel.

Denise est devenue romancière à la suite de la naissance de ses trois enfants à Clamecy. Elle est entrée dans la deuxième partie de son existence en se mettant à écrire des histoires qu'elle avait peut-être racontées d'abord à ses enfants, mais auxquelles elle a décidé de donner une forme définitive, en les transformant en romans, destinés à

la « Bibliothèque rose ». Maurice, c'est cet homme qui trouve sa voie dans la haute administration, qui passe de la littérature à la politique, et qui va connaître ensuite une grande carrière de directeur des *Journaux officiels*, après la Première Guerre mondiale.

Je crois qu'il faut saluer leur œuvre commune, que l'on a pu découvrir dans l'exposition de la médiathèque... Je fais allusion aux *Œuvres complètes* de Zola, publiées en 1929-1930. Ces volumes comprennent des commentaires de Maurice Le Blond, et ils s'ouvrent sur un prologue biographique d'une grande importance, l'ouvrage que vient d'analyser Martine Le Blond : *Emile Zola raconté par sa fille* de Denise.

De Denise, je retiendrai, bien évidemment, ce roman sur lequel notre regard s'est porté, au cours de ces deux journées : *Les Années heureuses*. Ce roman est important pour Clamecy, puisqu'il raconte l'histoire de la ville. Martine Lemaître l'a très bien mis en valeur dans son exposition, en mettant en parallèle le texte des *Années heureuses* d'un côté, les rues et les décors de Clamecy, de l'autre. Il est évident qu'il faudrait parvenir à une réédition de ce roman. Les habitants de Clamecy en seront les premiers lecteurs : ils auront le plaisir, non seulement de découvrir une belle intrigue romanesque, mais aussi de retrouver une partie de l'histoire de leur ville.

Dans la démarche qui est celle de Denise lorsqu'elle écrit ce roman, il y a une sorte de force intérieure qui la conduit vers son père. En commençant cette œuvre qui va comprendre six romans, elle se montre fidèle au modèle d'écriture que Zola a suivi tout au long de son existence : ouvrir, pour chaque histoire, un dossier particulier, aborder un nouvel espace social et l'explorer jusqu'au bout. Elle commence avec Clamecy, elle continuera avec Berck-sur-Mer, puis elle passera à d'autres espaces narratifs. En agissant ainsi, elle se coule dans le modèle romanesque des ouvrages écrits pour la jeunesse ; elle respecte les thèmes de la « Bibliothèque rose » ; mais elle reprend aussi à son compte le discours idéaliste et la narration utopique qui caractérisent les derniers romans laissés par Zola : *Fécondité*, *Travail* et *Vérité*, regroupés dans le cycle des *Évangiles*. Ces trois romans ont pour point commun d'avoir une intrigue qui se déroule dans l'espace restreint d'une petite localité (Chantebled pour *Fécondité*, Beauclair pour *Travail*, Maillebois pour *Vérité*) et de mettre aux prises des groupes d'adultes dont les conflits seront résolus à la génération suivante, quand les enfants, oubliant les querelles de leurs parents, feront la paix en se mariant entre garçons et filles : ces enfants, parce qu'ils ont conservé en grandissant la générosité de leur jeunesse, peuvent inventer un futur inédit et transformer, grâce à leur sens de la fraternité, la société imparfaite que leurs parents leur ont léguée.

Les histoires foisonnantes que Zola a racontées ou mises en scène dans *Travail*, dans *Fécondité* et dans *Vérité*, Denise les a lues, les a méditées, et elle a nourri de la leçon que lui apportait cette lecture le schéma des romans pour la jeunesse auquel elle devait se conformer.

En pensant aux *Années heureuses* je retiens aussi le commentaire que Jean-Sébastien Macke en a donné, en évoquant le problème de la guerre. Dans *Travail*, en 1901, Zola s'est également montré capable d'évoquer cette Première Guerre Mondiale qui va surgir.

On peut donc trouver de multiples échos entre les récits utopiques des *Évangiles* et ces romans du bonheur que Denise a été capable d'écrire à partir de 1920.

Le choix fait par Denise d'écrire sous un pseudonyme est important. Elle reste proche des siens en reprenant un patronyme familial, celui de « Aubert » ; et, en même temps, grâce à la protection que lui offre ce pseudonyme, elle peut se réaliser elle-même et parvenir à écrire sans se montrer indigne de la grande image que lui a laissée son père.

J'ajouterai quelques remarques sur Maurice Le Blond, que Michaël Boudard a si bien évoqué ce matin. Il y a sans doute beaucoup de choses à apprendre dans l'histoire de Maurice Le Blond, qui mériterait d'être encore approfondie par des recherches futures. Quel trajet étonnant que celui de cet homme qui, avec Saint-Georges de Bouhélier, fonde, si jeune, un mouvement littéraire, avec la volonté de faire la synthèse de tout ce que le XIX^e siècle a pu apporter ! Quel parcours singulier de la part de cet homme qui, avec autant d'énergie, a osé s'en prendre au symbolisme dominant et lancer, pour le concurrencer, le programme littéraire du naturisme !

Maurice Le Blond va, avec d'autres (nous avons évoqué Proust également), traverser cette grande crise de l'affaire Dreyfus d'où il sortira transformé. L'affaire Dreyfus a constitué une école de pensée pour Maurice Le Blond, comme pour Proust, Péguy ou Bouhélier. Proche de Clemenceau, Le Blond écrit une biographie critique dans laquelle il médite sur la carrière de cet homme qu'il admire. Puis, étant attaché de cabinet de Clemenceau, il a la possibilité d'observer de près cette politique radicale si complexe des premières années du XX^e siècle, avant que ne surgisse le grand conflit de la guerre de 14... Dans *Vérité* Zola évoque aussi, à sa manière, cette vie politique du début du siècle. Ce qui a été rappelé du Clamecy déchiré par les querelles entre cléricaux et anticléricaux, c'est quelque chose que l'on retrouve, d'une certaine façon, dans ce roman que Zola a écrit juste avant de mourir. L'histoire de Clamecy peut faire penser à celle de Maillebois dans *Vérité*...

C'est sur cette dernière évocation que je terminerai, en vous remerciant encore pour tout ce que vous avez apporté à ces deux journées, si riches en discussions de toutes sortes.

Remerciements

par Roland Lemoine

*Président de la Société scientifique
et artistique de Clamecy*

A l'issue de ces deux journées, il me revient d'adresser des remerciements. Nous tenons, déjà, à remercier très sincèrement et très vivement la famille, c'est-à-dire les petits-enfants de Denise Aubert et de Maurice Le Blond. Vous avez fait le déplacement à Clamecy et vous avez eu une présence active. Je dois vous dire que l'émotion dont vous nous avez fait part, tout à l'heure, nous l'avons partagée également à plusieurs reprises.

Je voudrais remercier également les quatre intervenants : le président des séances, Alain Pagès, Jean-Sébastien Macke, Michaël Boudard et Martine Le Blond-Zola. Grâce à la qualité de leurs interventions, le niveau des réflexions et des débats a été particulièrement élevé. Nous avons également beaucoup apprécié leur gentillesse et leur disponibilité. Finalement, c'est grâce à eux que nous avons pu découvrir ce qui fait de Denise Aubert et Maurice Le Blond de riches personnalités.

Ces deux journées ont pu se dérouler grâce à des appuis financiers qui nous ont été accordés. Il faut citer, tout d'abord, la Ville de Clamecy, qui n'a pas ménagé ses efforts, le Conseil Général de la Nièvre, la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bourgogne, le Conseil Régional de Bourgogne, le Lions Club de Clamecy-Vaux d'Yonne, l'École de musique et de danse du Haut-Nivernais.

Merci à Monsieur le Sous-Préfet de nous avoir ouvert la Sous-Préfecture, ainsi que son personnel, pour leur accueil de grande qualité.

Il faut également saluer les soutiens de terrain, tout ce qui fait ces petits plus et qui permet de réaliser des journées particulièrement intéressantes : les musiciens du Sextuor Madrigal qui nous ont proposé, hier, un concert de qualité ; les services techniques et administratifs de la Ville de Clamecy ; le personnel de la salle polyvalente ; l'Association Culture et Loisirs de Clamecy qui a mis, à notre disposition, tout un matériel de sonorisation. Merci à l'École de musique ainsi qu'à tous les bénévoles, les membres de la Société scientifique et le personnel de la Médiathèque de Clamecy.

Enfin, merci à vous, le public, qui êtes venus nombreux et d'une manière très fidèle.

ANNEXES

Martine Lemaître
Biographie de Denise Aubert

Roland Lemoine
Biographie de Maurice Le Blond

Notices biographiques des intervenants

Denise Aubert, nom de plume de Denise Le Blond-Zola

par Martine Lemaître

Responsable de la Médiathèque de Clamecy

Denise Aubert est née le 20 septembre 1889, à Paris. Elle est la fille d'Émile Zola et de Jeanne Rozerot. Émile Zola meurt en 1902. Elle se lie alors d'amitié avec Alexandrine, sa veuve. Alexandrine se bat pour que Denise et son frère Jacques portent le nom de leur père. C'est elle qui lui fait rencontrer Maurice Le Blond, journaliste à *L'Aurore* et fervent admirateur de Zola qu'elle épouse à Paris en octobre 1908 et suit à Clamecy (Nièvre), en novembre de la même année, où il vient d'être nommé sous-préfet. Elle demeure dans cette ville jusqu'en 1914. Ils ont trois enfants qui naissent à Clamecy.

Denise Le Blond-Zola a de nombreux talents. Elle s'intéresse tout particulièrement à la littérature enfantine. Elle fait paraître, en grande partie chez Hachette, dans la collection de la Bibliothèque Rose, de 1920 à 1926, des romans pour la jeunesse.

Le premier, en 1920, s'intitule *Les Années heureuses*. Elle le dédie à ses trois enfants. Ce roman se déroule entièrement à Clamecy. Ses quelques années vécues à Clamecy auraient été une période heureuse dans sa vie, ce que traduit le titre.

Elle collabore à des journaux pour enfants, chez Larousse notamment. En 1931, elle publie *Émile Zola raconté par sa fille*, ouvrage salué par toute la critique de l'époque. Elle participe à l'édition des œuvres complètes d'Émile Zola, annotée et commentée par Maurice Le Blond, son mari, parue chez François Bernouard en 1927-1929.

Toute sa vie, elle contribuera à la valorisation de l'œuvre de son père, y compris au cinéma.

Elle meurt en 1942.

Ses œuvres :

Hachette, Bibliothèque Rose :

Les Années heureuses (1920)

Frère de guerre (1920)

La villa dans les dunes (1921)

Jeannine la châtelaine (1922)

Le secret de Pif Paf (1923)

La maison forestière (1924)

Librairie Gédalge :
Les locataires du château de Bassignac (1935)

Collaboration à des journaux pour enfants.

Éditeur Eugène Fasquelle :
Émile Zola raconté par sa fille (1931)
Traduit en allemand et en espagnol.
Réédité chez Grasset en 1986.

Maurice Le Blond (1877-1944)

par Roland Lemoine

*Président de la Société Scientifique
et artistique de Clamecy*

Maurice Le Blond est né à Niort le 26 février 1877 ; son père était ingénieur à la Compagnie des chemins de fer de la Charente.

Élève au lycée de Versailles, il rencontre Saint-Georges de Bouhelier avec qui il lance de petites revues. Bouhelier et Le Blond fondent ensemble, en 1894, *Le Rêve et l'Idée* puis, en 1897, *La Revue naturiste*.

Au cours de l'affaire Dreyfus, Maurice Le Blond soutient Zola puis se consacre au journalisme et entre à *L'Aurore* en 1902. En 1906, il publie une biographie de Clemenceau et, lorsque celui-ci sera Président du Conseil, il l'appellera, en janvier 1908, à son secrétariat particulier.

Maurice Le Blond publie une brochure sur Zola : *Émile Zola, son évolution, son influence*. Il épouse sa fille, Denise, le 14 octobre 1908.

C'est alors qu'en novembre 1908, il est nommé sous-préfet de Clamecy. Le préfet Dautresme montre de l'estime pour cet « esprit très cultivé qui a pris à coeur ses fonctions et les remplit avec conscience. » Il est un des promoteurs de l'Association républicaine d'enseignement populaire de Clamecy et prend l'initiative de faire élever un monument à la mémoire de Jules Renard, à Chitry-les-Mines, qui sera inauguré en octobre 1913.

En mai 1913, il se fait mettre en disponibilité et entre au secrétariat de la rédaction des Journaux officiels. Lorsque René Viviani devient, en 1914, Président du Conseil, il prend Maurice Le Blond comme chef de cabinet adjoint.

Après la Première Guerre mondiale, il est, de 1919 à 1939, secrétaire général des Journaux officiels et va publier avec sa femme, et jusqu'à sa mort en 1944, des articles sur Zola et son œuvre.

Bien des aspects de la personnalité de Maurice Le Blond nous échappent. Les deux journées qui lui ont été consacrées ainsi qu'à son épouse, les 18 et 19 octobre 2008, ont permis de mieux connaître ce personnage intéressant.

Illustrations pour *Les Années heureuses* par Edouard Zier



Madame Gustin et ses enfants.



Madame Cortunile et ses enfants.



Les enfants Gustin et Cortunile.



Madame Gustin, sa fille Juliette
et Madame Cortunile.



Monsieur Lagardère et
les enfants dans la cave.



Rose Desaix et Pierre Gustin.



Les enfants à la fête foraine.



Louis et son père.

Notices biographiques des intervenants

Martine Le Blond-Zola : Petite-fille de Denise et Maurice Le Blond, Martine Le Blond-Zola est membre du conseil d'administration de la Société Littéraire des Amis d'Émile Zola (déléguée aux expositions) et Vice-Présidente de l'association « Maison Zola - Musée Dreyfus ». A ces deux titres, elle défend inlassablement l'œuvre et la mémoire d'Émile Zola.

Alain Pagès : Professeur de Littérature française à l'Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle, Alain Pagès est un spécialiste unanimement reconnu de l'œuvre d'Émile Zola. Directeur du Centre Zola (ITEM-CNRS) et Directeur des *Cahiers naturalistes* (édités par la Société littéraire des amis d'Émile Zola), il a publié de nombreux articles et ouvrages consacrés à Zola et l'affaire Dreyfus.

Michaël Boudard : Professeur de Lettres-histoire au lycée professionnel Pierre-Bérégovoy de Nevers, Michaël Boudard est spécialiste de l'histoire locale de Clamecy et de ses environs. Il est membre de la Société scientifique et artistique de Clamecy.

Jean-Sébastien Macke : Docteur ès lettres de l'Université de Reims, Jean-Sébastien Macke est spécialiste de l'œuvre de Zola notamment dans ses liens avec la musique. Membre du conseil d'administration de la Société Littéraire des Amis d'Émile Zola, il s'attache à faire revivre le théâtre lyrique naturaliste fondé, avec Zola, par le compositeur Alfred Bruneau dont il est devenu un commentateur averti.

Table des matières

I. Première journée

Jean-Sébastien MACKÉ : Avant-propos	9
Martine LEMAÎTRE : Ouverture des journées	11
Claudine BOISORIEUX : Ouverture des journées.....	13
Alain PAGÈS : Maurice Le Blond, homme de lettres	15
<i>Débat</i>	45
Jean-Sébastien MACKÉ : « Moi, Denise Aubert, fille d'Emile Zola et écrivain pour enfants »	53
<i>Débat</i>	73

II. Intermède musical

Concert du Sextuor Madrigal	77
-----------------------------------	----

III. Deuxième journée

Michaël BOUDARD : Maurice Le Blond, sous-préfet clamecycois	89
<i>Débat</i>	133
Martine LE BLOND-ZOLA : Denise Le Blond-Zola et Maurice Le Blond, souvenirs de leur petite-fille	137
<i>Débat</i>	153
Alain PAGÈS : Synthèse des deux journées	157
Roland LEMOINE : Remerciements	161

IV. Annexes

Martine LEMAÎTRE : Notice biographique de Denise Aubert	165
Roland LEMOINE : Notice biographique de Maurice Le Blond	167
Illustrations d'Edouard Zier pour <i>Les Années heureuses</i>	169
Notices biographiques des intervenants	173



Émile Zola et ses enfants, Denise et Jacques en 1897
(Cliché Émile Zola).

La reproduction des textes et photos ou leur adaptation, par quelque procédé que ce soit et pour tous pays, sont rigoureusement interdites sans l'autorisation écrite de l'auteur (loi de 1957).

Actes des journées Denise Aubert et Maurice Le Blond
Médiathèque François-Mitterrand
Rue Jean-Jaurès
58500 CLAMECY
03-86-27-30-69
mediatheque-clamecy@wanadoo.fr

Société scientifique et artistique de Clamecy
Rue Jean-Jaurès
BP 52
58502 CLAMECY Cedex
03-86-27-30-81
ssac.clamecy@orange.fr

ISBN 978-2-7466-2134-3

